

NOUVELLES
VEILLÉES BRETONNES.

DEUXIÈME SÉRIE.

OUVRAGES DE M. HIPPOLYTE VIOLEAU.

- VEILLÉES BRETONNES, 1^{re} série. 1 vol. in-12. 2 fr.
- PARABOLES ET LÉGENDES, poésies dédiées à la jeunesse.
1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 fr.
- PÈLERINAGES DE BRETAGNE (Morbihan). 1 vol. in-12. 2 fr.
- LIVRE DES MÈRES ET DE LA JEUNESSE, ouvrage couronné
par l'Académie; 3^e édit. 1 vol. in-12. 2 fr.
- PREMIERS ET NOUVEAUX LOISIRS POÉTIQUES; 3^e édit., à
l'usage des maisons d'éducation, approuvé par S. E. le
cardinal de Bonald et Mgr l'évêque de Quimper. 2 vol. gr.
in-18 anglais. 3 fr. 50
- SOIRÉES DE L'OUVRIER, lectures à une société de secours
mutuels; 2^e édit. 1 vol. in-12. — Ouvrage couronné par
l'Académie française. 2 fr.
- AMICE DU GUERMEUR, étude historique et morale (première
partie du dix-septième siècle). 1 v. gr. in-18 angl. 2 fr. 50
- LA MAISON DU CAP, nouvelle bretonne. 1 vol in-12. 2 fr.

53204

NOUVELLES VEILLÉES

BRETONNES

(2^e série des Veillées Bretonnes)

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU,

Auteur de *Pèlerinages de Bretagne*.

48
843
VIO

PARIS

Ancienne maison Sagnier et Bray.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

La reproduction et la traduction sont réservées.

1857

PRÉFACE.

— 613 —

Lorsque j'écrivais, il y a moins d'un an, quelques mots d'introduction à la première série des *Veillées bretonnes*, j'étais loin de m'attendre à la faveur qui devait accueillir ce livre. Aucun de mes ouvrages, en effet, n'a réussi aussi vite, et ce n'a pas été une petite satisfaction pour moi de voir le caractère de mon aïeul que je m'étais plu à peindre sous le nom du père Comtois, attirer toutes les sympathies. La vie littéraire a des amertumes, mais elle a aussi des joies réelles, et je n'en sais pas de plus douces que celles de faire aimer, même à des personnes qui nous sont entièrement inconnues, ceux que nous aimons. Une des épreuves de ma jeunesse a été de ne pouvoir acheter la tombe de mon grand-père maternel; il est donc naturel qu'un des bonheurs de mon âge mûr soit d'avoir pu ranimer, ne fût-ce que pour un moment, une mémoire aussi vénérable.

La deuxième série des *Veillées* se compose de quatre nouvelles. Je parlerai à peine d'*Emilienne* et de *Laurence*. Ce que je rapporte de la guérison momentanée et de la résignation de la petite fille n'est point une invention. Quant à *Laurence*, je souhaite volontiers que le portrait de ses deux anciennes compagnes paraisse dénué de toute vérité, et tracé seulement par la fantaisie et le caprice.

Si la devise des châtelaines bretonnes n'était pas celle-ci : — Faire le plus de bien qu'on peut avec le moins de bruit possible, — j'aurais voulu dédier l'histoire de Louisa à l'une de ces nobles femmes dont la bonté et le courage ont tant de fois excité mon admiration. Je n'avais qu'à jeter les yeux autour de moi, dans le cercle même de mes amitiés les plus chères, pour retrouver la charité modeste, évangélique, prati-

quée par M^{lle} de Bréciliane, et si différente d'une autre charité fastueuse beaucoup trop commune aujourd'hui. J'ai écrit la *Châtelaine de Comper* et d'autres récits pour le *Journal des Demoiselles*, excellente publication dans laquelle plusieurs écrivains dévoués s'attachent, sous une forme agréable, à propager les doctrines de la plus saine morale. Ma conclusion sur la nécessité de l'indulgence et de l'humilité dans la pratique des bonnes œuvres, éveilla chez quelques abonnées de ce journal des réflexions qu'elles ont bien voulu me soumettre. Toutes, à l'exemple de la châtelaine de Comper, craignaient d'avoir cédé trop vite au découragement devant l'incurie ou l'ingratitude; toutes m'assuraient qu'elles avaient trouvé dans les leçons du *Sorcier de Concoret*, titre sous lequel parut d'abord la *Châtelaine*, un enseignement dont elles voulaient profiter à l'avenir.

Avant de finir, un mot sur l'*Oncle Benoit*.

Un journaliste a raconté, en quelques lignes, l'année dernière, une scène que certains lecteurs reconnaîtront peut-être dans cette histoire. L'article du journal me fut envoyé en communication avec l'invitation expresse de satisfaire plus amplement, sur ce sujet, la curiosité du public. La personne qui s'adressait à moi, m'inspirait et m'inspire encore trop de vénération pour que l'invitation ne fût pas acceptée comme un ordre bien formel. Les conteurs ont leur secret pour tout découvrir : le moins habile a toujours à ses ordres un de ces génies invisibles dont parle Froissart, et qui, autrefois, servaient de messagers aux châtelains d'Orthez ou de Coaraze.

Maintenant je n'ai plus qu'à remercier de nouveau tant de lecteurs de l'indulgence qu'ils me prodiguent et dont j'ai besoin. Leurs encouragements m'ont fait beaucoup de bien en me permettant d'espérer que la lecture des *Nouvelles Veillées bretonnes* éveillera encore quelques bonnes pensées, et, ainsi, ne sera pas tout à fait inutile.

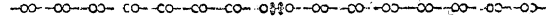
Octobre 1857.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LA

CHATELAINE DE COMPER.

LA CHATELAINE DE COMPER.



I

LE SORCIER DE CONCORET.

Le château de Comper, dont la tour fendue, les ruines noircies par le feu, sont d'un effet si pittoresque au bord occidental de la vaste forêt de Paimpont, a eu, comme la plupart de nos châteaux de Bretagne, ses jours de grandeur et d'orgueil. La guerre des maisons de Blois et de Montfort ne lui a pas épargné les assauts, et, pendant le siège que soutint cette forteresse au temps de la Ligue, un coup d'arquebuse, parti de l'une de ses tours, enleva à l'armée royale le vieux maréchal d'Aumont. Le récit qu'on va lire ne remonte pas à beaucoup près au règne d'Henri IV, et, cependant, il m'est impossible d'indiquer ici une date précise.

Le petit homme brun qui me raconta cette histoire à Concoret¹, se souciait fort peu des dates, et ne cachait pas son mépris pour ce qu'il appelait les questions embarrassantes des chercheurs de trèfle à quatre feuilles.

— « Quand nous discoupons à la veillée, disait-il, et que l'aventure racontée est antérieure à la Chouannerie, il nous suffit de prévenir que cela se passait il y a bien longtemps. Personne n'en demande davantage. »

Il y a donc bien longtemps qu'un homme assez pauvrement vêtu, assis près de l'étroite fenêtre d'un petit logis dépendant du château de Comper, travaillait avec ardeur à coudre des habits destinés aux domestiques de la châtelaine. Comper avait perdu ses fortifications principales depuis la mise à exécution de l'édit qui, en 1598, ordonna de le démanteler ; mais, entouré de ses grands bois, de son étang, de ses larges fossés creusés dans le roc, le château conservait encore assez d'importance pour donner à mademoiselle Louisa de Bréciliane le pas sur toutes les dames du pays. Du reste, comme Anne-Toussainte de Volvire, sa voisine du Bois de la Roche, et peut-être sa contemporaine, peu lui importaient les honneurs rendus à la naissance, à la fortune, et même à la vertu. Servir Dieu et les pauvres, telle était son unique ambition, l'occupation de toutes ses journées. Elle

¹ Voir les *Pèlerinages de Bretagne*, p. 297.

venait d'achever son sixième lustre à l'époque où Jallu le couturier, installé pour une semaine à Comper, montrait de l'autre côté de la vitre ses cheveux gris, ses lèvres minces, ses yeux vifs, malins, et brillant comme deux étincelles au travers d'une immense paire de lunettes.

Jallu le tailleur, ou le couturier, car c'est ainsi qu'on nomme les tailleurs dans certaines parties du Morbihan, n'était pas un homme ordinaire. On affirmait que son père, mort depuis longtemps, connaissait le moyen de transporter d'un champ dans un autre les sucres nourriciers de la terre, que d'un seul regard il donnait la clavelée à tout un troupeau, et l'on ajoutait que si le fils n'avait fait jusque-là de mal à personne, il n'en possédait pas moins, pour nuire, les secrets les plus merveilleux. Ces assertions peu charitables n'étaient pas ignorées du prétendu sorcier ; mais, au lieu de les combattre comme injurieuses et diffamatoires, on eût dit qu'il se plaisait à leur donner une apparence de raison. Jallu s'était construit une cabane dans la forêt, à peu de distance de la célèbre fontaine de Baranton, et là, il vivait seul, sans autres compagnons que des oiseaux de toutes sortes, apprivoisés par lui, et auxquels on attachait des idées superstitieuses. Vivant de son aiguille, la plus diligente qu'on pût voir, il ne se passait pas de semaine qu'il n'allât travailler trois ou quatre jours soit dans une ferme, soit dans un manoir, partout bien accueilli, quoique partout un peu redouté.

Mademoiselle de Bréciliane avait chez elle, en qualité de femme de confiance, sa nourrice, Simonne Risselle, toujours la plus empressée à fêter la présence de Jallu au château, bien qu'elle ne vit jamais cet homme sans éprouver un pénible sentiment d'inquiétude. Pour se concilier les bonnes grâces du sorcier, dès qu'elle pouvait disposer de quelques instants, elle prenait son rouet, sa quenouille, et venait s'asseoir près de la table où l'intrépide Jallu tirait l'aiguille dont les évolutions rapides communiquaient à la tête grisonnante, aux épaules voûtées du vieux tailleur, un mouvement correspondant à celui de la main et bizarrement régulier. L'apologie de la maîtresse du château avait fait longtemps presque tous les frais de cet entretien; pourtant, depuis un an ou quinze mois, un peu de critique sur une autre personne établie à Comper se mêlait invariablement au thème usé de l'éloge. Au moment où commence notre récit, la personne en question ouvrait une fenêtre presque en face de la petite chambre où travaillaient Simonne et Jallu.

Imaginez, sous un toit recouvert d'une mousse jaunâtre et où des nuées d'hirondelles se précipitaient dans un charmant tumulte après avoir tracé une multitude de courbes, de spirales sur l'eau transparente de l'étang; imaginez, encadrés dans un berceau de pervenches garnissant une croisée étroite, une figure blanche et rose, des yeux bleus rayonnant de gaieté, une bouche faite pour le

sourire, des cheveux blond cendré tombant en bouclés sur de charmantes épaules, une taille souple et élancée; ce qu'on peut rêver enfin de plus gracieux pour le portrait d'une jeune fille de dix-sept ans. Telle était Marguerite, nièce de la châtelaine; elle venait d'atteindre cet âge depuis trois jours, et, depuis trois jours aussi, les hirondelles qu'elle se plaisait à voir tourbillonner autour de sa tête étaient de retour au château. Oiseaux et jeune fille, entourés de feuillage et de fleurs, inondés de soleil, paraissaient heureux de se retrouver. Ils semblaient mettre en commun jeux et riantes promesses.

— « Elle est pourtant jolie, » dit Simonne en arrêtant son rouet.

— « Sa mère l'était également, » répondit Jallu d'une voix triste et sans lever la tête. L'histoire vous est assez connue? Un imprudent mariage, là-bas, à Paris, une vie de fêtes continuelles, de folles dépenses; puis, les dettes, les chagrins, la mort au retour d'un bal. Julien le marin me parlait, il y a quelques jours, de l'oiseau-mouche des Florides, toujours en mouvement comme l'était cette femme enivrée de plaisirs. Voulez-vous savoir comment l'oiseau-mouche finit quelquefois? Il pénètre si avant dans les grappes empourprées d'une plante nommée la bignonia, qu'il y engage ses ailes, et meurt sans pouvoir s'en arracher.

— « Vous m'effrayez, » s'écria Simonne Risselle. Tout le monde sait que l'avenir vous est connu, et

que les oiseaux vous apprennent bien des choses. Devons-nous craindre aussi une fin malheureuse pour la nièce de mademoiselle ?

— « Il se fait beaucoup de bruit au manoir de Folle-Pensée, reprit l'ouvrier après un instant de silence ; le jeune homme revient de Paris, plus dissipé que jamais, et la mère, madame de Ploucalec, ne perd aucune occasion d'attirer chez elle une jolie blonde qui sera un jour une riche héritière.

— « Mademoiselle Louisa prétend que M. Henri de Ploucalec, si recherché dans le monde, n'a pourtant aucune des qualités qui font le bonheur d'un ménage. Croyez-vous que ce jeune étourdi plaise à Marguerite ?

— « Si je le crois !... Ah ! Simonne, combien de femmes ne distinguent un jeune homme qu'autant qu'il porte un brillant uniforme ou un habit à la dernière mode, figure bien dans un bal, et débite avec aplomb quelques phrases vides, de digestion facile pour des esprits nourris de préoccupations niaises et de fades adulations ! Les jeunes filles dont je parle ont un goût très-prononcé pour les sots, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie. Défions-nous toujours de la supériorité d'un homme qui passe deux heures par jour devant son miroir, connaît le nom de toutes les étoffes nouvelles, et cause volontiers une soirée entière de commérages sur les ridicules de telle ou telle, le mariage probable de celle-ci, les succès contestés de celle-là. Le

premier mérite auprès d'une femme ignorante, frivole et vaniteuse, c'est de n'en avoir aucun qui ne soit à son petit niveau.

— « Ne pourriez-vous empêcher un malheur qui désolerait notre bonne maîtresse ? demanda timidement la nourrice.

— « Vous croyez donc beaucoup à ma puissance ? » dit le sorcier.

Simonne répondit par un geste affirmatif. Elle connaissait les prodiges opérés par les oiseaux de Jallu, qu'il donnait, après les avoir apprivoisés, dans les fermes du voisinage. Le sorcier ajoutait d'ailleurs, à ses petits présents, des avis salutaires, et renfermant peut-être tout le secret du succès attribué à la magie. Un fait sur cinquante donnera une idée des opérations mystérieuses qui trouvaient alors, à Concoret, une si grande confiance.

Une cousine de Simonne accusait tous les jours la violence de son mari. Esprit quinteux, raisonneur, toujours prêt à la réplique, la triste ménagère avait, par ses contradictions, porté au plus haut point l'irritabilité de celui dont elle se plaignait. Jallu avait pu étudier le caractère des deux époux, et il promit à la femme de rendre la paix à son ménage. Pour arriver à ce résultat, un étourneau fut placé dans une petite chambre qui touchait à celle où travaillait le mari, et le sorcier enjoignit à l'épouse querelleuse de se retirer au plus vite près de l'oiseau chaque fois qu'un mot un peu rude, un froncement de sourcils, le plus léger in-

dice enfin, laisserait deviner une prochaine explosion de colère. Ce moment de retraite devait être mis à profit en apprenant à l'étourneau une bonne parole sur la nécessité de la patience. Simonne avait pu juger de l'efficacité d'un charme qu'aujourd'hui même on pourrait encore employer avec succès; aussi, rassurée maintenant sur le bonheur domestique de sa parente, elle se demandait si, parmi les compagnons ailés du tailleur, il ne s'en trouverait aucun qui défendit le château de Comper contre les prétentions matrimoniales d'un jeune enseigne au régiment de Picardie.

— « Voyez-vous, Jallu, reprit la nourrice, le bonheur de mademoiselle Louisa est ce qui me touche le plus. Vous savez combien elle est sensible, dévouée; quels soins elle donne aux pauvres malades; quel intérêt elle prend aux chagrins de toutes les familles de Concoret, de Paimpont, de Tréhorenteuc? Ne serait-il pas trop cruel que son bon cœur fit le tourment de sa vie? Si vous saviez combien la légèreté de Marguerite, ses caprices, son obstination à se rendre au moins trois fois chaque semaine à Folle-Pensée, ont changé l'humeur de ma maîtresse, autrefois si gaie, si heureuse! N'ai-je pas trouvé, l'autre jour, mademoiselle de Bréciliane la tête dans les mains et les yeux remplis de larmes? — « Simonne, m'a-t-elle dit d'un ton plein d'amertume, celle dont l'avenir me préoccupe si vivement parle de me quitter et veut retourner chez son père. Je tremble pour cette

pauvre Marguerite, quand elle n'aura plus pour conseil qu'un homme sans principes et ruiné dans les maisons de jeu.

— « Marguerite ne partira pas, dit le sorcier; ne prenons pas au sérieux les menaces de l'enfant gâté, qui commence à s'impatienter là-haut parce que les hirondelles ne veulent pas se laisser prendre. On voudrait passer l'hiver dans une ville, paraître dans les bals; au lieu de cela, mademoiselle de Bréciliane contrarie, gronde, défend même de trop fréquentes visites à Folle-Pensée; et l'on se révolte, et l'on pleure, et l'on fait, en se retirant dans sa chambre, beaucoup de bruit avec la porte, pour montrer combien l'on est en colère.

— « C'est cela, Jallu, et par son trop de bonté notre maîtresse se donne mille tourments. Après tout, que ne laisse-t-elle Marguerite retourner à Paris? Nous serions bien plus tranquilles ici après son départ.

— « Vous pouvez avoir raison; cependant Marguerite serait exposée, là-bas, à de grands dangers, et vous avez reconnu avec moi que ses défauts sont rachetés en partie par des qualités aimables.

— « Je ne dis pas non, répliqua la nourrice; de plus, j'ajouterai volontiers que la plupart de ses défauts viennent de son éducation. La mère de Marguerite, se croyant jusqu'à la fin dans une belle position de fortune, ne cessait de répéter que l'été ne rend ni meilleure ni plus aimable, et qu'il ne sert à rien d'être riche si l'on ne vit à sa fan-

taisie et sans gêne. Quand la jeune fille fut mise au couvent, les parents ne s'informaient jamais de ses progrès. Un jour, une religieuse osa lui infliger une punition. Marguerite se plaignit bien haut; et aussitôt la mère, en adressant à madame la supérieure une verte semonce, fit passer à la pensionnaire triomphante un livre que j'ai vu, un livre envoyé comme consolation et encouragement à la fois.

— « Est-il possible ! s'écria le vieillard en s'animant par degrés; un livre donné par des parents comme prix de paresse, d'ignorance, d'insubordination peut-être!... Un jour, si Marguerite ne change point sous une influence meilleure; un jour, quand son mari la verra négliger les soins de sa maison, remplir mollement ses devoirs d'épouse et de mère, ou même les sacrifier à ses plaisirs; quand il gémera de son incapacité, de son indolence, de sa susceptibilité d'enfant gâté à qui tout est sujet de plaintes et de larmes; quand il s'étonnera de la voir marcher dans la vie, insouciant, vaniteux, irritable, égoïste, ne sachant ni ce qu'elle désire ni où elle va, au premier mot de reproche, Marguerite pourra tout expliquer en présentant à son époux le livre donné par la mère.

— « Mon ami, dira-t-elle, j'ai voulu mériter le prix d'encouragement qui me fut décerné dans mon enfance, et je suis devenue ce que tu vois.

— « Qu'elle reste ou s'éloigne, reprit Simonne, Marguerite sera pour mademoiselle une cause de

chagrin. Si vous ne pouvez rendre plus docile cette nièce dont nous n'avions que faire ici, je voudrais qu'heureuse ou malheureuse on ne s'en souciât pas plus à Comper que je ne me soucie des neiges de l'an dernier. L'important est d'assurer à notre bonne maîtresse repos, sérénité, gaieté même, et pour cela il faudrait la disposer à penser un peu plus à elle-même, un peu moins aux autres.

— « Lui donner un cœur froid et égoïste? demanda le couturier.

— « Pourquoi non? Un cœur sec nous épargne bien des peines.

— « C'est une question à étudier; néanmoins, le jour où mademoiselle de Bréciliane formerait aussi le vœu qui vous échappe, venez me trouver, et alors...

— « Auriez-vous donc chez vous le moyen de rendre la paix à cette maison? On raconte de vos oiseaux des choses si étranges! »

La conversation fut interrompue en ce moment par l'arrivée d'un paysan dont les souliers ferrés faisaient résonner le pavé de la cour. Cet homme qu'à son costume moitié rustique, moitié militaire, on eût pris pour un buste de laboureur enté sur des jambes de soldat, ne manquait, d'ailleurs, aucune occasion de rappeler ses campagnes comme milicien et soldat de l'infanterie royale. Originaire de Quintin, son langage se ressentait du français suranné qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les campagnes voisines de Saint-Brieuc; les voya-

ges avaient ajouté à ce fonds déjà riche en expressions vieilles et délaissées, d'autres mots également vieux recueillis en d'autres parties de la France. Qu'il mesoit permis de conserver quelque chose de leur caractère particulier aux discours d'Agathon. J'écarterai seulement avec soin tout ce qui ne pourrait être compris par les personnes les moins exercées dans l'étude du français d'Amyot et de Montaigne.

— « Eh! bonjour, Agathon, dit Marguerite de l'air le plus amical, quelles nouvelles d'Énora, de M. de Kernévat, de toute la famille?

— « Elles pourraient être pires, répondit le campagnard d'une voix un peu traînante, le père est moins triste, la mère se fait mieux portante avec le printemps nouvelet, mademoiselle Énora a toujours sa contenance gaie et accorte, et le reste de la famille est à l'avenant.

— « Fort bien, et tu viens apporter un message à ma tante? Je te préviens que tu ne peux la voir en ce moment : elle est au droguier avec ses malades.

— « A la bonne heure, mademoiselle, le droguier de votre tante a son mérite, et je vous réponds qu'à la première occasion j'y viendrai tout droit. Ah! ce n'est pas ici comme à Folle-Pensée, où, pour faire tomber une vieille dent, on vous baille un lézard vert ou la patte gauche d'un crapaud séché au soleil. On ne m'y prendra plus. Madame de Ploucalec aurait grand besoin, en fait

de médecine, de venir apprendre ici le maniement des armes. A Folle-Pensée, on ne sort pas de l'onguent pour les brûlures. Parlez-moi de Comper pour les remèdes de haute science et de rare vertu.

— « Doucement, Agathon, je n'ai aucune prétention à pratiquer la médecine; ainsi, ne crois pas me flatter en rabaisant le mérite de madame de Ploucalec. Tu me parais, d'ailleurs, assez mal disposé pour nos voisins. D'où vient cela? C'est pourtant M. Henri qui t'amena dans le pays.

— « Eh! oui, c'est M. Henri, mon jeune enseigne, qui, lorsque j'en eus assez de l'habit gris à parements bleus, me décida à prendre du service à Folle-Pensée. Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour m'avoir embourbé aussi lourdement dans un enrôlement pareil. Il fallait être à la fois jardinier, cuisinier, valet de chambre, et sans autre solde que celle courant par les landes sur le dos d'un lièvre. Je restai là deux ans, faisant long carême, sot comme une nouvelle recrue, cherchant vainement à humer l'air de prospérité. Encore une année pareille, et du beau garçon qui jase avec vous il ne restait qu'un tas d'ossements desséchés. Je vis qu'il était grand temps de changer la manœuvre, et j'allai me proposer bellement à M. de Kernévat. Celui-ci est pauvre, on le sait, puisque, tout bon gentilhomme qu'il est, c'est l'hôtellerie du *Pélican*, à Paimpont, qui, jusqu'ici,

l'a fait vivre, lui, sa femme et ses cinq enfants. N'ayez crainte, cependant, que personne manque du nécessaire chez d'aussi bons maîtres.»

Nous avons vu tout à l'heure combien l'éducation de Marguerite avait été négligée. Désœuvrée, la jeune fille était curieuse, et le plaisir de faire causer Agathon sur les familles du voisinage l'emportait facilement sur ses sentiments de réserve, de délicatesse; mieux élevée, elle n'eût pas autant prolongé un pareil entretien. La conversation continua quelques moments encore entre le valet babillard et la jolie questionneuse, qui, pour mieux l'entendre, le rejoignit dans la cour.

— « Tu sembles accuser d'avarice cette aimable châtelaine de Folle-Pensée. Comment te croire? Si ma tante ne s'y opposait, madame de Ploucalec me donnerait constamment des fêtes.

— « Oui, je sais que peu de jours avant votre arrivée ici, le manoir a été meublé à peu près à neuf, et qu'il n'est pas rare aujourd'hui d'y voir mettre tout par écuelles, d'y entendre tourner et remuer broches au grand galop. J'ai là-dessus mes suppositions aussi, et quand je rencontrerai M. Henri je m'informerai s'il a pris le premier pailillon qu'il a vu ce beau mois d'avril; c'est signe de mariage, vous savez.

— « Je ne sais rien du tout, dit Marguerite en rougissant un peu et paraissant prendre un nouvel intérêt au bavardage d'Agathon; je ne m'occupe nullement de M. de Ploucalec. Seulement, je

t'aurais cru plus attaché à lui et à son excellente mère.

— « Si vous aviez fait comme moi, mademoiselle, une faction de deux ans chez madame de Ploucalec, et cela dans un temps où Folle-Pensée n'attendait pas la visite d'une héritière, oh! alors, je le répète, vous eussiez déclaré hors de sens et enragé celui qui se fût contenté de vivre aussi petitement quand il pouvait trouver mieux ailleurs. Quant à M. Henri, je reconnais qu'il n'a pas son pareil pour danser une sarabande, jouer au reversis, ou tenir sa place dans un gala. C'est encore un officier de bonne mine, un de ces hommes que les dames accueillent avec des yeux admiratifs, bien qu'ils soient coutumiers de parler sans rien dire, et qu'ils n'aient pas plus d'idées dans la tête qu'un oison de votre basse-cour. Mais il faut voir avec quelle grâce il incline son drapeau de la main droite pour saluer un général, tandis que de la main gauche il ôte son chapeau bordé d'or. Son grade d'enseigne, son uniforme gris-blanc, et surtout ses feintises de langue et grimaces physiques, lui réussiront mieux, j'en ai peur, qu'au fils aîné de mon nouveau maître, à ce beau, ce brave M. Étienne, son bon cœur de fils et tant de vertus solides.»

Marguerite fit un geste d'impatience qui n'eût pas échappé à l'ancien soldat, si la châtelaine de Comper, un petit panier au bras, et toute prête à commencer sa tournée quotidienne dans les cam-

pagnes, n'eût traversé la cour en ce moment. Agathon tira de sa poche un billet, et le présentant à mademoiselle de Bréciliane :

— « C'est de mademoiselle Énora, » dit-il.

La châtelaine de Comper parcourut des yeux le papier, et s'adressant au domestique :

— « A trois heures, c'est bien entendu; j'y serai, ou plutôt nous y serons; car ma nièce sera des nôtres. Allez, Agathon, et surtout que M. de Kernévat ne se doute de rien.

— « Et où allez-vous, ma tante? » demanda Marguerite qui s'était rapprochée de la fenêtre derrière laquelle Jallu et Simonne observaient tout ce qui se passait dans la cour.

— « Au Vengleüz, répondit Louisa; mais avant il faut voir quelques malades. »

Agathon était déjà parti. La tante et la nièce s'éloignèrent à leur tour par une autre route.

— « Jallu, dit la nourrice, vous savez ce qui se prépare au Vengleüz pour la Saint-Georges? »

— « Oui, Simonne, et vous n'ignorez pas non plus qu'on fête, le même jour, la châtelaine de Folle-Pensée? Le choix de mademoiselle Louisa n'est pas douteux; il se pourrait, néanmoins, que Marguerite fût d'un autre avis.

— « Toujours Marguerite, murmura Simonne. Jallu, quoi qu'il arrive, rappelez-vous ma prière; faites que mademoiselle n'ait pas à souffrir des fautes et des chagrins d'autrui. »

II

LA FAMILLE DE KERNEVAT.

On connaît les châtelaines bretonnes, recours de toutes les souffrances morales et physiques, anges de pitié et d'espérance envoyés à la chaumière, et qui prêtent leurs mains délicates à la Providence pour secourir et consoler. Mademoiselle de Bréciliane était une de ces femmes vraiment chrétiennes; et, maîtresse de sa fortune à vingt ans, elle avait renoncé au mariage pour suivre avec plus de liberté la route choisie par son dévouement au milieu des misères humaines. D'une santé débile, qu'annonçaient trop bien sa maigreur et sa taille un peu courbée, elle n'en était pas moins toujours prête à supporter les fatigues quand ses courses ou ses veilles pouvaient être utiles à quelqu'un. Sa beauté, moins régulière que celle de Marguerite,

causait une impression plus profonde. On la disait un peu trop pâle, et elle l'était réellement, à moins qu'on ne parlât devant elle de quelque grande infortune ou d'une action généreuse. Alors une teinte rosée colorait ses joues, et l'expression sympathique de sa bouche, le rayonnement de son regard, rendaient, en quelque sorte, son âme visible, et donnaient à toute sa physionomie un charme qui ne se décrit point. On se sentait attiré vers elle par les plus nobles instincts du cœur. On l'aimait comme on aime la douceur, la compassion, la pureté et le courage.

Tant de vertus n'existaient pas, cependant, sans mélange de quelques faiblesses. L'énergie, qui ne manquait jamais à Louisa de Bréciliane, s'il s'agissait de tirer de peine un malheureux, lui faisait parfois défaut pour se consoler après un échec, pour supporter patiemment la contradiction et l'ingratitude. Elle avait des moments de dégoût et d'abattement extrêmement pénibles à passer, et il n'était pas rare de l'entendre s'écrier alors qu'elle eût voulu devenir insensible. Le sentiment du devoir, autant que la bonté de son cœur, ne permettait pas à la châtelaine de rien changer à sa vie. Toutefois, pour donner un nouvel élan à son zèle, il fallait le plein succès d'une entreprise charitable, une expression de joie, un mot de reconnaissance de ceux qu'elle avait secourus. La présence de Marguerite à Comper avait rendu plus fréquentes ces heures d'accablement et de tristesse. Dans l'in-

térêt de la jeune fille, des plans d'avenir avaient été formés, des plans contrariés tous les jours, et de là ces larmes dont la nourrice se plaignait à Jallu, son confident. Enora de Kernévat, et surtout son frère Étienne, entraient aussi pour beaucoup dans les rêves que Marguerite semblait s'attacher à détruire. Il s'agissait, au moyen d'un mariage heureux, de choisir à une jeune étourdie un guide sûr, éclairé, et de rendre l'aisance à une famille honorable ruinée depuis longtemps.

Le nombre des familles pauvres appartenant à l'ancienne noblesse est considérable en Bretagne. Les longues guerres de la Succession, puis celles de la Ligue, nous dit Fréminville, consommèrent la ruine d'une multitude de nobles, obligés de servir à leurs frais et d'amener sous les drapeaux un certain nombre d'hommes qu'il leur fallait équiper, nourrir, défrayer, souvent pour un temps indéfini. — « Que de fois, dans mes courses en Bretagne, ajoute le même écrivain, n'ai-je pas rencontré sous le chaume de ces beaux noms qui figuraient au quatorzième siècle sous les bannières de Duguesclin, de Clisson, et rappelaient les brillants exploits des jours de la chevalerie ? J'ai retrouvé de même, dans de simples matelots, des descendants d'anciens amiraux de Bretagne, des Kerimel, des Porzmoguer. » — M. le Bastard du Mesmeur, à Crozon, a fait obtenir à quatre Goulezre un modeste emploi de douanier, et ce sont, m'a-t-il assuré, les mieux posés de la

famille. J'ai connu moi-même, à Brest, la veuve d'un pauvre cordonnier, réduite à la plus extrême misère; et si fière de porter le nom de Kerouspi, qu'elle l'avait fait inscrire d'avance sur une croix conservée dans son galetas, au pied de son lit, et destinée à orner sa tombe.

Habasque, dans ses *Notions historiques*, raconte un trait assez touchant sur un de ces gentilshommes en sabots, originaire de la commune de Plouzec ou Plourivo, aux environs de Paimpol: — « Un peu avant les événements de Juillet, dit-il, M. Belanger, mon collègue, fut, en qualité de commissaire, chargé d'une enquête. Il avait déjà fait écrire les nom et prénoms du nommé Jean-Baptiste Kerénor: — Votre métier? lui demanda-t-il ensuite. — Batelier. — Greffier, écrivez batelier. — Monsieur, dit alors d'une voix émue le matelot, faites-y, s'il vous plaît, ajouter écuyer; car ce titre est le mien, il fut celui de mes pères, et c'est le seul héritage qu'ils m'aient transmis. Il signa: de Kerénor, et il exigea que son nom fût ainsi rectifié dans sa déposition. »

Il me serait facile de multiplier les anecdotes sur cette noblesse indigente et souvent plus respectable que tel courtisan en faveur, dont l'habit brodé déguise bien d'autres misères. Je rappellerai seulement ici que dans un voyage de Morlaix à Plouguerneau, en suivant les grèves du pays de Léon, nous couchâmes une nuit, mon compagnon et moi, dans une auberge de village, tenue par un

vieux gentilhomme dont le nom m'était bien connu. Nous arrivâmes chez lui un jour de marché, à l'heure où quelques dames des manoirs voisins remontaient dans leurs voitures. La femme de notre hôte reconduisait ces dames qui l'embrassaient et lui disaient adieu en l'appelant cousine. Un reste d'élégance se mêlait à la pauvreté de cette maison, et nous éprouvâmes un certain embarras le lendemain matin, en priant le maître du logis de nous faire connaître le montant de notre dépense. Veuillez, nous dit-il, régler avec la fille de confiance ces petites affaires dont je ne m'occupe jamais: je me réserve seulement le plaisir de passer quelques moments de plus avec vous, en vous mettant sur la route que vous voulez suivre. Cela fut dit simplement et d'un ton d'exquise politesse. L'hôtelier-gentilhomme nous accompagna, en effet, et nous montra en passant, non sans quelque tristesse, le manoir qui porte son nom et qui est encore habité par des membres de sa famille.

La position de M. de Kernévat, père d'Énora et de ce jeune Étienne, si vanté par Agathon, était exactement celle de l'homme dont je viens de parler. Réduit à la plus grande pauvreté et chargé d'une famille nombreuse, il avait dû faire taire toutes ses répugnances, et saisir le seul moyen qui s'offrait à lui pour soutenir l'existence de sa femme et de ses enfants. Une auberge de village en Bretagne n'a rien, d'ailleurs, qui puisse effrayer la conscience la plus délicate. J'ai dit dans mes *Pè-*

lerinages du Morbihan, combien les habitudes de la plupart de nos populations rurales sont graves, religieuses. L'hôtellerie de M. de Kernévat à Paimpont devait ressembler au cabaret tenu par Théodote à Ancyre, et qui n'empêcha pas l'Eglise de placer ce dernier au rang des saints.

Après cette digression nécessaire, rejoignons la châtelaine de Comper et sa nièce dans les campagnes où elles vont de chaumière en chaumière distribuer des secours. Le soleil brille, les arbres et arbustes se couvrent de jeunes feuilles où pendent des gouttes de rosée, les primevères et les violettes s'éparpillent dans l'herbe, les blés nouveaux poussent et verdissent, les pommiers sont en fleur, la fauvette dit : Me voici ! — Enfin, avril à la moitié de sa course, devant les branches du chêne encore dépouillé et les bouquets de l'aubépine déjà entr'ouverts, semble ne conserver les souvenirs des jours mauvais que pour mieux apprécier les douceurs de l'espérance. Les derniers murmures de l'hiver se perdent dans les profondeurs du *Val sans retour*, célèbre dans les romans de chevalerie, qui ont tant parlé de la forêt de Paimpont sous le nom poétique de Brocéliande.

La promenade dure depuis bientôt deux heures, et jamais Marguerite n'a trouvé le temps plus court : la beauté du ciel l'égaye, et sa joyeuse humeur se communique à sa compagne, heureuse de la voir ainsi. Jusqu'à présent, d'ailleurs, on n'a vu que des visages contents. La châtelaine a promis

du travail à celui qui en manquait ; une bonne grand'mère s'est extasiée à l'invitation de venir un de ces dimanches dîner au château ; et partout, moyen certain de réjouir la famille entière, les petits enfants ont été pris sur les genoux et caressés. Marguerite a partagé trois ou quatre fois le bouquet qu'elle recommence toujours, et la voilà qui se remet à l'œuvre le long d'un ruisseau, à deux pas de la cabane où sa tante se dispose encore à entrer.

— « Ici, dit cette dernière en baissant la voix, la visite te paraîtra moins agréable ; tu verras entre ces quatre murs le dénûment le plus complet, et, en outre, il s'agit d'un pansement douloureux.

— « Eh bien, prenez ma bourse, chère tante, répond la jeune fille ; videz-la, c'est tout ce que je puis faire. Je n'aime pas à voir souffrir : je vais m'asseoir sur la margelle du puits et je vous attendrai autant qu'il faudra. »

Louisa prend l'argent qu'une main timide lui présente et fait quelques pas du côté de la chaumière. En ce moment une jeune fille de seize à dix-sept ans, vêtue simplement, mais avec ce bon goût qui donne du prix à l'étoffe la plus commune, paraît à la porte.

— « Enora ! » s'écrie mademoiselle de Bréciliane, tandis que la charmante fille de l'hôtelier de Paimpont accourt au-devant d'elle.

Faut-il faire un nouveau portrait ? — Non, il suffit de dire qu'Enora marchait sur les traces de

la châtelaine de Comper, et que, n'ayant pas d'or à offrir, elle donnait aux pauvres ses soins et ses consolations. Elle venait de laver, sans sourciller, l'affreuse blessure, dont la seule idée avait épouvanté Marguerite. Mademoiselle de Bréciliane s'en informa, et, sur la réponse affirmative, elle jeta sur sa nièce un regard éloquent. Celle-ci rougit.

— « Énora, dit-elle, je n'ai pas eu autant de courage que vous. Je ne sais comment on peut arrêter les yeux sur une plaie. Tout à l'heure, je refusai d'accompagner ma tante dans cette chaumière.

— « La pauvre Marguerite, ajouta la châtelaine, a besoin de vos leçons. Enfant, on lui a montré la vie comme une fête où elle n'aurait qu'à se faire belle, se réjouir, et quand je songe aux précautions qu'on a prises pour lui épargner le plus léger chagrin, je m'étonne qu'il lui reste encore assez de sensibilité pour compatir même de loin aux souffrances des autres. »

Marguerite baissa la tête et essuya quelques larmes.

— « Je vous assure, dit-elle, que les malheureux me font grand pitié. Vous ne m'avez jamais aimée, ma tante, et vous me traitez durement.

— « Ma chère amie, reprit Énora de cette voix harmonieuse que possèdent quelques femmes, et dont l'accent remue le cœur et ne laisse à l'esprit aucune objection, il est impossible de ne pas vous aimer, et votre tante vous chérit mieux que per-

sonne. Elle pense seulement ce que vous penserez vous-même après y avoir réfléchi, que, puisque nous habitons un monde où les souffrances se rencontrent à chaque pas, nous devons nous accoutumer de bonne heure à les regarder en face.

— « La vue d'une blessure est si cruelle, répliqua Marguerite; l'aspect d'une profonde misère est si douloureux, pour peu qu'on ait l'âme sensible!

— « Vaines excuses, dit la châtelaine de Comper. N'écoutez pas, mon enfant, le langage de la mollesse. Cette prétendue sensibilité qui consiste à s'épargner à soi-même toute émotion pénible est un égoïsme déguisé.

— « Je vois bien que vous êtes meilleures que moi toutes les deux, et pourtant je n'aurai jamais la force....

— « Ne songez pas à nous, interrompit mademoiselle de Bréciliane; pensez à Dieu qui semble avoir confié de préférence à la femme le soin de compatir à toutes les douleurs et de les apaiser en les partageant. Que deviendrait une jeune personne élevée uniquement pour le bonheur le jour où l'adversité, la maladie ou la mort pénétrerait dans l'intérieur de la famille? Qu'elle serait à plaindre cette jeune fille qui n'aurait que des larmes à donner, larmes qu'elle répandrait beaucoup plus sur la perte de son insouciance commode que sur les chagrins de sa maison! Comprenez-vous une fille, une sœur, incapable de soigner sa mère infirme ou son frère malade, obligée de céder à des mer-

cenaires des fonctions qui devraient être pour elle l'obligation la plus sainte et la plus douce des consolations ! Est-ce la tendresse du cœur qui mène là ? Est-ce encore la sensibilité véritable qui, dans trop de familles, fait désertier la chambre du mourant par les parents les plus proches, sous le misérable prétexte que l'adieu suprême d'un être tendrement chéri nous briserait le cœur ? Pauvre amour que celui qui ne veut pas sa part d'angoisses auprès de l'objet aimé, et qui abandonne la dernière étreinte d'une main près de se refroidir à la main distraite de l'indifférence ! »

Marguerite restait muette et la tête inclinée sur sa poitrine. Ses deux compagnes eurent pitié de son embarras, et se dirigèrent avec elle du côté de la chaumière, où la pauvre enfant les suivit, non sans hésiter un peu. Elle s'y montra compatissante et presque courageuse ; aussi, satisfaite de ce premier essai de ses forces, quand elle se retrouva sur le chemin l'instant d'après, la sérénité brillait dans ses yeux où il ne restait plus trace de larmes. On causa de choses moins sérieuses, et particulièrement du motif qui attirait ce jour-là mademoiselle de Bréciliane au Vengleûz.

Le Vengleûz était un de ces manoirs à porte gothique, à tourelles, accusant le commencement du seizième siècle, et se donnant même un petit air guerrier, grâce à quelques meurtrières percées dans la façade principale. Ce manoir, ou plutôt celui qu'il remplaçait, avait été le berceau

de la famille de Kernévat. Un écusson, mieux conservé que la fortune des anciens seigneurs du lieu, surmontait le portail devant lequel le père d'Énora ne passait jamais sans un soupir de regret. Ces murs, délabrés maintenant, avaient vu les splendeurs de ses ancêtres, et, plus tard, caché leur décadence. Avec quel déchirement de cœur on s'était dépouillé peu à peu de tous les biens environnants, champs, prairies, verger, jardin, jusqu'au petit bois dont il ne restait plus que trois arbres, avant d'arriver au dernier sacrifice, la vente du château ! Le jour néfaste était encore présent à la mémoire de l'aubergiste de Paimpont, bien qu'il n'eût pas quatorze ans à cette époque. Il en parlait rarement à d'autres qu'à son fils ; mais depuis que le nid de ses plus chers souvenirs était inhabité, souvent le gentilhomme, devenu pauvre hôtelier, dirigeait de ce côté sa promenade, et là, trouvait un mélancolique plaisir à se rappeler sa mère, son aïeul, sous l'épais feuillage des trois vieux ifs au pied desquels ceux qu'il regrettait s'étaient assis tant de fois. Quand mademoiselle de Bréciliane et ses deux compagnes, conduites par un projet que nous connaissons bientôt, arrivèrent devant ce dernier débris du bois abattu, elles trouvèrent M. de Kernévat à demi couché sous les arbres. En l'apercevant, Énora fit un mouvement de terreur.

— « Fâcheux contre-temps ! » dit la châtelaine.

Le gentilhomme s'était levé, et après les compliments d'usage, indiquant du doigt le manoir,

il fit remarquer, avec un sourire forcé, que les hiboux revenaient toujours à leurs vieilles mœurs.

— « Si l'homme, ajouta-t-il, s'attache plus fortement par l'adversité que par le bonheur, proposition incontestable, suivant moi, je dois tenir à ces murs par des liens sans nombre. Resté seul avec ma mère veuve et mon aïeul âgé de près de quatre-vingts ans, j'ai vu leur existence empoisonnée par toutes sortes de privations et de chagrins. Un jour, les créanciers sont venus, ils ont arraché du foyer le fauteuil de mon grand-père, et détaché de la muraille nos portraits de famille. J'étais à cette fenêtre, quand, à la vue de l'épée de mon père emportée par un usurier de Ploërmel, je compris à quels affronts j'étais réservé. Nous ne demeurâmes que peu de jours au manoir après l'enlèvement de ces chères dépouilles ; il fallut sortir à notre tour ; lui, se traînant à l'aide d'un bâton qui n'avait tenté personne ; elle, mourant de douleur et cherchant à étouffer mes plaintes qui désolaient le vieillard.

— « Si le passé n'a pas été sans amertume pour vous, dit mademoiselle de Bréciliane, j'ai pleine confiance dans l'avenir de votre famille ; déjà mon filleul Étienne a réalisé nos meilleures espérances.

— « Il est plein d'ardeur, reprit le père dont le front s'éclaircit aussitôt. Étienne a reçu du ciel cette gaieté légère qui adoucit les peines de la vie

et donne un charme de plus à nos plaisirs. Élevé loin du monde, et trop pur, trop sincère pour soupçonner nulle part la duplicité et le mensonge, on pourrait lui reprocher quelquefois la naïveté de son enthousiasme, la candeur de son admiration ; mais ce défaut, si c'en est un, provient de sentiments si nobles, que, tout en redoutant ses conséquences pour le bonheur de mon fils, il m'est difficile d'y voir autre chose qu'un motif d'estime et d'affection. Entraîné par la vivacité de son imagination et les élans généreux de son âme, à quinze ans il avait déjà rêvé bien des dévouements, formé bien des plans de vie utile. Au récit d'une bataille, il s'était vu soldat à la suite de Turenne ; devant un tableau d'église représentant un religieux trinitaire, il avait nourri des projets de longues traversées pour le rachat des captifs. Tout cela devait aboutir à un obscur emploi dans les forges de la forêt. N'importe ! là aussi notre songeur intrépide caresse de glorieuses illusions. Il faut l'entendre affirmer que son travail pourra bientôt suffire à tous nos besoins, et qu'avant dix ans, si le propriétaire actuel de ces vieux murs consentait à les vendre, nous pourrions..... Tenez, mademoiselle, c'est une folie, et voilà que je pleure rien que d'y penser.

— « Et pourquoi une folie ? demanda la châtelaine, l'amour filial a fait des miracles plus surprenants que celui-là.

— « Vous parlez comme Jallu le sorcier, reprit

M. de Kernévat. Ne m'assurait-il pas, l'autre jour, que le Vengleûz nous appartiendrait avant peu ! »

Un imperceptible sourire effleura les lèvres de la tante de Marguerite.

— « Tant que des étrangers l'ont habité, continua le gentilhomme, l'idée ne m'est pas venue qu'un semblable rêve pût jamais se réaliser. Alors j'aurais fait un grand détour pour éviter de passer par ici. L'an dernier, j'appris que les maîtres avaient quitté le pays, et que le Vengleûz était vide. La foi robuste d'Étienne, les prédictions de Jallu, ont pris tout à coup à mes yeux une ridicule importance... Loin de fuir ces tourelles et ces trois vieux ifs, depuis je les ai recherchés comme d'anciens amis longtemps regrettés, et qui, après un long oubli, semblent faire enfin quelques pas vers nous.

— « Tenez pour certain que Jallu justifiera sa réputation de sorcier, dit la châtelaine.

— « Croyez-vous, répliqua d'un air pensif le père d'Étienne et d'Énora, croyez-vous qu'un homme puisse pénétrer quelquefois les secrets de l'ave-nir?..... La forêt de Paimpont est remplie de traditions merveilleuses sur Merlin, Viviane, le chevalier Ponthus, et, plus près de nous, sur Éon de l'Étoile et ses étranges disciples.

— « Nos aïeux vivaient ici au milieu des enchanteurs et des fées, répondit avec enjouement mademoiselle de Bréciliane; maintenant il ne nous reste plus que le sorcier de Concoret, et il serait vraiment regrettable de le perdre aussi. Ce que je

puis affirmer, du moins, c'est que Jallu, dans ses prédictions, a souvent rencontré juste. Il est plus instruit qu'on ne l'est habituellement dans nos campagnes, et je le crois doué d'une intelligence supérieure. »

M. de Kernévat s'était rapproché, en écoutant son amie, de la façade du manoir qu'il n'avait pu voir jusque-là. Une charrette chargée de meubles, presque entièrement recouverte d'un drap, était arrêtée dans la cour.

— « Voyez, dit l'aubergiste de Paimpont, dont les traits se couvrirent d'une pâleur subite, voilà comme les prédictions de Jallu se réalisent ! Au moment où je m'abandonne à un fol espoir, de nouveaux hôtes prennent possession du Vengleûz. Si j'avais élevé un peu plus la voix, ils pouvaient m'entendre; car ils sont là, ces meubles le prouvent, et aussi ce rideau derrière lequel on distingue quelqu'un. »

Les trois femmes n'étaient pas moins troublées que M. de Kernévat.

— « Adieu, dit-il, des affaires m'appellent à Mau-ron, et il est grand temps de partir. Vous, Énora, retournez à Paimpont, où l'on pourrait avoir besoin de vous. Votre mère est sortie avec vos petites sœurs; Agathon court de son côté, et notre fidèle Jeannette est restée seule. »

Sans attendre la réponse de sa fille, et détournant la tête pour ne plus voir le Vengleûz, le gentilhomme disparut derrière les vieux ifs.

Louisa et ses deux compagnes attendirent quelques instants, puis pénétrèrent dans la cour. Une fenêtre s'ouvrit, trois petites têtes blondes s'y montrèrent à la fois, et des rires étouffés répondirent au salut amical de la châtelaine.

III

GRANDS PRÉPARATIFS.

Les hirondelles que nous avons vues au commencement de ce récit tracer mille cercles devant la fenêtre de Marguerite, pourraient seules donner une idée du mouvement que présentait la salle du Vengletz ; tandis qu'un jeune homme, tenant à la main des clous et un marteau destinés à rattacher quelques pans de tapisserie, s'évertuait à crier silence, trois petites filles, dont l'aînée n'avait pas dix ans, couraient, sautaient, se heurtaient, se croisaient, parlant toutes ensemble, et poussant des cris de plaisir. Le plus grand désordre régnait dans la chambre où l'on remarquait, posés les uns sur les autres, plusieurs vieux tableaux. Une femme, d'environ quarante-cinq ans, occupait un antique fauteuil en velours d'Utrecht, près du rideau

remarqué par M. de Kernévat. Au moment où la porte s'ouvrit, cette femme se leva précipitamment et s'avança vers la châtelaine de Comper.

— « Quelle peur nous avons eue ! dit-elle ; sans une des pouponnes qui a aperçu son père par la fenêtre donnant sur le bois, et qui est venue nous avertir à temps, il nous surprenait dans la cour.

— « Je l'ai vu la première ! » s'écrièrent à la fois les trois enfants désignées dans la famille sous le nom collectif de *pouponnes*, à cause de leurs joues roses et potelées.

Le frère aîné prit la plus petite sur son épaule et l'emporta gaiement dans la chambre voisine ; les deux autres le suivirent en s'attachant à ses habits.

— « Il a tenu à peu de chose, dit Énora, que je ne livrasse moi-même notre secret. Pauvre père ! comme il était ému en nous quittant ! N'a-t-il pas cru, maman, que de nouveaux étrangers venaient s'établir ici ?

— « Cette supposition nous a sauvés, ajouta mademoiselle de Bréciliane ; bien mieux, nous voilà certaines, à présent, de ne plus être dérangés dans nos préparatifs.

— « Après-demain la Saint-Georges ! s'écria Étienne avec une explosion de joie qui n'appartient guère qu'à la première jeunesse.

— « Allons, du calme ! reprit la mère en passant un bras sous celui de son fils : je suis si peu habituée au bonheur, qu'une joie trop vive me fait trembler.

— « Eh ! le moyen de n'être pas joyeux, quand tout nous réussit à souhait, répliqua le jeune homme. Je vous dis que la Saint-Georges est un jour de bénédiction. Vivat !

— « Oui, un jour de bénédiction pour toi surtout, mon brave enfant. »

Étienne ne laissa pas à sa mère le temps de faire son apologie.

— « Mesdames, nous causerons une autre fois ; aujourd'hui, nous avons beaucoup à travailler, et je fais appel, dès ce moment, à la bonne volonté de ma sœur et à la vivacité de mademoiselle Marguerite.

— « Que faut-il faire ? demandèrent les deux jeunes filles.

— « A la charrette ! dans la cour ! » crièrent les pouponnes, de l'escalier, qu'elles descendaient avec la plus grande précipitation.

Un instant après, toutes les personnes réunies au Vengleüz-entouraient la charrette qu'Agathon, aidé par Étienne, se hâta de décharger.

Ici, un mot d'explication.

Depuis deux ans, un supplément de travail dans les bureaux de l'administration des forges établies dans la forêt de Paimpont ajoutait une somme assez ronde au traitement du jeune employé. Ce dernier, d'accord avec sa mère et le maître des forges, qui s'intéressait vivement à lui, avait caché à M. de Kernévat cette augmentation de salaire. Des épargnes ainsi formées, et grossies par des

gratifications annuelles, manne céleste des bureaucrates, Étienne était parvenu, en y joignant quelques avances sur les services futurs, à racheter le manoir de ses ancêtres. Quatre mille francs avaient suffi pour cette acquisition, que le délabrement du manoir et son peu de dépendances rendaient plus facile. Sauf la cour dont il a été question, un très-petit jardin, les trois ifs et la place de leur ombre, tout ce qui appartenait autrefois au Vengletz avait été divisé et ajouté à des fermes voisines. Dès à présent, l'héritier des Kernévat se croyait en mesure de pourvoir, à lui seul, aux besoins de la famille. Tous les plans étaient arrêtés : Agathon épousait la cuisinière Jeannette, et, au moyen d'arrangements favorables aux maîtres et aux serviteurs, ces derniers prenaient à leur nom l'hôtellerie, tandis que les premiers, redevenus châtelains, allaient vivre paisiblement au manoir. Le père s'occuperait du jardin, en attendant qu'il fût possible d'ajouter un champ ou deux à leur domaine.

Initiée à tous les secrets de son filleul, mademoiselle de Bréciliane avait aussi voulu, dans cette circonstance solennelle, offrir son bouquet de fête à un vieil ami. A force de démarches et de soins aussi zélés que prudents, elle était parvenue à découvrir où se trouvait la plus grande partie des meubles provenant de la vente faite au Vengletz. Les portraits de famille avaient un peu souffert dans un grenier de Josselin; le bahut à person-

nages montrait de nouvelles sculptures, dues au ciseau ébréché d'un apprenti charron de Ploërmel; mais enfin, les pouponnes étaient filles à trouver un tableau, à rogner le nez d'une statuette, et peut-être portraits et bahut n'eussent-ils pas été mieux respectés par elles que par ces profanes étrangers. La plus précieuse trouvaille avait été faite par Agathon, un jour qu'il s'en allait, disait-il, avec un sien compagnon, bon preneur de taupes et gentil chasseur de rats. Cet homme, trié parmi les meilleurs, tout en marchant à petites reposades, parlait d'un excellent marché qu'il était au moment de conclure. Il s'agissait d'une épée rouillée, de telle et telle façon, et sur laquelle, en sa qualité d'ancien soldat, le valet de M. de Kernévat était appelé à donner son avis. La poignée toute particulière de cette épée répondait si parfaitement à celle dont le gentilhomme-hôtelier se plaisait à rappeler la description, qu'Agathon ne douta pas un instant qu'il n'eût mis la main sur un trésor; il laissa le marché se conclure, et offrit ensuite à son camarade, pour l'arme en question, un écu de bénéfice et deux chopines de cidre, proposition trop magnifique pour ne pas être acceptée avec transport. Soigneusement fourbie, prête à lancer des éclairs pour peu que l'occasion se présentât de mettre flamberge au vent, l'épée était posée sur une tablette de cheminée, en attendant qu'on lui choisisse une place d'honneur.

Les meubles qui garnissaient la charrette furent

bientôt enlevés, les plus lourds par Étienne et Agathon, les autres par les femmes, car chacun voulait mettre la main à l'œuvre de restauration. Les pouponnes surtout faisaient des prodiges de courage. Si leur mère ne s'y était formellement opposée, elles entreprenaient de transporter, à elles trois, le bahut, qui ne pesait pas moins de cent cinquante livres.

Tant d'ardeur devait amener vite un résultat satisfaisant, et deux heures ne s'étaient pas écoulées, que les meubles rangés avec symétrie, les portraits de famille suspendus au mur, donnaient un aspect tout nouveau à la chambre d'honneur du Vengleüz. A dire vrai, on trouverait difficilement aujourd'hui un maître d'école de village qui se contentât d'un ameublement pareil; mais la famille de Kernévat n'était pas exigeante, aussi ne cherchait-elle pas à dissimuler son ravissement. Marguerite seule, bien qu'elle partageât la gaieté générale, s'étonnait qu'on pût trouver tant de bonheur dans la possession de telles antiquailles.

La salle ainsi préparée, Étienne proposa un tour de jardin. Nouveaux enchantements devant les vieux poiriers chargés de folles branches, les rosiers unis fraternellement aux mûriers sauvages, les narcisses et les jacinthes montrant au milieu des touffes d'orties un visage de bonne humeur. Le bois, au bout du jardin, ne se composait que de trois arbres; tant mieux : la rareté n'est-elle pas souvent l'unique mérite d'une foule de choses van-

tées et peu dignes d'entrer en comparaison avec les ifs du Vengleüz? Ces ifs, la famille en convenait tout d'une voix, ne ressemblaient à aucun autre par la beauté de leur feuillage, la richesse de leur tronc, qu'à ses colonnettes multipliées on eût pris pour le majestueux pilier d'une cathédrale gothique. De quelle vue aussi l'on jouissait, assis sur le banc de bois vermoulu placé à l'orient du jardin! A droite, la forêt de Paimpont, où Merlin est encore enchanté sous un buisson d'aubépine; à gauche, des vergers fleuris, couverts d'un immense tapis de verdure mollement arrondi sur les coteaux; en face, un vallon digne d'avoir été choisi par les fées pour y danser au clair de lune; des taillis couronnés par des futaies dont l'ombre, propice aux illusions, laissait entrevoir des rochers grisâtres; enfin, plus bas, aux deux bords d'une rivière ignorée comme le site agreste qu'elle embellit toujours, des prairies coupées de mille ruisseaux, et sous l'herbe desquelles on entend à chaque pas le gazouillement confus d'une eau souterraine. Élève des bons moines augustins dont l'abbaye était l'orgueil de son village natal, Étienne avait puisé dans Virgile un amour vrai des beautés de la nature, et il possédait, en outre, le don plus rare de communiquer autour de lui son admiration. L'homme n'a pas besoin de s'exiler de son toit, de parcourir le monde, pour élever sa pensée et développer en lui ce charme de l'idéal qui fait l'artiste et le poète. — « Qui n'a point cette mélodie, s'écrie Chateau-

« briand dans ses *Mémoires*, la demandera en vain
 « à l'univers. Asseyez-vous sur le tronc de l'arbre
 « abattu au fond des bois; si, dans l'oubli pro-
 « fond de vous-même, dans votre immobilité,
 « dans votre silence, vous ne trouvez pas l'infini,
 « il est inutile de vous égarer aux rivages du
 « Gange. »

L'heure où M. de Kernévat devait revenir à Paimpont approchait, et il était important pour la famille de retourner au bourg avant lui. On parla de se séparer, non sans l'engagement formel de se retrouver dans deux jours pour fêter dignement la Saint-Georges. Les pouponnes avaient solennellement promis, pour la soirée et le lendemain, un mutisme qui n'était pas dans leurs habitudes. En attendant, la mère ayant voulu faire encore quelques centaines de pas avec mademoiselle de Bréciliane et Marguerite, les trois enfants s'élancèrent en avant, les bras enlacés, et chantant, dans les tons les plus divers, un vieil air de ronde.

Énora, Marguerite et Étienne, venaient après les pouponnes, aussi joyeux qu'elles, bien qu'ils ne fussent pas aussi bruyants. La châtelaine de Comper et madame de Kernévat fermaient la marche.

— « Ne pensez-vous pas, disait Louisa, que si un peintre voulait personnifier le bonheur dans un de ses tableaux, il pourrait lui donner la figure d'Étienne? »

La mère répondit qu'en effet son fils était heureux; puis, comme toutes les mères prodigues de leur dévouement le plus absolu, elle parla avec une reconnaissance touchante, presque avec un étonnement naïf, des soins dont elle était l'objet de la part de ses enfants! Chose admirable! les parents qui nous ont tout donné ne savent quelle expression de gratitude employer quand nous leur prouvons parfois notre tendresse!... Pour quelques heures passées au chevet de son lit, dans une maladie aussi courte que terrible, n'ai-je pas entendu celle dont le nom remplit mon cœur, et que je ne dois plus voir en ce monde, me supplier d'abandonner sa main défaillante, de quitter sa chambre, de veiller à ma santé, oubliant, tant l'amour maternel est généreux, que ce n'était pas quelques heures, mais de longs mois, des années entières, qu'elle avait veillé et pleuré sur mon berceau? L'amie de la châtelaine s'exprimait avec la même effusion; elle aussi se plaignait doucement d'être trop aimée de son *pauvre garçon*, toujours prêt à s'oublier à son tour pour ceux qui ne lui avaient jamais compté leurs sacrifices.

— « Il m'est impossible, ajoutait madame de Kernévat, même quand ce bon Étienne montre tant de gaieté, de chasser une pensée amère et bien faite pour glacer ma joie : notre fils sera victime de son abnégation courageuse. Soutien d'une nombreuse famille, il a renoncé un peu légèrement au mariage pour être tout à son père et à ses

sœurs. L'héroïsme n'empêche pas les regrets, et je crains qu'un jour...

— « Ce jour n'arrivera pas, interrompit la châtelaine de Comper, il n'arrivera pas, et notre cher Étienne n'aura que l'honneur du sacrifice. Je nourris un projet de mariage qui nous rendrait tous heureux. L'avenir de votre fils vous tourmente, et moi, me croyez-vous bien tranquille sur l'avenir de ma nièce? »

Le plus grand étonnement se peignit sur les traits de madame de Kernévat, qui répondit d'une voix mal assurée que les partis se présenteraient en foule pour la nièce de mademoiselle de Bréciliane.

— « Vous pouvez avoir raison, répliqua Louisa, mais vous n'ignorez pas les funestes suites du mariage de ma sœur; vous savez dans quelle solitude je vis et combien il me serait difficile de faire un choix judicieux parmi des jeunes gens qui me sont inconnus jusqu'ici. Dans tous les cas, en trouverais-je aucun dont le cœur m'offrirait plus de garanties que celui d'Étienne? »

— « Y pensez-vous? s'écria la mère, pâle d'émotion, le fils d'un hôtelier de village!... »

— « Le fils de parents plus honorables dans leur obscurité que ne l'a été dans le monde le père de ma nièce. Mieux vaut descendre d'un gentilhomme devenu marchand, et dont l'industrie loyale a profité à sa famille, que d'un oisif endetté et brillant d'un éclat menteur. »

L'exclamation de madame de Kernévat avait réveillé d'amers souvenirs. La châtelaine reprit après un instant de silence :

— « Ce qu'il faut à Marguerite, c'est bien moins de la richesse qu'une direction sage. J'ai cru voir que ma nièce, malgré ses défauts, ne déplaisait pas à Étienne. Eh bien, je tâcherai de faire comprendre à celle-ci les véritables intérêts de son bonheur. Par l'influence qu'un caractère aussi aimable ne peut manquer de prendre sur une femme bonne, quoique légère, Étienne aura bientôt rectifié les travers d'une éducation frivole. J'aime à me figurer Marguerite appartenant doublement à son époux par les liens sacrés du mariage et par une sorte de création morale et intellectuelle. Les âmes qui ne doivent leur force et leur vertu qu'à elles-mêmes après Dieu sont rares; mais il en est beaucoup d'autres facilement imitatrices du bien et qui ne sont languissantes et stériles que parce qu'elles n'ont personne pour suppléer à l'énergie qui leur manque, personne pour les diriger et les soutenir. J'ai remarqué au Vengleüz un lierre dont la tige est encore faible et qui, en embrassant étroitement le tronc d'un if, atteint déjà les plus hautes branches de l'arbre. Privée d'appui, cette plante qui s'élève aujourd'hui vers le ciel ramperait misérablement sur le sol, et son feuillage souillé de poussière serait foulé par les bêtes de somme. Bien peu ressemblent à l'if du Vengleüz; mais parmi les plus vertueux et

les meilleurs, le lierre est l'emblème d'un grand nombre.

— « Cette charmante enfant serait ma fille ? dit madame de Kernévat ; non, non, je ne puis croire à tant de félicité.

— « Espérons, chère amie ; surtout, pas un mot de ceci à personne. A la moindre contrariété qu'elle éprouve, Marguerite parle de retourner auprès de son père, et une fois à Paris, elle serait perdue pour nos projets. Espérons, je le répète ; cependant, il arrive si fréquemment aux jeunes filles de ce caractère de choisir mal, que le repos d'Étienne exige la plus grande prudence. »

On se trouvait alors au détour du chemin, limite fixée pour se séparer. Madame de Kernévat pressa doucement la main de la tante et embrassa la nièce avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour.

— « Vous renoncez donc pour nous, lui dit-elle, à la fête brillante que l'on prépare à Folle-Pensée et qui a lieu aussi après-demain ?

— « Quoi ! c'est après-demain ? » demanda Marguerite d'un air surpris.

— « Oh ! n'allez pas regretter votre promesse ! » s'écrièrent à la fois le frère et la sœur.

— « Non, non, répondit Marguerite avec un peu d'hésitation ; cependant, j'avais oublié, je l'avoue, qu'à Folle-Pensée on fêtait aussi le même saint. J'en veux à la marraine de madame de Ploucalec de l'avoir appelée Georgette ! »

On rit, et la jeune fille reprit toute sa gaieté. Les pouponnes avaient interrompu leur trio pour embrasser aussi à leur tour la tante et la nièce ; mais ces dernières, en s'éloignant, les entendirent recommencer leur musique avec une nouvelle ardeur.

IV

LES DEUX FÊTES.

Qui de nous, en revenant par la pensée sur sa carrière à demi parcourue, n'a remarqué avec quelle vitesse le temps écoulé traverse la mémoire et combien, dans ce grand nombre de jours dont se compose la vie passée, il en est peu dont les détails se gravent bien dans notre souvenir? La plus grande partie de notre existence se compose d'heures uniformes; des années tout entières, distinguées d'abord par des nuances différentes, se confondent à mesure qu'on s'en éloigne, et il arrive que l'homme, presque effrayé d'avoir à se raconter à soi-même les événements de huit ou dix lustres, peut résumer toute son histoire dans le récit de quelques-uns de ses jours. Celui où les maîtres du Vengletz et de Folle-Pensée fêtaient la

Saint-Georges devait être pour la châtelaine de Comper, sa nièce et la famille de Kernévat, une de ces dates importantes qu'on n'oublie jamais. L'aurore de ce grand jour brillait d'ailleurs du plus vif éclat. Quand Marguerite, encore à moitié endormie, ouvrit sa fenêtre au soleil, la brise amollie du *renouveau* agitait doucement les branches, et les oiseaux, volant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, remplissaient l'air d'harmonie.

La veille, au soir, il avait été répondu à une invitation pressante de madame de Ploucalec, qu'un engagement antérieur priverait pour cette fois mademoiselle de Bréciliane et sa nièce de paraître à Folle-Pensée. En s'assurant de la sérénité du ciel, Marguerite songeait à ce refus. Elle aimait la famille de Kernévat, elle admirait le caractère d'Étienne; mais quoi! celui-ci n'était qu'un obscur employé des forges de Paimpont, et M. Henri portait l'uniforme d'enseigne dans un régiment qui avait le pas sur tous les autres, hormis les gardes-françaises et les suisses!...

Il était convenu, cependant, que Louisa se rendrait directement au Vengletz, après avoir vu quelques-uns de ses pauvres, et que Marguerite l'y rejoindrait dans la matinée. La jeune fille n'avait pas été consultée sur le billet d'excuses adressé à madame de Ploucalec, et la pensée que sa volonté ne comptait pour rien dans les résolutions de sa tante, lui causait une certaine irritation. L'opinion de Jallu était que mademoiselle de Bréciliane, en

se dévouant au bien de ceux qui l'entouraient, leur montrait trop ouvertement qu'elle entendait qu'on ne changeât rien à ses plans toujours arrêtés d'avance. Prête à faire le sacrifice de sa fortune, de son repos, de sa santé, de sa vie même, elle tenait à son autorité, et cette dernière attache, visible pour tous, en provoquant parfois les résistances de l'amour-propre, devenait la source de presque tous les chagrins de la châtelaine.

Celle-ci venait de sortir par les jardins, en recommandant de nouveau à sa nièce de se faire accompagner pour se rendre au Vengleûz, lorsqu'une voiture armoriée entra dans la grande avenue conduisant au château. Marguerite reconnut de loin le noble équipage de madame de Ploucalec, et, comme elle aperçut aussitôt un chapeau galonné, un uniforme gris à boutons d'or, elle quitta la fenêtre, acheva sa toilette à la hâte, et descendit dans la salle de réception. La dame de Folle-Pensée et son fils venaient supplier mademoiselle de Bréciliane de revenir sur sa cruelle décision, et grand fut le désespoir de tous les deux, en apprenant que la châtelaine de Comper était absente. Les mots à fracas, les phrases ambitieuses et enflées ne coûtent rien aux gens du monde, et M. Henri, neveu de son colonel le prince de Montbazon, avait pour amis plusieurs hommes de cour. Marguerite ne savait que répondre aux éclats d'une telle douleur, quand le jeune homme, changeant tout à coup de langage, supplia sa mère de l'aider

dans un enlèvement en faveur de cette société nombreuse attirée surtout à Folle-Pensée par le désir d'y voir la merveille de Comper. Marguerite se récria, alléguait la promesse la plus formelle. Bon ! la famille de Kernévat n'avait-elle pas déjà mademoiselle de Bréciliane, et n'était-il pas juste de laisser une consolation à de plus proches voisins, à des amis non moins tendres ? M. de Rohan-Guéméné venait exprès à la fête pour voir danser à quelques jeunes gens de Plouigneau, paroisse aux environs de Morlaix, la danse des pots-de-fleurs. Marguerite avait passé plusieurs mois à Morlaix, elle connaissait cette danse, et l'on comptait sur sa légèreté, sur son adresse pour mener le bal. Fallait-il causer ce désappointement au prince ? Non, non ; Énora s'y opposerait elle-même ; et si mademoiselle de Bréciliane pouvait connaître tant de raisons déterminantes, elle ordonnerait à sa nièce d'oublier un premier engagement et de prendre place bien vite dans la voiture qui l'attendait. D'ailleurs, le papier n'est pas si rare ; voici justement une plume, écrivons ! Simonne ou Jallu aura bientôt porté quelques lignes au Vengleûz. La jeune fille veut résister encore, on l'entraîne devant la petite table où se trouve justement tout ce qu'il faut pour écrire. La mère lui choisit une feuille de papier ; le fils trempé une plume dans l'encrier, et la lui présente. Pauvre Marguerite ! l'image d'Énora, d'Étienne, l'idée charmante qu'elle s'était faite de l'heureux étonnement de

M. de Kernévat, s'effacèrent un instant à ce flux de paroles obséquieuses, et le malencontreux billet fut écrit. Madame de Ploucalec prenait tout sur elle si, par impossible, la châtelaine de Comper était mécontente. On appela quelqu'un pour porter la missive; Simonne se présenta, et fit quelques observations timides accueillies assez rudement par le jeune militaire. Marguerite ne les entendit pas; madame de Ploucalec la comblait de caresses, et bientôt la voiture reprit avec elle le chemin de Folle-Pensée.

Il serait difficile de donner une idée de l'indignation de la vieille nourrice. Ce qu'Agathon avait pu dire de ses anciens maîtres, n'était rien auprès des accusations de toutes sortes qu'elle faisait pleuvoir sur la tête de ces intriguants de Folle-Pensée, comme elle les nommait, l'impertinente, en dépit de leur illustre parenté et de leur blason. Jallu ne les traitait guère mieux, et appuyait principalement aussi sur le contraste que présentait aujourd'hui le manoir de la famille de Ploucalec avec ce qu'il était auparavant.

— « Amorce ! piperie ! mensonge ! disait le sorcier ; ce faux éclat ne peut effacer de ma mémoire le temps où la dame de Folle-Pensée laissait attendre à ses domestiques le gland qui tombait, dînait d'un squelette de hareng, et éclairait les armoiries brodées sur les tapisseries de la grand'salle du manoir avec un méchant bout de résine. Je n'oublierai jamais ma première visite à cette majesté

rapée qui m'avait fait appeler pour rapetasser de vieux habits. Figurez-vous une salle énorme où pendaient des lambeaux de tentures chargées de médaillons brodés de toutes couleurs et rappelant les noms et les actions des ancêtres de la dame du lieu. Aux fenêtres, des rideaux fanés, gris de poussière, derrière lesquels jouaient trois ou quatre lapins. A droite, à gauche, un bahut, une table, de vieilles chaises presque toutes dépaillées, le tout chargé de chats, de chiens, de poules et de pigeons. Ce n'était pas une petite affaire que de trouver à s'asseoir dans cette arche de Noé. Depuis, cette mauvaise plaisanterie, qu'on nommait la salle d'honneur, a changé d'aspect ; mais à l'époque où je fis cette première entrée, ce n'était qu'une fois la semaine, le samedi, tandis que Madame rôdait au jardin, que le balai se promenait sous les meubles, au milieu des animaux effarouchés, et enlevait la poussière et le reste, pour ne recommencer l'exercice que le samedi suivant.

— « Je n'ai pas le courage de porter à Mademoiselle la lettre de cette petite évaporée, reprit la nourrice, dont l'accent et le regard étaient un appel à la bonne volonté de Jallu. C'est fini ! en dépit de tous les projets, M. Étienne ne sera jamais l'époux de Marguerite. »

La châtelaine de Comper avait pleine confiance dans la discrétion de Simonne, elle lui parlait de ses chagrins, de ses désirs, et la bonne femme ne croyait nullement trahir les secrets de sa maîtresse

en causant librement avec Jallu de choses que, suivant elle, il ne pouvait ignorer. Le sorcier proposa de remettre lui-même la missive ; il connaissait les chaumières que Louisa devait visiter, et promettait de la rejoindre avant l'heure où elle était attendue au Vengleûz. Inutile d'ajouter que l'offre fut acceptée avec empressement. — « Sur-tout, dit la nourrice, faites que Mademoiselle ne s'afflige pas trop de ce nouveau contre-temps. »

Un léger signe de tête fut toute la réponse de Jallu. Le couturier descendit de la table sur laquelle il était assis, les jambes croisées, et s'éloigna d'un pas rapide en suivant la route prise deux heures auparavant par mademoiselle de Bréciliane.

Ce matin-là, Louisa n'avait pas été heureuse. Une mère, dont le fils lui devait une belle position à la ville, s'était plainte amèrement de ce fils devenu orgueilleux et dur depuis qu'il avait quitté sa veste commune pour prendre un habit de drap fin. — « Mieux valait pour nous, disait la pauvre femme, souffrir ensemble en nous aimant, que de voir aujourd'hui l'enfant qui nous a coûté tant de peine nous marchander quelques secours payés trop chèrement par le mépris qu'il fait de nous à cause de notre pauvreté. En voulant nous être utile, vous avez aggravé nos chagrins. Ah ! vous auriez dû le prévoir, vous qui apprenez tant de choses dans les livres. »

Encore sous l'impression pénible de ces repro-

ches, la châtelaine de Comper était entrée dans une chaumière voisine pour s'informer des motifs qui avaient retenu chez lui, au moment où le travail pressait le plus, un terrassier employé presque constamment au château. La réponse de la femme fut bien simple : — « Madame de Ploucalec l'a fait chercher, et, comme elle est méchante, vindicative, il fallait bien lui donner la préférence sur vous qui ne ferez jamais de mal à quelqu'un pour vous avoir manqué de parole. Chacun pense à son intérêt en ce monde. »

— « Mon intérêt à moi, murmura la châtelaine, serait de couper court à toutes ces ingraturités en ne faisant plus de bien à personne. »

En se parlant ainsi à elle-même, Louisa continua sa route et entra dans la forêt. Elle traversait le Breil du seigneur, lorsqu'une voix perçante, qui l'appelait à travers les bois, arriva jusqu'à son oreille. La châtelaine s'arrêta, et attendit, sans le moindre sentiment de crainte, l'homme qui la cherchait. La dame, la demoiselle du manoir, ont conservé dans nos campagnes une sécurité à peine vraisemblable pour les femmes des villes : elles s'en vont seules par les chemins, confiantes, tranquilles, sûres d'inspirer partout le respect qu'elles méritent à tant d'égards. Néanmoins, quand mademoiselle de Bréciliane reconnut le sorcier, une pâleur soudaine couvrit son visage. Jallu ne lui causait aucune inquiétude en ce qui le concernait, mais il venait de Comper, et dans la disposition

d'esprit où se trouvait la châtelaine, en fait de nouvelles, on n'en peut prévoir que de mauvaises.

La lettre de Marguerite ne confirma que trop ce pressentiment douloureux. Louisa la lut à haute voix, et, après l'avoir froissée dans ses mains et déchirée en plusieurs morceaux, elle adressa quelques questions au messager d'un accent qui trahissait l'agitation de son âme. Le Breil du seigneur est très-rapproché de la fontaine de Baranton près de laquelle s'élevait la hutte de Jallu, et Folle-Pensée est le village le plus voisin de cette fontaine.

— « Courez chez madame de Ploucalec, dit mademoiselle de Bréciliane, faites savoir à ma nièce que je l'attends dans votre cabane, et que je lui ordonne de m'accompagner au Vengleüz ! Mais non, reprit-elle en voyant le sorcier secouer la tête sans lui répondre ; que gagnerais-je en agissant ainsi ? Le meilleur parti à prendre est de renvoyer Marguerite à son père. Adieu mes rêves ! Je m'étais promis, en faisant le bien, de douces jouissances, et je ne rencontre partout qu'obstination, résistance, ingratitude. Du moins, je ne continuerai pas plus longtemps cette vie de mécomptes et de regrets.

— « Notre Sauveur, dit le couturier, nous a donné d'autres enseignements. Vous vous les rappelez ? « Aimez vos ennemis, faites du bien à tous, et prêtez sans rien espérer : alors, votre récompense sera grande, et vous serez les en-

« fants du Très-Haut, car il est bon même envers « les ingrats et les méchants. »

— « Je ne sais si c'est une tentation du malin esprit, reprit la châtelaine en baissant un peu la voix ; mais, quand je veux travailler au bonheur de mes semblables, la contradiction m'irrite et l'insuccès me désole.

— « Vous désespérez peut-être trop vite, répliqua Jallu. Puis indiquant du geste la partie de la forêt où se trouvait sa cabane : « J'ai là des talismans précieux ; un entre autres fourni par M. Henri de Ploucalec, et qui pourrait changer bien des choses. »

Une expression de doute plutôt que d'incrédulité parut dans les yeux de la châtelaine.

— « Je ne sais si ce qu'on raconte de vous est vrai, dit-elle ; mais j'ai confiance en votre sagesse, et je vous crois capable de donner un utile conseil. Je viens de vous avouer la plaie la plus secrète de mon cœur ; eh bien ! si vous y connaissez un remède, dites-le-moi, et ne me cachez pas davantage comment vous pouvez me servir au moyen de je ne sais quel secret que vous tenez de M. Henri lui-même. »

Jallu parut hésiter un instant avant de se décider à répondre. Enfin, de l'air mystérieux qu'il prenait volontiers toutes les fois qu'il était question de son savoir, le couturier invita la châtelaine, si elle daignait, en effet, recourir aux avis d'un pauvre homme, à entrer, le soir même, en revenant

du Vengleûz, dans la cabane qu'il habitait. Louisa n'eut pas plutôt accepté ce rendez-vous, que le sorcier, suivant la chronique locale, devint invisible, se fondit dans l'air comme une vapeur. Ici, pour la première fois, je me permets d'élever un doute sur l'entière véracité du récit que nous fit le petit homme brun de Concoret. La forêt a bien des sentiers divers, bien des buissons, et Jallu put se cacher ou s'éloigner subitement, sans que nous soyons obligés d'y voir rien de surnaturel.

Mademoiselle de Bréciliane trouva toute la famille assemblée au Vengleûz, à l'exception de M. de Kernévat et d'Étienne. On les attendait à chaque instant, et les préparatifs étaient faits en conséquence. Énora et sa mère éprouvèrent un vif regret, surtout la dernière, en apprenant que Marguerite s'était vue contrainte, pour maintenir entre Comper et les Ploucalec de bonnes relations de voisinage, d'aller à Folle-Pensée ce jour-là. En laissant soupçonner la vérité, Louisa craignait d'attrister ses amis : il serait assez temps d'y revenir plus tard, sans troubler la joie d'une si belle fête.

Une animation plus grande autour de lui depuis deux jours, des allées et venues inexplicables, de fréquents chuchotements entre les pouponnes, avaient suffisamment averti M. de Kernévat qu'il se préparait dans sa famille quelque chose d'heureux et d'extraordinaire. La Saint-Georges arrivée, quand son fils lui prit le bras en le suppliant de se laisser

conduire, l'hôtelier-gentilhomme ne vit pas sans émotion son cher Étienne prendre le chemin du Vengleûz. A mesure qu'ils se rapprochaient du manoir, le cœur lui battait avec plus de force, les joyeux soupçons prenaient de la consistance ; aussi, lorsque les pouponnes, derrière lesquelles se tenaient leur mère, Énora et mademoiselle de Bréciliane, se montrèrent à la grande porte, une liasse de papiers et un trousseau de clefs à la main, l'événement tant désiré, regardé longtemps comme impossible, n'était déjà plus une surprise. M. de Kernévat n'en fut pas moins obligé de s'appuyer fortement sur le bras de son fils pour écouter la plus jeune de ses filles lui expliquer comment le Vengleûz était rendu à ses anciens maîtres. Jamais compliment de fête ne remua plus délicieusement un cœur paternel : le gentilhomme embrassa ses enfants, sa femme, Louisa elle-même ; mais Étienne ! oh ! qu'il le pressa tendrement sur sa poitrine ! qu'il eut de peine à détacher ses lèvres de ce frais visage couvert d'une modeste rougeur ! Tous ensemble, les pouponnes toujours en avant, ils entrèrent dans la grand'salle. M. de Kernévat parcourut d'un regard cette chambre redevenue ce qu'elle était peu de jours avant celui où il en fallut sortir pour la dernière fois. Voici la table de chêne et le bahut à personnages allégoriques ; les portraits de famille, la dame vêtue en Diane chasse-resse, le chevalier, le magistrat, la chanoinesse, l'abbé. Quel coup de baguette les a réunis de nou-

veau, comme au temps où l'aïeul se plaisait à raconter leur histoire à son petit-fils ? Le fauteuil de ce vieillard si malheureux a repris sa place, et, de l'autre côté du foyer, un rouet, une quenouille retracent bien d'autres souvenirs. M. de Kernévat marcha d'un pas chancelant vers ces reliques du passé ; il se retourne, jette les yeux au-dessus de la porte, et ne peut retenir un faible cri. L'épée de son père est là ! — « Oui, oui, c'est bien elle, » lui répète le jeune homme suffoqué de bonheur. — Et tandis que ce dernier monte sur une chaise, et s'apprête à détacher du mur l'arme si longtemps regrettée, Louisa fait un signe à Énora, aux trois enfants, les emmène dans une autre pièce, et laisse l'heureux châtelain du Vengleüz pleurer sans contrainte avec sa compagne et son fils.

Il était temps que M. de Kernévat donnât un libre cours à ses larmes. A demi renversé dans le vieux fauteuil, tenant l'épée posée sur ses genoux, il resta quelques instants, la tête dans ses mains, sanglotant comme un homme frappé d'une calamité soudaine, et incapable de prononcer une parole. Dans quelques paroisses de nos montagnes, quand un jeune homme recherche en mariage la jeune fille qu'il aime, non-seulement son envoyé sollicite le consentement des parents entourant la jeune fille, mais il ajoute d'une voix grave et la tête découverte : — « Et vous aussi, âmes des morts, parents que nous ne voyons plus et qui nous voyez ; je vous demande celle que vous avez aimée

avant nous : consentez à la donner pour compagne au nouvel ami qui vous eût chéris avec elle. » Cette apostrophe si touchante et toute bretonne, bien qu'en ce moment, au Vengleüz, les circonstances fussent différentes, peut seule donner une idée des sentiments qui se pressaient dans le cœur de M. de Kernévat : lui aussi, en prenant possession du manoir racheté par son fils, il s'adressait, entre ces murs, à d'autres amis que ceux qui l'entouraient : — « Ames de mon père, de ma mère, de mon aïeul, disait-il ; âmes de toutes les générations qui ont vécu, aimé, souffert à l'abri de ce toit qui m'est rendu, consentez à me recevoir pour votre successeur ou plutôt votre hôte, et bénissez ma femme et mes enfants ! »

Le manoir fut encore une fois visité minutieusement avec cet intérêt que donnent, d'une part, les souvenirs, de l'autre, l'attrait de la propriété qu'on ne connaît dans toute sa douceur qu'après l'avoir acheté par de longues années d'attente, de privations et de travail. La pauvreté honnête, laborieuse, a parfois des jouissances que tout l'or du monde serait impuissant à procurer, et quiconque eût suivi, dans son inspection du Vengleüz, la famille de Kernévat, eût proclamé comme nous cette vérité consolante. Quel repas aussi que ce dîner de la Saint-Georges, confié aux soins de Jeannette et d'Énora ! On ne vit paraître sur la table ni filet de chevreuil, ni pâté aux truffes, ni champagne, ni rien de ce qui fait un dîner splendide ; mais ce qui

fait un joyeux festin, oh! comme on le trouvait abondamment! Les pouponnes saluaient par des applaudissements l'apparition de chaque plat; et quand parut le dessert composé de fruits secs, de beignets et d'un gâteau de ménage, il y eut un moment où l'on ne s'entendit plus, tant les exclamations devinrent bruyantes, les transports frénétiques.

Madame de Kernévat proposa la santé de Marguerite, ce qui troubla beaucoup la châtelaine de Comper. Étienne avait éprouvé d'abord une véritable contrariété, en ne voyant pas la charmante nièce de mademoiselle de Bréciliane; puis, à cause même de la vivacité de ce sentiment, il s'était dit qu'il valait mieux, sans doute, pour lui, que la jeune fille n'eût point paru au Vengletz. Louisa sut déguiser assez bien, au milieu de ses amis, les pensées amères qui l'obsédaient; cependant, ce ne fut pas sans un mouvement de triste plaisir qu'elle se retrouva seule dans la forêt, après avoir pris congé de cette bonne famille. Ce qu'elle avait entendu au Vengletz, ce jour-là, lui faisait regretter plus encore de voir réduire à néant, par le caprice d'une jeune folle, des plans caressés tant de fois. La châtelaine, en prenant le sentier qui devait la conduire devant la porte de Jallu, retomba naturellement dans sa rêverie du matin. — « Pourquoi, se demandait-elle, tant d'agitations et de soucis pour des intérêts étrangers aux miens? Si mes projets les meilleurs rencontrent de nombreux obsta-

cles chez ceux-là mêmes que je veux servir, ne serait-il pas plus sage, à l'avenir, de vivre renfermée en moi, de chercher la paix dans l'oubli des autres, de demander enfin à Dieu l'engourdissement pour éviter la souffrance? »

LA HUTTE DU SORCIER.

Nous l'avons rappelé maintes fois, la forêt de Paimpont a toujours passé pour un lieu de féerie. Sans parler ici de Merlin et de Viviane, dont Gauvain reconnut la voix en chevauchant sur le *menu gravier de la sentelette*, à l'ombre des hauts châtaigniers; sans nous arrêter au bruit de la meute du roi Arthur, entendue la nuit par les bûcherons, ni aux coupables enchantements reprochés plus tard à Éon de l'Étoile, citons seulement une charte de 1467, copiée le 18 août 1634, et conservée aux archives de Paimpont. On y voit figurer le Breil du seigneur, où *aucune bête venimeuse ne peut avoir vie*, et le perron de Baranton, sur lequel, dans les temps de sécheresse, le seigneur de Montfort vient répandre quelques gouttes d'eau puisées dans la

source voisine, et dont le merveilleux pouvoir est attesté en passant. En effet, s'il faut en croire le vieux parchemin, *en moins de temps qu'il n'en faut au dit seigneur de Montfort pour recouvrer son chateau de Comper; il pleut si abondamment en pays que la terre et les biens estant en icelle en sont arrousés et moult leur profite*. Voilà, dans toute sa simplicité naïve, un des monuments de la crédulité de nos pères sur la célèbre forêt bretonne. Avons-nous le droit d'en rire bien haut? Souvenons-nous des somnambules devineresses, des tables tournantes et des esprits frappeurs!...

Ce qui semble prouvé, du moins, c'est que le phénomène de la réfraction des corps, source de tant d'histoires sur le démon du Hartz, en Hanovre, a lieu fréquemment, au lever du soleil, dans la partie nord de la forêt de Paimpont. L'aventure racontée par Dickens, sur une jeune fille qui mourut de peur en revenant de la promenade, parce qu'elle venait de se rencontrer elle-même, cette aventure n'aurait rien d'in vraisemblable à la lisière de notre forêt, où l'on peut voir à la fois, à certaines heures, jusqu'à trois images de sa personne. Un effet aussi singulier, quoique naturel, n'a pas peu contribué, sans doute, à conserver, même de nos jours, en ces campagnes, la croyance aux maléices des sorciers.

Nous en avons dit assez maintenant pour excuser, sinon pour justifier, l'émotion superstitieuse de mademoiselle de Bréciliane en approchant de

la cabane de Jallu. Celui-ci attendait la châtelaine, assis devant un petit feu que la fraîcheur d'une soirée d'avril rendait encore agréable. Louisa prit place de l'autre côté du foyer, sur l'unique chaise de la maison; et quand elle se fut assurée qu'une image de Notre-Dame du Roncier était collée sur le mur, qu'une branche de buis bénit ornait le petit miroir, que rien enfin, dans cette pauvre demeure, n'annonçait un commerce avec Belzébuth, elle reprit la conversation commencée le matin, et renouvela le vœu qu'elle avait formé de ne plus se tourmenter, à l'avenir, des fautes et des chagrins d'autrui.

Le vieillard s'informa d'abord si une réprimande sévère attendait Marguerite au château, et, sur la réponse affirmative, il demanda encore si la châtelaine était bien décidée, dans le cas où la nièce ne se montrerait pas assez soumise, à renvoyer cette dernière à Paris. Louisa répondit que telle était, en effet, sa résolution.

— « Et vous vous persuadez, continua le sorcier, qu'après le départ de mademoiselle Marguerite, et lorsque vous aurez cessé de visiter nos chaumières, où, j'en conviens, on ne rencontre pas toujours des cœurs reconnaissants; vous vous persuadez qu'alors, uniquement occupée de vos intérêts, votre vie deviendra plus douce, peut-être même exempte de chagrins?

— « Je l'espère, dit Louisa; entre deux personnes dont l'une s'en tient strictement à son far-

deau, tandis que l'autre ajoute au faix qu'elle porte ceux de tous ses voisins, la différence de peine et de fatigue doit être en faveur de la première.

— « Examinons avant de rien décider, répliqua Jallu d'un air pensif. Si vous y consentez, mademoiselle, nous allons faire ensemble une expérience qui vous permettra de chercher ensuite, avec connaissance de cause, le meilleur parti à prendre ce soir. La vie d'isolement, que vous rêvez quelquefois, va se montrer devant vous telle qu'elle est, ou plutôt telle qu'elle sera demain, si, après l'avoir mieux connue, vous persistez encore à la choisir. »

J'ai déjà dit, dans mes *Pèlerinages*, que le petit homme brun, narrateur de l'histoire de Jallu, croyait fermement aux sorciers. Suivant lui, il fallait admettre comme le résultat d'un sommeil magique les scènes que je vais essayer de décrire, tandis qu'un de ses auditeurs, ennemi déclaré du merveilleux, n'y voyait qu'une suite de tableaux tracés par la parole dans le cours d'une conversation. S'il était besoin de me prononcer ici à mon tour, j'aimerais mieux écarter le fantastique dans un récit dont le premier mérite est sa simplicité et l'utilité pratique de sa morale; je voudrais ne voir dans le prétendu sorcier de Concoret qu'un de ces hommes éloquents, donnant un corps à leurs pensées, et les faisant passer vivantes sous nos yeux. Idées saisissantes ou visions surnaturelles, je vais, à l'exemple du petit homme brun, rapporter cette partie de la chronique de Comper comme une sorte

de représentation théâtrale à laquelle la châtelaine aurait assisté.

Louisa se vit d'abord assise dans sa chambre, dont la fenêtre donnait sur l'étang. Marguerite avait quitté le château depuis une année entière, la plupart des domestiques étaient changés, et si la nourrice Simonne, à genoux sur la pierre du foyer, d'où elle semblait épier l'ébullition d'un pot de tisane, n'avait été là près de sa maîtresse, à peine eût-il été possible de reconnaître celle-ci. Les traits de mademoiselle de Bréciliane étaient fatigués, ses yeux éteints.

— « Simonne, dit-elle d'une voix faible, ne sais-tu rien pour m'égayer un peu ? Autrefois, tu parlais trop ; maintenant, tu sembles avoir juré de ne jamais ouvrir la bouche en ma présence.

— « La raison en est bien simple, mademoiselle ; autrefois, vous preniez plaisir à m'écouter, et à présent...

— « A présent, je t'invite parfois à changer de discours, c'est vrai ; mais à qui la faute ? Tu ne trouves rien qui soit de nature à m'intéresser.

— « Vous parlerai-je de la famille de Kernévat ?

— « Non ; tu sais que je ne la vois plus depuis le départ de Marguerite. Je m'étais trop avancée près de la mère ; il m'eût été désagréable de revenir là-dessus. Et puis, il me faudrait recevoir les confidences de la bonne dame sur les chagrins qu'elle supposera toujours à son fils. Cela n'est guère amusant, tu en conviendras.

— « Il est question d'un mariage qui, dans un autre temps, vous eût beaucoup intéressée : Christophe, le forgeron, épouse la fille de votre ancien jardinier.

— « Ah ! oui. Je me serais crue obligée, n'est-ce pas, d'offrir un cadeau à la mariée, et le choix du présent eût été une grande affaire ? Cela m'occupe fort peu, maintenant. D'ailleurs, j'ai congédié le père pour avoir laissé dépérir, faute de soins, cette plante qui m'avait coûté deux écus.

— « Si vous vouliez descendre au jardin, vous la verriez aujourd'hui plus belle que jamais.

— « A quoi bon, Simonne ? Je ne me soucie pas plus de mes fleurs, à présent, que des plaisirs ou des peines de tout Concoret. Je ne sais quel souffle desséchant a passé sur moi... Un mot te dira tout : je m'ennuie.

— « Si la vie de la campagne vous paraît triste depuis que vous avez changé vos habitudes, ne pourriez-vous aller à Paris et voir le monde ?

— « Le monde ! et quelle figure y ferais-je, incapable, comme je le suis, de plier mes goûts à ceux des autres ? Et puis, ma santé décline tous les jours ; j'ai, sur ce point, tant de précautions à prendre...

— « Vous ne les preniez pas il y a un an, et les choses n'en allaient que mieux pour votre santé, et aussi pour la paix de votre esprit.

— « Peut-être bien. Depuis que je ne visite plus les malades de la paroisse, toute indisposition per-

sonnelle me semble grave. Je n'ai cessé de me tourmenter pour les autres que pour connaître des frayeurs dont je n'avais pas l'idée auparavant. Le désœuvrement, succédant tout à coup à une existence si remplie, aurait-il amolli mon courage et troublé mon imagination? Je ne puis rencontrer quelqu'un sans lui parler de mes maux, le consulter sur tel ou tel effet nerveux que j'ai cru remarquer en moi, et dont l'étude m'absorbe en me torturant. Autrefois, dans la lutte que nécessitaient les obstacles apportés à mes projets, au moins je me sentais vivre; à présent, repliée tristement sur moi-même, je ne me sens plus que mourir.»

Simonne dut se frapper la poitrine en écoutant ces paroles; mais le château de Comper avait déjà disparu, et à sa place un appartement garni, où se trouvait une jeune femme livrée au plus violent désespoir, étalait son luxe fané, ses meubles salis, et sans autre souvenir qu'une idée de banalité et d'abandon. Une lettre était ouverte sur la table, à côté de la lampe; Marguerite la relisait pour la vingtième fois; puis elle marchait au hasard dans la chambre, courait à la porte, à la fenêtre, prêtant l'oreille et frémissant au moindre bruit. La nièce de Louisa était mariée depuis quelques jours, mariée au moyen d'une double fraude de son père et de son mari, qui, tous les deux, avaient réussi mutuellement à se tromper sur la situation de leur fortune. La conséquence naturelle de l'explication devait être une querelle, un échange de reproches

et d'outrages; et à l'heure où Marguerite, devenue la victime de ces ignobles mensonges, passait dans l'anxiété la plus cruelle une soirée si rapprochée de ses tristes noces, le beau-père et le gendre se battaient en duel. La nouvelle épouse se parlait à elle-même, s'accusait, en se tordant les mains, d'une condescendance coupable aux désirs de son père, regrettait d'avoir consenti à porter le nom d'un homme pour lequel elle n'avait ni estime ni affection. — « Oh ! ma tante, ma tante ! s'écriait-elle amèrement, rien de ceci ne serait arrivé, j'habiterais encore votre tranquille château, je serais l'heureuse compagne d'Étienne, si à tant de vertus réelles vous aviez su joindre un peu d'indulgence ! »

Comment finit la douloureuse attente de Marguerite ? l'histoire ne le dit pas. Et comme si le nom d'Étienne et la salle d'honneur du Vengletz étaient maintenant inséparables, à peine ce nom fut-il prononcé, que les portraits de famille, l'antique bahut, le vieux fauteuil, l'épée, remplacèrent, dans leur pauvreté digne et touchante, le clinquant misérable de l'hôtel garni. Madame de Kernévat travaillait à un ouvrage de couture, près de la table où son fils écrivait, tandis que les pouponnes jouaient aux osselets dans la cour, qu'Énora plantait quelques fleurs, et que le père ratissait les allées du petit jardin. De temps en temps la mère s'essuyait les yeux en y laissant sa main quelques secondes, ce qui permit à Étienne de se glisser

derrière elle dans un de ces moments. Avant que madame de Kernévat ne l'eût aperçu, le jeune homme l'embrassait avec tendresse et lui demandait la cause d'un chagrin qu'elle cherchait vainement à lui déguiser.

— « La cause de mon chagrin, répondit la mère, il faut la chercher dans ton cœur où je l'ai trouvée. Tu souffres pour nous, Étienne, et moi, je pleure pour toi.

— « Ma mère, je ne puis comprendre.....

— « Il est écrit : L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; et toi, mon pauvre enfant, après avoir soigné notre vieillesse et marié tes sœurs, un jour viendra où tu seras seul. Si nous n'étions pas là pour arrêter ton avenir, tu aurais aussi une compagne, des enfants, tout ce qui fait le charme de l'existence.

— « N'est-il pas écrit également : Honore ton père et ta mère? Ah! croyez-le, il y a d'autres joies que celles auxquelles votre fils a dû renoncer; tant qu'un homme se sent utile à quelqu'un, et surtout à quelqu'un qu'il aime, cet homme n'a pas le droit de se dire malheureux.

— « D'où vient alors que tu n'as plus ta gaieté? Naguère, quand tu travaillais à tes chiffres, tu reposais quelquefois ton attention fatiguée par un refrain que tu accompagnais en battant la mesure sur la table. A présent, tu ne chantes jamais. »

Le jeune homme hésita un instant avant de répondre; enfin, il prit son parti :

— « Ma mère, vous rappelez-vous la confiance que vous m'avez faite l'autre année, quelques semaines après la Saint-Georges? Je ne pouvais m'expliquer pourquoi mademoiselle de Bréciliane ne paraissait plus au Vengleûz, et, fatiguée par mes questions, vous m'avouâtes...

— « Que son projet était de te faire épouser Marguerite. Oui..., je n'ai pas été assez discrète, et j'en suis punie cruellement si cette confiance a pu t'attrister.

— « Je n'ai pas voulu interroger mon cœur sur le degré d'affection qu'il porte à Marguerite, reprit Étienne, et si j'avais appris que la nièce de mademoiselle Louisa était heureuse, je crois que j'eusse vite oublié un rêve trop doux pour qu'il pût jamais se réaliser. Vous savez ce qu'un étranger nous a fait connaître? La pauvre jeune fille voit à Paris une société peu honorable, et l'on parlait, il y a trois mois, d'un mariage probable avec un intrigant. Oh! ma mère, je ne vous cacherai rien! Cette déclaration fut pour moi comme un coup de poignard. Riche, libre, j'aurais volé à Paris, j'aurais demandé la main de Marguerite, peut-être n'eussè-je pas été repoussé, et alors elle eût trouvé auprès de vous l'appui qu'on lui a si promptement retiré à Comper. Il y a dans cet acte de sévérité, dont nous avons été les témoins, une grande et triste leçon. Sans la patience, qu'est-ce que la bonté? Vous me plaignez, ma mère! Ah! réservez votre compassion pour celle dont j'admiraais la

haute vertu, et qui, lorsqu'elle pouvait, avec un peu d'abnégation et d'indulgence, ramener et sauver sa nièce, l'a précipitée elle-même dans le péril. »

— « Marguerite est mariée depuis quelques jours, » dit tout bas madame de Kernévat. Étienne tressaillit, et cacha sa tête dans ses mains.

Une dernière scène succéda à ces trois premiers tableaux. La châtelaine se retrouva dans sa chambre non plus avec Simonne, mais couchée sur un lit de douleur, et écoutant, les mains jointes, les paroles que lui adressait un religieux augustin. Celui-ci lui reprochait la stérilité des dernières années de sa vie. — « Vous avez cherché la paix, lui disait-il, où l'on ne trouve qu'ennui et lassitude de soi-même. Votre nièce n'entrait pas sans résistance dans la route où vous vouliez la conduire; vos domestiques ne vous témoignaient pas toujours l'attachement désirable; les pauvres, visités par vous, méconnaissaient parfois vos intentions les meilleures; mais vous n'y avez pas assez réfléchi, cette parente, ces serviteurs, ces indigents, vous procuraient aussi des heures fécondes et heureuses: ils tenaient dans votre existence une place que la triste indifférence, le froid égoïsme ne sont jamais parvenus à remplir. Vous me parlez d'obstacles et de mécomptes rencontrés en cherchant à faire le bien, et vous motivez ainsi le parti que vous avez pris de ne porter intérêt à personne; il y en avait un meilleur à choisir, c'était de vous

demander, quand vous ne pouviez réformer les autres, s'il ne vous eût pas été plus facile et en même temps plus profitable d'agir sur vous-même. Beaucoup se croient des modèles de charité, qui n'en sont encore qu'à l'apprentissage de cette vertu. Rappelez-vous ce que dit saint Paul : « La charité est patiente, elle est bénigne, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil. La charité, continue l'Apôtre, ne se pique et ne s'agrip point, elle supporte tout, croit tout, espère tout et souffre tout. » Voilà ce qu'est la charité, mon enfant; si vous l'aviez pratiquée dans ce qu'elle a de plus aimable et de vraiment céleste, vous n'eussiez jamais connu les dégoûts. »

La dernière vision s'évanouit où Jallu cessa de parler; car, je le répète, chacun peut choisir entre la version fantastique du petit homme brun et l'explication toute naturelle de ses contradicteurs. Louisa de Bréciliane accepta franchement la leçon, bien qu'elle lui fût donnée par un pauvre tailleur de campagne. La vertu avait ses privilèges au dix-septième siècle, comme le prouve surabondamment l'estime dont jouissait à Paris Claude Le Glay, ouvrier lorrain, que consultaient à l'envi la maréchale de La Châtre, la princesse de Condé et la duchesse d'Orléans. Jallu ne chercha point à s'excuser de la liberté qu'il avait prise; et comment l'aurait-il fait, quand la châtelaine de Comper pressait pour la première fois la main du

vieillard entre les siennes, et lui adressait d'une voix tremblante d'émotion les noms de père et d'ami ?

— « On m'a souvent répété que j'étais trop bonne, lui dit-elle, et vous venez de me prouver, au contraire, que je ne le suis pas assez. Désormais, avant de crier à l'ingratitude, je veux essayer, d'abord, de sacrifier aux autres cet esprit de domination, cette confiance absolue en mes lumières, cette bienfaisance intéressée, orgueilleuse, exigeant une obéissance passive en échange du service rendu. Pour me guérir des peines que m'ont causées jusqu'à présent les obstacles et les mécomptes, je voulais recourir à la dureté de cœur, à l'égoïsme ; j'avais tort, les remèdes les plus sûrs sont l'abnégation, la patience et l'humilité. »

La nuit était venue, nuit de printemps, nuit charmante, où les étoiles brillaient au ciel, où la lune éclairait mollement, à travers le léger feuillage des arbres de la forêt, les sentiers coupés de grandes ombres. Louisa, accompagnée du vieillard de Baranton, sortit de la cabane et prit le chemin du château, plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, parce qu'au lieu de continuer à s'appesantir sur les défauts de ceux qui l'entouraient, elle venait de prendre pour elle-même la résolution de devenir meilleure. La clarté sereine de cette belle nuit semblait pénétrer jusqu'à son âme. Sur le passage de la châtelaine un rossignol chantait au bord d'un ruisseau. Tout en marchant,

Louisa écoutait les sons enchanteurs ; il lui semblait entendre la voix ailée répéter, avec des variations infinies, un des mots les plus pénétrants, les plus doux, les plus harmonieux de la langue des hommes : Espérance ! espérance !

VI

TOUT VIENT A POINT POUR QUI SAIT ATTENDRE.

A Folle-Pensée la fête avait été brillante, et de nombreux invités s'y étaient rendus. Les jeunes gens de Plouigneau, parents de madame de Ploucalec, se trouvaient au manoir depuis une semaine, tout prêts à recevoir la fleur de l'aristocratie du pays de Vannes, venue à cheval ou cahotée en de lourdes voitures très-admirées à Josselin et à Plœrmel. Seul, le prince de Rohan-Guéméné eut l'impolitesse de manquer au rendez-vous, lui qui, disait-on le matin, ne se fût jamais consolé de ne pas voir danser à Marguerite la ronde solennelle, le gai *Jabadao*, les passe-pieds bretons dont madame de Sévigné devait parler avec tant d'éloge. Le *biniou* était là, cependant, le tambourin l'accompagnait, et malgré l'absence de Monseigneur, que

déplorait amèrement la dame du manoir, les danses commencèrent peu de temps après le repas, sur un tapis aussi vert, aussi fleuri de pâquerettes et de boutons-d'or, que peut l'être la plus riante pelouse vers la fin d'avril.

On voit encore aujourd'hui dans les paroisses de Plouigneau et de Plougouven, aux danses de l'aire neuve, des jeunes filles mener le bal en portant sur la tête un pot de fleurs qu'elles ne soutiennent jamais avec la main. Marguerite avait eu la fantaisie de se prêter à ce jeu à l'époque où elle passa trois mois à Morlaix, et maintenant que la vaniteuse jeune fille se rencontrait avec ses anciennes rivales, elle saisissait volontiers l'occasion de leur montrer ce qu'elle savait faire. Quand les musiciens ou *sonneurs*, assis sur l'estrade champêtre, eurent donné le signal, une chaîne de danseuses et une autre de danseurs se formèrent; celle-ci renfermant la première dans son cercle et conduite par M. Henri. Marguerite, placée en face de lui, s'avancait légère, charmante, inclinant un peu sa tête blonde sous un petit vase imitant l'amphore, et dans lequel un rosier à tige très-basse et en forme de buisson étalait ses branches couvertes de fleurs. Le mouvement de la ronde, qu'elle s'attachait à rendre plus vif pour mieux prouver son adresse, donnait aux joues de la danseuse tout l'éclat des roses qui s'inclinaient sur son front, et dont quelques-unes s'effeuillaient sur ses épaules. Elle souriait comme un enfant qui voit qu'on l'ad-

mire, et trop ignorant du monde pour songer à dissimuler son naïf orgueil. Tout en elle était poésie et gaieté, rayonnements et parfums : on eût dit le Printemps dans toute sa fraîcheur et sa grâce.

La danse finie, M. Henri ramena Marguerite, au bruit des applaudissements, près d'une femme âgée, la châtelaine du Rôz, qui s'était chargée de remplacer mademoiselle de Bréciliane absente. Le trop grand succès de sa protégée avait altéré l'humeur de la bonne dame, mère de trois filles assez laides. Aussi, s'adressant à l'une de celles-ci, de façon que la nièce de Louisa ne perdît aucune de ses paroles : — « Ma chère enfant, dit-elle, je me félicite que vous et vos sœurs évitiez d'attirer l'attention de la foule, et préféreriez la modestie à d'impertinents bravos. » — Marguerite feignit de n'avoir pas entendu ; mais son amour-propre souffrit plus de ce coup d'épingle qu'il n'avait joui de son petit triomphe.

Les quolibets de la châtelaine du Rôz ne furent pas les seuls qu'il lui fallut essayer dans cette journée mémorable. Tous les jeunes gens entouraient Marguerite, dont les traits étaient si jolis, le rire si attrayant, la dot présumée si bonne à prendre, et l'on sait combien rares sont les mères qui, devant de telles préférences, ne sentent au fond du cœur un sentiment peu chrétien. Henri de Ploucalec, à son tour, le plus empressé et le mieux accueilli, n'échappait pas aux épigrammes de ses rivaux. Les occasions de se présenter à Comper

étant pour eux peu fréquentes, ils voulaient profiter de cette fête pour nuire dans l'esprit de Marguerite au jeune militaire qui, depuis quelques semaines, gênait toutes les ambitions. La jeune fille, en se promenant dans les jardins avec les trois sœurs du Rôz, entendait derrière elle des paroles telles que celles-ci :

— « Henri aura ruiné sa femme avant quatre ans.

— « C'est un joueur effréné.

— « Sais-tu ce qu'il répondit à sa mère, qui lui reprochait de ne pas être assez sage ?

— « Non.

— « Eh bien ! sortant à demi un jeu de cartes d'une de ses poches : Oh ! ma mère, dit-il, voyez ceci ! Combien de nuits n'ai-je pas passées à méditer sur le *Livre des Rois* !.... »

Marguerite n'ignorait pas combien David, Charles, César et Alexandre, avaient été funestes à sa famille ; et ce qu'elle apprenait des méditations de M. Henri l'intéressait d'autant plus, que les intentions de la mère et du fils n'étaient un secret pour personne. La nièce de mademoiselle de Bréciliane voyait clairement qu'ils n'attendaient qu'un mot encourageant de sa part pour faire au château des propositions de mariage. Ce mot, elle l'aurait déjà dit peut-être si elle n'avait craint, le soir même à son retour, une explication dont le résultat changerait sa position de fortune et la renverrait à Paris. A mesure que la journée avançait, la jeune

filles se sentait moins à l'aise, et, malgré ses succès, mécontente d'elle-même et des autres, il lui arrivait de regretter les tranquilles plaisirs du Vengleiz. Le brillant officier venait de danser encore avec elle, et de lui demander, en la reconduisant à sa place, pourquoi son joyeux rire ne se faisait plus entendre; pourquoi ses yeux avaient pris tout à coup une expression d'inquiétude et de tristesse, quand Jallu parut au milieu de la foule, et se dirigea du côté où M. Henri continuait son rôle d'amoureux. Marguerite se leva brusquement en le voyant approcher; elle avait laissé Jallu au château, et mademoiselle de Bréciliane l'envoyait sans doute pour quelque message.

Le vieillard et celle à qui il voulait parler quittèrent la pelouse et entrèrent ensemble dans un bosquet éloigné de la foule.

— « Répondrez-vous enfin à mes questions, Jallu? Vous venez de la part de ma tante? »

— « Non, mademoiselle; j'ai vu votre tante, il est vrai, depuis l'heure où vous êtes sortie du château; mais lisez ceci, et vous verrez que je viens de la part de la Providence. »

Marguerite prit d'une main tremblante la lettre salie et à moitié déchirée que lui présentait le sorcier de Concoret :

— « Renaud, marchand?..... Je ne connais pas cette signature.

— « Voyez l'adresse, » répliqua Jallu.

— « A Monsieur Henri de Ploucalec..... Jallu, la

correspondance de M. de Ploucalec ne m'importe en aucune façon. Quel que soit le contenu de cette lettre, je n'en veux rien savoir, et vous pouvez la reprendre.

— « Si la jeune fille qui est devant moi s'en rapportait à la prudence de sa tante pour lui choisir un mari, je n'insisterais pas davantage, et j'applaudirais même à sa réserve. Mademoiselle, l'âge et peut-être quelque expérience de la vie m'autorisent à vous donner un conseil. Défiez-vous des pièges tendus à votre vanité dans cette maison, et quand une occasion se présente de connaître, à temps encore, celui qui vous intéresse assez déjà pour vous avoir entraînée ici, ne la laissez pas échapper. »

Marguerite n'hésita pas plus longtemps; la première feuille de la lettre ayant été déchirée, elle ne put lire que le contenu de la seconde :

« Ainsi, Monsieur, nous vous accordons
« un nouveau délai de trois mois pour le payement de cette dette énorme. D'ici là, pressez les
« choses au château de Comper, et arrangez-vous
« de façon à opérer, dans la quinzaine après le
« mariage, le remboursement intégral des sommes prêtées. Mon associé m'objectait que, jusqu'à présent, vous n'aviez pas été heureux dans
« la poursuite d'une dot. Il a raison; et cependant
« j'aime à me persuader que vous mettrez tout
« en œuvre pour réussir et nous satisfaire. Dans
« tous les cas, notre patience est à bout. Germain,

« à qui vous deviez aussi une somme assez ronde,
 « s'est jeté dans la Seine avant-hier, ruiné par les
 « crédits, désespéré de voir languir dans la plus
 « affreuse misère sa femme et ses cinq enfants.
 « Nous n'avons pas envie de l'imiter, et nous vous
 « prions de vous le rappeler au besoin. »

Comment ce fragment de lettre était-il entre les mains de Jallu? — L'ouvrier travaillait quelquefois à Folle-Pensée; peut-être madame de Ploucalec, en voyant avec quelle rapidité l'argent échappait à son fils, avait-elle cru nécessaire une réparation aux goussets de l'uniforme, qui, en ce moment, pouvaient contenir autre chose que le fameux Livre des Rois. Quoi qu'il en soit de cette conjecture peu honorable pour le couturier, le papier accusateur était sous les yeux de Marguerite, et ce ne fut pas sans une émotion visible qu'elle le rendit au vieillard après l'avoir lu. Celui-ci laissa la jeune fille à ses réflexions, et ne chercha pas, avant de s'éloigner, à lui faire rompre un silence qu'elle semblait vouloir garder. Le geste du sorcier, au contraire, était celui d'Harpocrate : « Mettez un « sceau à vos lèvres, eût dit Shakspeare, et ne « prononcez pas un seul mot, si ce n'est : Chut ! »

Marguerite rejoignit lentement les danseuses. Elle opposait dans son esprit, au brillant égoïste ayant contribué pour sa part au malheur de toute une famille, ce généreux Étienne s'oubliant tout entier pour travailler au bonheur des siens. La pauvre enfant n'ignorait pas non plus ce qu'est

un ménage menacé par des créanciers; elle avait vu celui de son père, et une semblable perspective ne lui souriait nullement. Cependant, bien qu'elle eût déjà renoncé à porter jamais le nom de Ploucalec, bien que le manoir du Vengleûz prît tout à coup dans ses regrets un charme indéfinissable, elle ne se dit pas que rien n'était perdu encore à Comper, et que l'erreur d'un moment pouvait aisément se réparer. La tante, supérieure en vertu, avait remercié Jallu de ses conseils; la nièce s'était indignée, au contraire, qu'un homme d'une basse condition se fût avisé de lire dans son cœur, même dans le but de lui épargner de grands chagrins. Cette première humiliation lui en promettait une autre à son retour au château. C'était trop pour son orgueil, et la jeune fille, au lieu de se résigner sagement à reconnaître sa faute et à en demander le pardon, prenait la résolution désespérée de quitter Comper le lendemain, de le quitter la tête haute pour aller partager là-bas une vie de hasard qui lui était odieuse. La dame du Rôz et ses filles songeaient à se retirer; Marguerite pressa aussi son départ, malgré les supplications de M. Henri, et moins d'une heure après, la triste révoltée se cachait dans sa petite chambre où elle croyait pleurer pour la dernière fois.

Mademoiselle de Bréciliane ne rentra que plus tard, et, lorsque Simonne vint prévenir Marguerite que sa tante voulait lui parler, la jeune fille, affectant un air indifférent, s'excusa sur un mal de tête

qui lui commandait de chercher de suite le sommeil. La nourrice sortit, et bientôt le pas de Louisa elle-même retentit dans l'escalier. C'était le moment critique. Marguerite s'essuya les yeux à la hâte, et essaya de prendre un regard mutin et provocateur. La châtelaine de Comper ne parut pas s'en apercevoir; elle s'avancait les yeux baissés vers l'enfant de sa sœur, qu'elle pressa dans ses bras et couvrit de larmes avant que celle-ci eût pu s'en défendre.

— « Marguerite, dit l'héroïne chrétienne avec l'accent le plus maternel, vous me reprochiez, il y a peu de jours, de ne vous avoir pas montré assez d'affection, et il faut bien que vous ayez dit la vérité, pour que vous n'ayez pas craint de m'affliger aujourd'hui. Voulez-vous que nous commencions toutes les deux, dès ce soir, une vie nouvelle? »

« Il faut tâcher, a dit Nicole, que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres. » Un accueil si tendre et si indulgent répondait si peu à ce qu'attendait Marguerite, qu'elle oublia ses projets de rébellion et s'accusa franchement, durement même, de n'être qu'une méchante fille, indigne de l'amour d'un si noble cœur. La tante et la nièce n'avaient jamais échangé de telles paroles. L'Ange de la charité, du support mutuel, les inscrivit avec joie au Livre de Vie; et, dès ce moment, comme l'avait voulu la châtelaine,

une existence toute différente ramena l'union et le calme au château de Comper.

Il faut mettre fin à ce récit, déjà trop long. Quand il fut avéré pour Marguerite que mademoiselle de Bréciliane faisait le bien, non pour le plaisir de diriger, de commander partout, mais uniquement en vue de Dieu et dans un pur amour du prochain, l'admiration que fit naître dans le cœur de la jeune fille un pareil exemple, contribua beaucoup plus à mûrir son esprit, à former sa raison, à corriger sa légèreté naturelle, que les plus sages conseils. Disons-nous qu'elle changea entièrement de caractère et atteignit à la perfection? Non; devenue la compagne d'Étienne, il est probable qu'elle exerça de temps à autre la patience de son mari, bien que celui-ci ait négligé d'en instruire la postérité. Simonne, n'entendant plus sa maîtresse se plaindre de personne, crut que l'opiniâtreté aveugle et l'ingratitude avaient disparu, comme par enchantement, dans un rayon de dix lieues autour du château, et, ainsi, ne trouva plus de motifs de parler à Jallu des avantages de l'insensibilité. La visite de la châtelaine au sorcier resta secrète jusqu'au jour où Louisa la raconta dans tous ses détails aux Pères Augustins du couvent de Paimpont. Agathon et Jeannette, sa femme, depuis vingt ans maîtres de l'auberge du *Pélican*, recueillirent cette histoire en causant avec un frère convers, et le lendemain il n'était bruit d'autre chose parmi les nombreux forgerons

qui se rendaient au travail dans la forêt. Le prétendu sorcier reposait paisiblement, à cette époque, à l'entrée du cimetière de Concoret. Malgré l'idée superstitieuse attachée à son nom, la mémoire du pauvre couturier était vénérée de tout le monde, et le curé n'avait pas craint de dire un jour qu'il souhaitait, pour l'honneur de sa paroisse, que le sobriquet si connu de : *Sorcier de Concoret*, ne s'appliquât jamais à un homme moins bon et moins sincèrement chrétien que celui-ci.

Quant à la châtelaine, si Jallu avait péché en laissant croire trop complaisamment à son mystérieux pouvoir, elle ne négligea rien pour obtenir par des prières le pardon d'une faute commise, sans doute, dans le but de se faire mieux écouter et se rendre ainsi plus utile. Trente années passées dans la pratique constante des bonnes œuvres, prouvèrent que mademoiselle de Bréciliane avait profité des leçons du vieillard. — « Mes enfants, disait-elle à Énora, à Marguerite, aux pouponnes qui l'accompagnaient tour à tour dans ses visites charitables, vouloir écarter toujours les contradictions, les échecs, dans nos relations avec les pauvres ou même avec nos parents et nos amis, c'est vouloir nous ôter devant Dieu tout mérite et toute vertu. Si nous étions invariablement obéis, considérés, chéris, il arriverait bientôt qu'en croyant pratiquer la charité nous caresserions le pire de nos ennemis : l'orgueil. Croyons-nous voir de l'ingratitude chez celui que nous cherchons à

soulager, ne nous rebutons pas, et rappelons-nous, pour soutenir notre courage, qu'un verre d'eau donné à l'ingrat ne sera pas moins récompensé là-haut que s'il s'agissait du meilleur et du plus reconnaissant des hommes. Faire le plus de bien possible sans chercher à en retirer pour soi aucun avantage d'amour-propre; remettre tranquillement entre les mains de celui qui peut tout les œuvres qu'on n'a pu mener soi-même à bonne fin; poursuivre sa route sous le soleil ou la pluie, dans le calme et dans la tempête, avec la sérénité d'un voyageur certain d'arriver à la maison paternelle; voilà notre devoir en ce monde, et le moyen de n'être jamais abattu, jamais lassé, jamais malheureux. »

ÉMILIENNE.

ÉMILIENCE.

I

Assis au coin du feu, Valentin et moi, nous parlions d'un homme comblé des bienfaits du Ciel, et qui, le matin de ce même jour, s'était plaint amèrement devant nous de la vie et de l'auteur de la vie. Les murmures dans la prospérité m'ont toujours causé une indignation qu'il m'est difficile de contenir; aussi, en rappelant ce que j'avais entendu quelques heures auparavant, ne pouvais-je me défendre d'une sévérité peut-être excessive. Mon ami me le fit remarquer en souriant; et comme il était plus sage que moi, bien que plus jeune de quatre ou cinq années, sa bonté naturelle eut bientôt raison de la critique un peu acerbe qui s'était mêlée à notre entretien.

— « Comme vous, dit-il, je ne puis voir sans une certaine irritation faire d'un malheur imaginaire ou puéril une accusation contre la Providence; mais c'est justement à cause de cette im-

pression pénible qu'il me paraît inutile, une fois délivré de celui qui l'a produite, de m'y arrêter longtemps. Pourquoi nous complaire à des pensées humiliantes pour la race humaine, quand partout dans le monde, à côté des travers qui nous affligent, se montrent les vertus les plus opposées à ces travers? Nous sommes d'accord, vous et moi, pour flétrir l'ingratitude envers Dieu comme envers les hommes; eh bien! cherchons un exemple de la vertu contraire, et cela nous profitera mieux, à l'un et à l'autre, qu'une censure chagrine. Pour ma part, j'ai une histoire toute prête. Voyons, rallumez le feu qui s'éteint, et je commence. »

II

Vous n'avez pas oublié l'époque où nous nous vîmes pour la première fois. C'était à Brest, votre ville natale, que vous avez quittée cinq ou six mois plus tard pour venir vous fixer ici. Je n'étais qu'un oiseau de passage dans la ville maritime, je n'y connaissais presque personne; et comme j'avais été élevé à la campagne par mon aïeule, que j'étais d'une nature un peu sauvage, que je me trouvais enfin plus étourdi que charmé par le milieu tout nouveau dans lequel il me fallait vivre, je ne cherchais pas d'abord à étendre mes relations. Un de mes plaisirs était de fréquentes promenades

dans les environs, lorsque les cours de l'école de médecine me le permettaient. Racine et La Fontaine m'accompagnaient dans mes excursions champêtres; et quand un rocher des grèves du Portzic, un tertre au bord de l'Élorn, m'invitaient au repos, il m'arrivait souvent de passer là des heures entières absorbé dans la lecture de mes poètes favoris. J'irais donc à travers les campagnes, sans but déterminé, et c'est ainsi que je me trouvai un jour dans un petit vallon où coulait un ruisseau que je crois être une des sources de la Penfeld. Bordé, à droite, par des prairies, à gauche par un taillis en pente rapide où les chênes n'avaient pu réussir encore à dépasser les noisetiers, le ruisseau se divisait en deux chutes d'eau, par la rencontre d'une sorte de petit îlot ayant au plus quatre ou cinq mètres de circonférence. Une de ces chutes, glissant sur une pente large et assez douce, ressemblait à tous les déversoirs; mais l'autre, beaucoup plus pittoresque, s'échappait, en petites cascades, des fissures de plusieurs quartiers de roches mal liés par des touffes d'herbes, tandis qu'une nappe transparente et arrondie descendait mollement du premier lit de la petite rivière sur toutes ces gerbes qui se heurtaient, se mêlaient, bouillonnaient et roulaient, capricieuses et bondissantes, sur de nouvelles pierres couvertes de mousse. Plus bas, les eaux retombaient encore, rejaillissaient en pluie, et, refoulées par la force du choc, se partageaient en trois tourbillons d'écume, dont la blancheur

éblouissante contrastait avec la teinte sombre de quelques branches mortes retenues par les pierres et toujours agitées par le courant. Là, il ne fallait qu'un bond pour franchir le ruisseau, très-resserré entre l'îlot et la prairie. Cela fut bientôt fait, et je ne sais, en vérité, comment exprimer le sentiment de plaisir que j'éprouvai en prenant possession de l'île dont je venais de faire la découverte. Je me couchai à demi au pied d'un chêne qui s'élevait orgueilleusement au milieu de cette terre que des saules et des noisetiers entouraient d'un frais rideau. Nulle part la lecture ne pouvait être plus agréable; pourtant, s'il m'en souvient bien, je restai là plus d'une heure sans avoir rien lu. Le bruit des eaux, même lorsqu'il n'est qu'un léger clapotement, qu'un murmure justement comparé au gazouillement des oiseaux, me cause toujours, dans les premiers moments, une sorte d'étourdissement de la pensée. Le sentiment vague que j'éprouve alors est comme un demi-sommeil traversé de rêves souriants, mais insaisissables.

J'étais sous cette impression difficile à rendre, lorsqu'un nouveau bruit me fit lever la tête et attirer mes regards vers le point où la haie d'arbustes laissait un étroit passage. Je vis au-dessus du ruisseau, dont l'eau lui mouillait les pieds, une petite fille, couchée sur le dos d'un chien de Terre-Neuve, qui la transportait dans mon île. La tête de l'enfant reposait sur le large cou de l'animal, et ses cheveux blonds, s'échappant en boucles soyeuses d'un mo-

deste bonnet de serge bleue, se mêlaient aux poils frisés de son compagnon robuste. Celui-ci prit terre sans se préoccuper de moi. Pourtant, quand je m'approchai de la petite fille, qui s'était laissé déposer au milieu des touffes de narcisses, le fidèle gardien fit entendre un murmure assez significatif, et qui exprimait le soupçon. L'enfant, bien qu'elle essayât de sourire, me parut, à son tour, peu satisfaite de ma présence, et, d'un peu pâle qu'elle m'avait semblé tout à l'heure, elle devint toute rose en cherchant à ramener son jupon mouillé sur ses pieds nus. Je crus un instant que la peur l'empêchait de se lever : elle restait étendue, presque cachée dans les hautes herbes et soulevée seulement sur un coude.

— « Allons, Miquelon ! » dit-elle, en montrant l'autre côté du ruisseau.

Avant d'obéir, Miquelon fixa sur moi ses gros yeux inquiets et vint lécher ma main comme s'il eût voulu me recommander ainsi sa jeune maîtresse. Il se jeta ensuite à l'eau, et reparut en moins d'une seconde, tenant dans sa gueule deux petites béquilles.

L'enfant était paralytique.

Rien ne m'inspire une pitié plus vraie que ces tristes infirmités humaines dans l'âge qu'on est convenu d'appeler l'âge heureux, et qui l'est, en effet, plus que les autres. Dans la vieillesse, on se fait à l'idée de la vue affaiblie ou perdue, de la surdité, des jambes refusant le service; les privations

les plus cruelles pouvant alors faciliter les derniers adieux à la terre ; mais quand cette vie commence à peine et qu'un long avenir semble promis à l'espérance, je ne puis voir sans attendrissement un de ces pauvres êtres déjà condamnés à souffrir. Je n'eus besoin d'aucun effort pour adoucir ma voix en m'adressant à la petite fille. Celle-ci ne pouvait s'y tromper, aussi se laissa-t-elle conduire au pied de l'arbre après qu'elle se fut relevée de terre en appuyant une de ses mains sur le dos de Miquelon.

Je voulus savoir ce que l'enfant venait chercher dans l'ilot. Tandis que son aïeul cueillait des mauves et d'autres plantes dans la prairie pour les vendre ensuite au marché de Brest, Émilienne se chargeait des bouquets de cresson et de narcisses qui faisaient également partie du commerce de la vieille femme. Cette occupation eût été dangereuse pour la jeune paralytique sans la surveillance et l'aide du chien, qui se tenait assis gravement au bord de l'eau, d'ailleurs peu profonde, toujours prêt à saisir un pan de la robe en cas d'accident. L'enfant me surprit en me disant son âge : neuf ans accomplis. On ne lui en eût pas donné plus de six ou sept, tant elle était petite et mince. Ce corps si frêle faisait peine à voir : la figure seule était pleine de vie, malgré sa pâleur.

La confiance d'un enfant est vite gagnée : dans cette circonstance, il me suffit de caresser Miquelon, et de descendre jusqu'au genou dans le ruis-

seau pour atteindre quelques belles touffes de cresson qu'Émilienne n'aurait pu cueillir. Je sus bientôt toute l'histoire de sa famille.

— « Grand'mère se nomme la Brélivet, me dit Émilienne, et nous vivons toutes les deux du produit du lin qu'elle file et de la vente des herbes que nous trouvons ici et ailleurs. Je me souviens mal de mon père : je sais seulement qu'il revenait bien content d'un voyage, parce que maman lui avait appris qu'à son retour le bon Dieu leur donnerait une petite fille. Ma mère alla derrière la maison des signaux pour voir le navire entrer dans la rade, mais là, elle rencontra une méchante femme qui lui demanda ce qu'elle cherchait. — La *Malouine*, répondit ma mère. — La *Malouine*? ah ! Seigneur ! ne savez-vous pas qu'elle a fait naufrage et que tout l'équipage a péri ? — Un navire à la voile, que ma mère avait aperçu en pleurant de joie, passait devant la roche Mingan. C'était la *Malouine*. Maman ne le croyait plus, et elle revint à la maison pour se mettre au lit. Grand'mère lui disait : — Reprenez courage à cause de l'enfant qui va venir. — Maman ne voulait rien écouter, et tenait ses yeux sur le mur pour ne voir personne. Elle était là bien malade ; et le médecin venait d'entrer dans la chambre, quand elle reconnut sur le palier le pas de mon père. Deux jours après, ma mère était morte en m'embrassant, car j'étais la petite fille qu'elle attendait. Papa retourna sur la mer, je l'ai revu de temps en temps entre ses

voyages, et pourtant je ne me rappelle qu'une chose de lui, c'est qu'il pleurait en disant que j'étais paralytique. Grand'mère me disait au commencement : — Fais ceci pour ton père; apprends cela pour ton père. — Puis, un jour, on me mit une robe noire, et l'on me fit savoir que mon père était allé rejoindre maman. J'avais du chagrin, et grand'mère priait les voisines de laisser leurs petits enfants jouer avec moi. Les petits enfants venaient, ils dansaient, ils couraient partout. Moi, je ne pouvais ni danser ni courir; et comme ils ne savaient pourquoi, quelquefois ils me battaient et m'appelaient maussade. Plus grands, ces enfants sont devenus très-bons : auparavant, ils me tourmentaient, et je priai grand'mère de les renvoyer chez eux, préférant écouter ses plaintes et ses histoires, et jouer seule avec Miquelon, qui était tout petit en ce temps-là, et que mon père avait amené de bien loin pour me divertir. »

Tel fut, à quelques mots près, le récit d'Émilienne, et tandis qu'elle parlait avec l'intelligence précoce de la plupart des enfants infirmes, je réfléchissais à part moi sur la misérable destinée réservée par la Providence à quelques-uns. Tout en causant, la paralytique avait achevé ses bouquets, et la grand'mère s'étant rapprochée de l'ilot où son âge ne lui permettait pas de pénétrer facilement, Émilienne lui jeta sur l'autre bord la moisson qu'elle avait faite. La petite fille se disposait encore à traverser l'eau sur le dos de Miquelon.

Mais je la pris sur mes épaules, et franchissant le ruisseau comme je l'avais déjà fait, je déposai l'enfant sur les genoux de l'aïeule, qui ne savait quels termes employer pour exalter ce qu'elle nommait une complaisance rare.

Nous échangeâmes quelques paroles bienveillantes, après quoi la vieille femme attela le chien à une petite voiture dans laquelle elle disposa autour de l'enfant ses paquets de mauves, de bourraches, de jacobées, de narcisses. Les fleurs roses, bleues, jaunes, blanches, de toutes ces plantes encadraient d'une manière charmante la gracieuse tête de la petite fille. Je la suivis des yeux jusqu'à la barrière qui fermait la prairie et donnait accès dans le chemin. Là, avant de disparaître derrière les aubépines du talus, Émilienne se retourna et me fit de la main un dernier salut amical.

Mon aïeule, comme toutes les châtelaines bretonnes d'autrefois, comme un grand nombre de celles d'à présent, aimait les pauvres et les visitait. Éloigné d'elle par la nécessité de prendre un état lorsqu'il m'eût été si doux de rendre à sa vieillesse les soins prodigués à mon enfance, je devais accueillir avec bonheur tout ce qui me rendait plus vivant son cher souvenir. La Brélivet avait son âge, ses rides, son dos courbé, et, de plus, elle appartenait à cette classe d'indigents honnêtes et laborieux, que mon aïeule m'avait appris à respecter et à secourir. N'ayant autour de moi aucun des objets de mon affection, et cela à vingt ans, à l'âge

où le cœur surabonde de vie, où l'expansion est si nécessaire, je saisis avidement l'occasion qui se présentait à moi de former une de ces liaisons basées sur quelques petits services rendus, et où celui qui donne un peu de son or, un peu de son temps, avec un peu de son amitié, en retire, s'il le veut, de si précieux avantages. Il n'est pas douteux pour moi que la Brélivet et sa petite fille ne m'aient, sans le savoir, écarté de bien des pièges. Pour un jeune homme isolé, je ne vois pas de meilleure sauvegarde que des visites assidues dans une ou deux familles pauvres où il est aimé, où il peut librement parler des vertus de sa mère entre des enfants et des vieillards.

La Brélivet habitait un rez-de-chaussée sur terre, c'est-à-dire sans plancher ni carrelage, dans le voisinage de la chapelle des Carmes. J'allais la voir ordinairement à l'heure où Émilienne revenait de l'école, car l'enfant fréquentait une école gratuite dirigée par les Sœurs de la Providence. Je me plaisais à lui faire répéter ses leçons, souvent étonné de la facilité de l'élève, surtout pour l'instruction religieuse. La foi de cette enfant était si vive, les évangiles qu'elle apprenait par cœur faisaient sur elle une telle impression que, parfois, ses larmes l'empêchaient de les réciter jusqu'au bout. Nous avions lu ensemble la page où il est raconté comment Jésus accueillait les petits enfants.

— « Oh ! si j'avais été là, dit Émilienne, Mique-

lon eût écarté la foule, et j'aurais pu m'approcher aussi. Pour moi, j'aurais collé mes lèvres sur la main du Sauveur. Que pensez-vous qu'il eût fait en voyant mes petites béquilles ? Assurément, il m'eût guérie tout de suite. »

L'idée, presque l'espoir d'une guérison miraculeuse lui revenait souvent. Cependant son infirmité n'était rien à la gaieté de son caractère. Cette infirmité même lui procurait certaines prérogatives, certains privilèges de protection qui flattaient à la fois son amour-propre et la bonté de son cœur. Je la rencontraï, un jour d'hiver, à la sortie de l'école, entourée de ses jeunes compagnes, qui se disputaient son bras. Émilienne m'expliqua cet empressement : il y avait dans le même quartier un collège dont les externes, fort peu sensibles aux lois de la chevalerie, ne se faisaient pas faute de poursuivre à coups de boules de neige les élèves des bonnes religieuses. Néanmoins, comme pour donner un démenti à La Fontaine, qui voit dans l'enfance un âge sans pitié, une exception était faite en faveur de la paralytique et de la compagne qui l'aidait à marcher sur le verglas. Au milieu de la bagarre, on entendait sans cesse la même recommandation :

— « Pas à la boiteuse ! laissez passer la boiteuse ! »

Émilienne remerciait les collégiens par des signes de tête affectueux et les plus aimables sourires. La pauvre enfant se trouvait heureuse d'utili-

ser sa faiblesse au service d'une amie; et la grand-mère elle-même ne citait pas sans un peu de vanité cette preuve d'intérêt donnée à sa petite-fille par des écoliers turbulents, indisciplinés, et, comme le disait la bonne femme, capables de tout.

Je vois encore la chambre de la Brélivet : un grand lit au fond, un plus petit entre le foyer et la fenêtre; dans un des coins, un vieux coffre; dans l'autre, une pendule à coucou. Je noterai aussi une table de sapin couverte de sauge, de lierre terrestre, de violettes, que l'aïeule étalait au soleil pour les faire sécher. Trois chaises dépareillées, où un carré de bois remplaçait la paille trop coûteuse, étaient rangées devant cette table, à deux pas de la cheminée sur laquelle on voyait une Vierge de plâtre qui, tout l'été, tenait à la main un bouquet cueilli pour elle dans les champs. Les murs n'étaient point tapissés; ils n'avaient pour ornement qu'une image enluminée représentant la Fuite en Égypte. Émilienne admirait beaucoup cette peinture; elle avait aussi une amitié toute particulière pour le coucou de la pendule, qui battait des ailes et chantait à toutes les heures.

Pardonnez-moi ces détails : les personnes qui nous ont aimés, de qui nous n'avons reçu que des exemples salutaires, dont le souvenir, enfin, est comme un point lumineux dans notre vie; ces personnes, fussent-elles une pauvre marchande de cresson et sa petite-fille, embelliront toujours dans notre mémoire les lieux où nous les avons con-

nues et chéries. Pendant deux années entières, je revins une fois au moins chaque semaine m'asseoir au foyer de la Brélivet. J'étais devenu l'âme de cette maison, où l'on croyait me devoir beaucoup pour quelques livres de pain, et où, en réalité, je passais des heures aussi douces que profitables. La vieille femme s'étonnait de me voir lui sacrifier des moments que je pouvais employer si bien, disait-elle, dans les meilleurs salons de la ville. Elle ne pouvait croire que ces salons, où je m'étais fait présenter la seconde année de mon séjour à Brest, ne fussent pas en tout préférables à son pauvre logis. J'essayai de lui faire changer d'avis en peignant sous leur véritable jour les relations du monde.

— « Ne confondez pas ces relations, lui disais-je, avec les amitiés sérieuses qui se rencontrent dans tous les rangs de la société, mais qu'il ne faut pas demander à des réunions où l'on se connaît à peine, et qui n'ont d'autre but que le plaisir. Un accueil gracieux, une politesse charmante, quoique banale, assez de bienveillance pour m'adresser à l'occasion un mot aimable, voilà ce que je puis attendre de mieux dans les salons, où notre premier devoir, pour ne causer d'ennui à personne, est de cacher soigneusement nos préoccupations et nos chagrins. Les cœurs froids ne sont pas les moins prodigues de paroles brûlantes; on est ravi de me voir; on est désolé si j'ai la migraine, et pourtant, que j'oublie un jour ma gaieté d'em-

prunt, que j'ose parler un peu longuement de mon aïeule, des lectures que je lui faisais le soir, du charme que nous y trouvions tous les deux ; que j'avoue, enfin, mes regrets, mes peines secrètes, croyez-moi, l'attention se fatiguera vite : il me sera facile de voir chez les uns le sourire de la malignité, chez les autres le regard distrait de l'indifférence. Oui, l'indifférence, car le lendemain du jour où j'aurais été le plus fêté, le plus applaudi, si l'on venait, dans n'importe laquelle de ces réunions, annoncer que je viens de tomber gravement malade, que je suis en danger de mort, après le premier moment de surprise, on ne chanterait, on ne danserait pas moins qu'auparavant. Me trompé-je en supposant que pareille nouvelle ne trouverait pas ma vieille amie aussi tranquille ? Habitée à la peine, au lieu d'écarter une idée sombre, elle viendrait à moi avec ses soins de garde-malade, tandis qu'Émilienne se traînerait à la chapelle des Carmes et emploierait le dernier sou de la maison pour brûler une chandelle à Notre-Dame de Bon-Secours. »

La Brélivet écoutait avec ravissement ces paroles très-sincères, et l'enfant, les yeux sur les miens, me remerciait d'un regard affectueux pour avoir si bien compris l'attachement qu'elle me portait. Miquelon me léchait la main comme s'il eût voulu me dire aussi à sa manière que tout m'aimait dans cette maison, même le chien. On prétend que les préoccupations de la vie matérielle dessèchent le

cœur des pauvres : j'ai vu cent fois des preuves du contraire, et j'affirmerais volontiers que les entraînements du luxe, la soif insatiable des plaisirs ont fait plus d'égoïstes que toutes les horreurs de l'indigence.

Il est à remarquer que les personnes naïves et peu instruites aiment passionnément les récits. Après avoir donné quelques soins à l'étude facile du caractère de la Brélivet et de sa petite-fille ; et quand je pus apprécier tout ce qu'il y avait d'élevé, de délicat même dans ces deux âmes, je trouvai un indicible plaisir à les entretenir parfois de mes souvenirs les plus chers. On peut se montrer confiant sans être jamais familier. D'ailleurs, la vieille femme et l'enfant, l'une avec le sérieux de son âge, l'autre avec l'enjouement du matin de la vie, me donnaient un précieux exemple d'expansion mêlée de réserve. Je vous disais tout à l'heure que les cheveux blancs de la Brélivet me rappelaient mon aïeule ; sa bonté me la rappelait également, car cette femme si pauvre, qu'il lui fallait garder des vêtements mouillés sur son corps brisé de rhumatismes, faute d'un jupon de rechange quand elle revenait des champs ou du marché, après avoir passé plusieurs heures sous une pluie battante, cette femme trouvait dans son indigence mille ressources pour se rendre utile et faire le bien. Une bonne moitié des plantes qu'elle cueillait avec tant de fatigues était livrée gratuitement aux malades de son quartier. Souvent elle préparait elle-

même les tisanes; et, de plus, elle n'épargnait pas ses nuits au chevet de ceux qui ne pouvaient payer une garde. D'autres secours dans l'ordre moral n'étaient pas moins appréciés des malheureux : la Brélivet savait encourager et consoler mieux que personne. Modèle de patience, de soumission, de confiance en Dieu, elle devenait éloquente en parlant de la confiance en Dieu, de la soumission et de la patience.

J'arrive à l'événement dont le souvenir m'a, tout à l'heure, engagé à vous raconter cette histoire.

Émilienne achevait sa onzième année; depuis plusieurs mois elle suivait le catéchisme, et, dans huit jours, elle allait faire sa première communion. J'étais venu chez la grand'mère lui remettre une pièce d'argent pour l'aider dans cette circonstance solennelle; mais, avant d'entrer chez la bonne femme, je m'étais arrêté un moment dans la chapelle des Carmes, où j'avais vu la petite fille absorbée dans ses prières devant une petite statue de la sainte Vierge, qui était posée alors sur la balustrade d'un autel latéral. Un rayon de soleil éclairait la figure de l'enfant, et je fus si frappé de l'expression de foi ardente, de suave tendresse, répandue sur les traits d'Émilienne, que je ne pus m'empêcher d'en parler à ma vieille amie. La Brélivet devint pensive; et comme je lui demandai l'explication du silence qu'elle gardait :

— « J'avais promis de me taire, dit-elle, et

pourtant je n'en ai pas le courage, surtout lorsque je sens moi-même le besoin de vous confier toutes mes inquiétudes. Émilienne a commencé hier une neuvaine à Notre-Dame de Bon-Secours pour en obtenir un miracle. La pauvre petite est persuadée qu'elle pourra marcher sans béquilles le jour de sa première communion. »

Cette déclaration, faite d'une voix émue, me rendit muet à mon tour. La vieille femme soupira, appela Miquelon, qui se tenait couché sur le seuil, ferma la porte, et, prenant son rouet et sa quenouille, poursuivit avec un peu plus d'assurance :

— « L'enfant jouit d'avance de votre surprise, car je n'ai jamais su lui faire comprendre qu'il se pourrait que le bon Dieu ne lui accordât pas la grâce qu'elle demande. Ce matin, elle me suppliait encore de ne pas vous parler de sa prochaine guérison. Pauvre chérie! Hier, en riant elle mettait dans le feu le bout d'une de ses béquilles : je lui criai de prendre garde, que la béquille allait brûler. « Je n'en aurai bientôt plus besoin, dit-elle; dans huit jours, je marcherai comme les autres enfants. »

La Brélivet tourna la tête du côté du foyer, et, ôtant ses lunettes, elle en essuya les verres :

— « Je changerai le numéro, dit-elle; je vieillirai tous les jours, et ma vue se trouble. »

En effet, sa vue se troublait : ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Il y a de nombreux exemples de guérisons

miraculeuses, repris-je avec un peu d'hésitation : la pitié d'Émilienne lui vient de vous ; pourquoi ne vous donnerait-elle pas, à son tour, une partie de son espérance ?

— « Je ne doute ni de la puissance ni de la bonté de Dieu, répondit la vieille femme ; seulement, je songe à notre indignité. Je crains qu'il n'y ait de la présomption à demander un miracle en notre faveur, et j'ai peur qu'Émilienne, si elle doit rester boiteuse, ne perde le goût de la prière. Quand l'idée du ciel, où j'espère aller un jour avec ma petite-fille, me vient au milieu de mes peines, je suis forcée de reconnaître que ces peines sont peu de chose, après tout, pour payer un tel avenir. Si j'ai perdu ma fille et mon fils, je sais que je les retrouverai, et la certitude de les revoir m'aide à supporter leur absence. S'il me faut endurer pour moi et pour celle que j'aime le plus au monde ce que vous appelez des privations, je me dis que je suis vieille, qu'Émilienne n'a guère de santé, et qu'avec un peu de patience nous serons bientôt l'une et l'autre dans un lieu où l'on ne souffre ni du froid ni de la faim. L'infirmité de ma chérie m'a causé d'abord bien de l'affliction ; puis, quand j'ai vu que cette infirmité la retenait auprès de moi, la disposait à des pensées plus sérieuses et plus chrétiennes ; quand je me suis bien persuadée enfin qu'Émilienne, libre de se mêler à tous les jeux de la rue, eût été moins sage et moins bonne, je me suis demandé si, au lieu de me plaindre d'avoir

un enfant paralytique, je ne devais pas plutôt en remercier le bon Dieu. La meilleure manière de prier, à mon avis, c'est de dire à celui qui voit mieux que nous de faire ce qu'il veut et non ce que nous voudrions qu'il fit, nous, pauvres aveugles. »

La Brévilet fut interrompue par l'arrivée de sa petite-fille. Cette dernière entra joyeusement et s'assit sur le dos de Miquelon, qu'elle couronna de mauves et de soucis. Le chien se leva doucement, et la promena autour de la chambre en aboyant de plaisir. Une lutte commença : Émilienne jeta assez loin une de ses béquilles, et, quittant le dos du chien, au lieu d'attendre, comme à l'ordinaire, en s'aidant de la table ou du mur, que Miquelon lui rendit un appui indispensable, il lui suffit de l'autre béquille pour aller ramasser elle-même celle que le chien tenait déjà entre ses pattes et roulait de notre côté. L'aïeule fit un geste d'étonnement, auquel je répondis des yeux. Émilienne revint s'asseoir près du foyer, sans faire aucune observation sur ce qu'elle venait de marcher pour la première fois avec une seule béquille. Avant de sortir, je serrai les mains de la grand'mère entre les miennes.

— « Je reviendrai demain, lui dis-je ; je reviendrai tous les jours jusqu'à la première communion d'Émilienne. »

Et mon cœur battait vite ! Je ne saurais peindre l'émotion que j'éprouvais.

Le lendemain et les jours suivants, la même

scène se renouvela : il vint un moment où je ne pus me contenir davantage.

— « Émilienne, je sais tout ! ô mon enfant, voyez donc, en laissant ici une de vos béquilles, jusqu'où vous pourriez aller dans la rue : je vous suivrai, je serai là si vous avez besoin d'une aide.

— « J'irai jusqu'à la chapelle des Carmes, dit l'enfant avec une assurance incroyable. Demain, je n'aurai même plus besoin de l'autre béquille.

— « Voyons ! » dit la grand'mère toute pâle d'anxiété. Et moi je répétais aussi : « Voyons ! voyons ! »

L'épreuve commença : Émilienne prit le devant, et je la suivis avec la grand'mère. Je ne sais si quelqu'un s'étonna de me voir dans les rues en compagnie de la pauvre vieille. Les passants ne m'importaient guère ! J'avais autre chose en tête qu'un sot orgueil : je ne voyais rien que l'enfant qui marchait devant nous, et qui, de temps en temps, se retournait vers son aïeule et moi avec l'expression d'une joie triomphante. Nous arrivâmes ainsi à la chapelle, et nous allâmes nous prosterner ensemble aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours. Comme je priai du fond de mon cœur ! La Brélivet, le front collé sur les dalles, sanglotait sans pouvoir prononcer une parole.

Le lendemain était le jour tant désiré. La cérémonie avait lieu à l'église paroissiale, beaucoup plus éloignée de la maison de la paralytique que

ne l'était la chapelle des Carmes, et pourtant tout se passa comme Émilienne l'avait dit. L'enfant n'eut d'autre appui que le bras de sa grand'mère pour aller à l'église Saint-Louis et pour en revenir. Les voisines se tenaient aux fenêtres ou suivaient la petite fille avec des exclamations naïves. Miquelon seul paraissait inquiet au départ et ne voulait pas laisser l'enfant s'éloigner sans les béquilles qui l'avaient aidée jusque-là. Le chien bondissait en traçant mille cercles autour de sa jeune maîtresse, mordait le bas du jupon de la Brélivet, et s'obstinait à les ramener toutes deux au logis pour y prendre ce qui lui semblait nécessaire. Il fallut renfermer le prudent Miquelon. Pour moi, j'étais comme ivre d'allégresse ; et, le soir même, dans une lettre toute pleine du bonheur que je ressentais, je racontai à ma famille l'heureux événement dont je venais d'être témoin.

N'avez-vous jamais fait une remarque à propos de toutes les correspondances ? Un jour, une lettre d'ami nous annonce une heureuse nouvelle ; nous répondons avec gaieté, et voilà que lorsque nos félicitations arrivent, un accident est survenu, et ce sont des consolations qu'il faudrait offrir. Un intervalle de quelques heures suffit pour changer entièrement les situations, et faire autant de paroles pénibles de nos discours les plus enjoués, les mieux en rapport avec les idées exprimées dans la lettre à laquelle nous venons répondre. Je devais reconnaître une fois de plus cette triste vérité

quand une de mes sœurs m'écrivit la semaine suivante pour me demander des explications sur la guérison subite d'Émilienne.

En effet, le lendemain de la communion, la petite fille était revenue très-fatiguée de la messe d'actions de grâces, et il lui avait fallu se mettre au lit. La fatigue se dissipa dans la nuit, mais lorsque l'enfant voulut retourner à l'école, impossible de faire dix pas sans s'aider au moins d'une béquille. Cela dura trois jours; puis la faiblesse augmenta, redevint ce qu'elle était auparavant, et l'autre béquille fut reprise. Émilienne pleura beaucoup; la grand'mère ne se montra pas moins affligée, mais elle l'était surtout de la crainte qu'elle avait de voir la foi d'Émilienne ébranlée par cette rechute.

Je venais de recevoir un ordre d'embarquement, et je me préparais à un voyage qui devait durer quatorze mois. La Brélivet m'avoua qu'elle n'osait interroger la paralytique sur les sentiments qu'elle désirait le plus connaître; et, cédant aux instances de la bonne femme, je promis de faire parler Émilienne. Cette mission me coûtait à remplir. J'ai vu des hommes qui se croient de sages moralistes, des modèles de courage et de fermeté, parce qu'ils prennent bravement leur parti de tous les malheurs qui frappent le prochain sans les atteindre; mais je ne suis pas de ces hommes, et je ne me sens à l'aise que pour consoler des chagrins dont je souffre moi-même ou dont j'ai souffert. Ce

fut donc avec un embarras véritable qu'après avoir remis à l'enfant un présent que lui envoyait ma sœur, j'allai m'asseoir devant elle de l'autre côté du foyer. Une de ses petites béquilles était sous son bras, l'autre à ses pieds, et je ne pouvais y arrêter les yeux sans me sentir le cœur gros et bien près des larmes. Ne sachant comment m'y prendre, j'allai directement au fait.

— « Émilienne, demandai-je d'une voix tremblante, avez-vous prié Notre-Dame de Bon-Secours depuis la messe d'actions de grâces ? »

L'enfant mit sa tête sur ses genoux et sanglota quelques instants avant de pouvoir répondre. Pourquoi me ferais-je plus maître de moi-même que je ne le suis réellement ? J'avais pris une des mains de la petite fille, et je l'arrosais de mes pleurs.

La pauvre Émilienne vit mon chagrin et trouva dans son bon cœur plus de courage que je n'en avais.

— « J'ai pleuré aujourd'hui pour la dernière fois, dit-elle, car je ne veux affliger ni vous ni ma bonne grand'mère.

— « Le moyen de ne pas affliger votre grand-mère, repris-je, c'est de prier toujours la sainte Vierge avec confiance et de ne pas murmurer contre les desseins de Dieu. »

J'allais continuer; mais je m'arrêtai court devant le regard étonné que me jeta la paralytique.

— « Murmurer ? dit-elle ; prier avec moins de

confiance ? Oh ! non ! Je ne ferai jamais cela, bien que j'aie commis une grande faute.»

L'enfant baissait les yeux, et la rougeur couvrait son charmant visage.

Je l'interrogeai doucement.

« Avant ma guérison, reprit-elle, et lorsque je priais la sainte Vierge d'intercéder pour moi, je sentais mon cœur tout en feu. Je fus guérie..... Eh bien ! quand je retournai à la chapelle des Carmes pour remercier Notre-Dame de Bon-Secours, je ne pus me recueillir et prier comme auparavant. Même à genoux devant l'autel, je pensais à toute autre chose que la bonté de Dieu ; je me réjouissais de pouvoir aller à l'îlot de la Penfeld, sans me faire traîner par Miquelon ; je me voyais dansant des rondes dans la cour de l'école, et courant, et sautant, au lieu de me tenir encore tristement assise dans un coin. J'étais si heureuse, que je ne m'apercevais pas que j'étais devenue ingrate. Mais le bon Dieu sait tout ; il vit que je l'oubliais dès que j'étais contente, et pour retrouver mon cœur il me rendit bien vite mon infirmité. »

J'ai conservé le sens exact de cette explication, si admirablement chrétienne dans son humilité ; mais j'ai le regret de ne pouvoir me rappeler les expressions plus naïves de l'enfant paralytique. Avait-elle bien deviné ? Nous lisons dans l'Évangile, que, sur dix lépreux, neuf, après avoir été guéris, s'éloignèrent de Jésus sans lui adresser un mot de reconnaissance, et pourtant l'histoire ne

dit pas que ces hommes se trouvèrent de nouveau atteints de la lèpre, en punition de leur ingratitude. La Brélivet m'avait chargé de réprimander, au besoin, sa chère malade, et c'était moi qui recevais d'Émilienne une leçon de confiance et de soumission filiales. Quand je rapportai à la grand'mère la belle réponse de l'enfant, elle bénit le ciel et parut délivrée d'un grand poids. Pour cette femme, il n'y avait qu'un malheur sans consolations : c'était de reculer dans la vertu et de déchoir aux yeux de l'éternelle justice.

Je partis ; je visitai quelques colonies anglaises, et, n'ayant laissé personne à Brest qui connût l'enfant paralytique, je restai plus d'un an sans avoir de ses nouvelles. La pauvre demeure de la marchande d'herbes, et l'îlot de la Penfeld, où la douce figure d'Émilienne m'était apparue pour la première fois, se présentaient néanmoins à ma mémoire presque aussi souvent que le manoir paternel où mon aïeule m'attendait avec mes frères et mes sœurs. Comme pour ces dernières, j'avais acheté quelques petits présents pour Émilienne. Il me tardait d'entendre les exclamations de plaisir de ma jeune amie ; et quand la côte du Portzic parut devant moi, quand je reconnus le château et les remparts de la ville maritime, je sentis mes yeux se mouiller en regardant dans la direction où se trouvaient la chapelle des Carmes et la maison de la Brélivet.

Lorsqu'il me fut permis de descendre à terre,

j'attendis la nuit pour me présenter dans cette maison, parce qu'il me fallait porter sous le bras un paquet assez gros destiné à la grand'mère et à sa petite-fille. En approchant, je vis de la lumière dans la chambre qui m'était si connue. Je me disais joyeusement que j'allais les voir, et je pressais le pas avec toute la confiance de la jeunesse. Un chien grattait la porte en gémissant; je m'étonnai qu'on n'ouvrit pas à Miquelon, et, pour la première fois, un doute pénible me traversa l'esprit. Le chien me reconnut et vint à moi avec ces murmures que vous avez souvent entendus, et qui ressemblent aux sanglots d'un enfant. Il se glissa derrière moi dans la chambre où je pénétrai le cœur plein d'une douloureuse appréhension. Il n'y avait là que deux femmes âgées : l'une assise près d'un lit, et lisant péniblement un chapitre de *l'Imitation*; l'autre, couchée et mourante.

La Brélivet tressaillit au son de ma voix, et, fixant sur moi un regard affectueux, elle me tendit la main.

— « Émilienne est partie la première, me dit-elle, il y a de cela quelques jours; mais, en la soignant, j'ai gagné sa maladie, et avant demain, peut-être, j'irai la rejoindre. Dieu a tout arrangé pour le mieux dans sa bonté. S'il eût guéri mon enfant par un miracle, comme nous l'avons cru un moment; si cette enfant vivait encore, quel abandon, quels périls n'aurais-je pas à craindre pour elle en la laissant derrière moi? Vieille, je ne

pouvais espérer lui rester longtemps. Que fait le Seigneur, le bon Dieu? Au lieu de nous accorder une grâce pleine de dangers, il appelle à lui ma petite-fille pour la combler de biens et lui épargner les peines de ce monde. Il veut même qu'elle n'ait pas à regretter sa grand'mère qu'elle aimait tant. La nuit dernière, l'enfant est venue m'appeler, et j'ai senti sa petite main passer sur mon front. Il y avait comme un rayon de soleil autour de moi, et je respirais des parfums si agréables, qu'on eût dit que j'étais sous un buisson de roses. »

La voisine qui était venue veiller la Brélivet, et qui, à mon entrée dans la chambre, avait interrompu sa lecture, me fit un signe et me conduisit près du foyer.

— « Ce sera pour cette nuit, dit-elle; l'oiseau de la mort est sur la cheminée, l'entendez-vous? »

Je prêtai l'oreille, et j'entendis très-distinctement un oiseau qui, à intervalles égaux, poussait un cri très-doux et d'une mélodie plaintive.

Ce cri attira l'attention de la mourante.

— « Vous croyez que c'est l'oiseau de la mort, dit-elle, mais moi je reconnais la voix de ma chérie qui me parle de la bonté de Dieu, et qui me presse de ne pas tarder davantage. Il vous semble que c'est la plainte d'un oiseau? Non, non, c'est Émilienne! Vous savez bien que je la nommais souvent ma petite colombe. »

Ce lit d'agonie n'avait rien de sombre ni de dou-

loureux; on n'y voyait autre chose qu'un adieu tranquille aux chagrins de la terre, un avant-goût des joies célestes, un cantique de bénédiction pour les peines éprouvées et pour les bonheurs promis. La Brélivet mourut le lendemain matin, au premier chant du coq. Le surlendemain, j'assistai à son convoi où l'on ne vit qu'un seul habit noir, mais où les pauvres, qu'elle avait tant de fois secourus malgré sa misère, lui formaient un cortège aussi recueilli qu'affligé.

Maintenant, je n'ai plus rien à dire d'Émilienne ni de sa grand'mère, sinon que depuis l'époque où je les ai connues toutes les deux, je ne puis entendre un sophiste de salon déclamer contre la Providence sans me rappeler avec bonheur qu'une pauvre marchande d'herbes et une enfant infirme ne trouvaient aucune objection à élever contre la justice et la bonté de Dieu. Dans mes heures de dégoût et de découragement (il y en a dans toutes les carrières), l'exemple de la vieille femme et de l'enfant ne m'a pas été non plus inutile. Lorsqu'une épreuve me semblait difficile à supporter, lorsque j'avais à déplorer un mécompte : Souviens-toi, me disais-je, des paroles d'Émilienne quand elle eut perdu tout espoir de guérison, et, avant de murmurer contre le ciel, cherche bien si tu n'as pas à te reprocher envers Dieu quelque ingratitude...

III

Valentin avait achevé son récit.

« Mon ami, lui dis-je, toute véridique et morale qu'est votre histoire, il se rencontrera des gens qui reprocheront à votre Émilienne son bonnet de serge et ses sabots. La vertu, l'élévation, les sentiments délicats dans la pauvreté trouvent aussi des incrédules parmi ceux qui n'ont pas toujours ces dons précieux au milieu des facilités d'une vie somptueuse. Me permettrez-vous cependant d'écire et de publier l'histoire de la Brélivet et de sa petite-fille ?

— « Écrivez pour les bons cœurs, pour les âmes généreuses, pour les chrétiens sincères, répondit Valentin, ils sont encore nombreux dans les rangs élevés de la société, et ceux-là savent que la Mère de Jésus n'avait pas de quoi acheter un agneau pour l'offrir en sacrifice; que les apôtres étaient des matelots et des ouvriers; que Geneviève et Jeanne d'Arc gardaient les moutons. Ils auront eux-mêmes à vous citer, soyez-en bien sûr, de beaux exemples de vertu qu'ils ont admirés autour d'eux, aussi bien dans les chaumières que dans les plus riches hôtels. Que dit la Bible,

au chapitre 41 de l'Ecclésiastique? « La sagesse
« de l'homme obscur le relèvera. Ne le méprisez
« point parce qu'il paraît peu de chose : l'abeille
« est petite entre les animaux qui volent, et, néan-
« moins, son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de
« plus doux. »



LAURENCE.

LAURENCE.

Connaissez-vous, soit à la ville, soit à la campagne, un personnage plus important que le facteur ? Un seul dont la visite excite autant la curiosité, et qu'on attende avec une impatience plus générale ? Il tient chaque jour dans sa boîte, du moins pour quelques-uns d'entre nous, le remède à ce tourment de l'esprit et du cœur que nous avons nommé l'incertitude. Ce remède n'est pas toujours la confirmation de nos espérances ; cependant, on veut connaître le résultat d'une démarche, fût-il malheureux, et l'homme qui nous en apporte la nouvelle nous trouve l'oreille au guet, le cœur palpitant, dès qu'il fait retentir d'une main distraite la sonnette ou le marteau de la porte. Nous avons tous vu passer de nos fenêtres des princes pompeusement annoncés, au-devant desquels accourait la foule ; eh bien ! l'arrivée de ces grands du monde était peu de chose pour vous

et pour moi, si nous comparons à nos sentiments d'alors l'émotion qu'excite en nous, à certaines heures de la vie, l'apparition du facteur à l'entrée de la rue que nous habitons.

Jamais fils de roi n'aurait pu laisser, après son passage, autant de joie que venait de le faire, en sortant du manoir de Kersaliou, le pauvre facteur de Saint-Jouan de l'Isle. Tandis qu'il s'éloignait, en suivant les bords de la Rance, une jeune fille relisait vingt fois la missive qu'il venait de lui apporter.

« Enfin, disait-elle, c'est bien cette fois une lettre d'Agathe qui, j'en étais sûre, malgré de fausses apparences, ne m'a pas oubliée un seul instant ! Je puis, maintenant, la défendre avec avantage contre la défiance de ma mère. L'âge et la maladie disposent aux idées chagrines : on souffre, et, par cela même, on voit tout en noir. Qu'il me tarde d'apprendre à maman cette heureuse nouvelle ! Elle n'a jamais dormi si tard. Allons, je veux la surprendre. »

Et Laurence entr'ouvrit la porte de communication qui séparait sa chambre de l'appartement de sa mère. Madame de Kersaliou achevait sa prière du matin.

— « Te voilà toute joyeuse, dit-elle en se relevant de son prie-Dieu. Voyons, de qui est cette lettre ?

— « Devinez, chère maman.

— « De l'une de nos parentes ?

— « Vous n'y êtes pas.

— « Serait-ce donc..., mais non, c'est impossible ! après deux années de silence.

— « Eh ! si, maman ! Je savais bien qu'elle m'aimait toujours. Écoutez plutôt :

« Chère Laurence,

« Je me trouvais, avant-hier soir, dans une réunion très-brillante où ton nom fut prononcé « avec éloge par madame la comtesse de la Mousaye. Les châtelaines bretonnes faisaient le sujet « de la conversation, et comme l'on parlait sur « tout des occupations de jeune fille dans vos « manoirs, la grande dame, qui paraît connaître « beaucoup ta mère, fit de toi un portrait charmant. Je racontai, à mon tour, avec un peu « d'orgueil, comment nous nous rencontrâmes au « couvent, et comment nous devinmes inséparables. Je t'ai bien négligée depuis quelque temps. « Que veux-tu ? la vie de Paris est étourdissante, « et qui va dans le monde ne s'appartient pas. Tu « ne comprends guère cela, j'en ai peur ; et pour « tant je voudrais te persuader qu'on peut s'aimer « encore, bien qu'on ne s'écrit plus. J'ai, d'ailleurs, une récompense toute prête si tu veux « être indulgente. Ton manoir est à une très-petite « distance de Saint-Jouan de l'Isle, où je passerai « jeudi, pour me rendre à Saint-Brieuc, dans la « famille de Corseul. Je ne puis m'arrêter ; mais

« si je suis bien informée, il y a un relais à Saint-Jouan. Tu devines le reste. L'entrevue sera courte, et pourtant je me réjouis d'avance avec toi en pensant que nous allons nous embrasser.

« Adieu ! adieu ! chère Laurence, ou plutôt à jeudi !

« Ta fidèle amie,

« AGATHE. »

Un sourire un peu railleur accueillit la lecture de cette missive.

— « Ainsi, dit la dame du manoir, il a fallu, pour réveiller les souvenirs de mademoiselle Brémont, la bienveillance que nous témoigne une femme justement considérée dans les meilleurs salons de Paris ! Sans cette rencontre, il est douteux que la fille d'un riche financier se fût jamais souvenue d'une famille de gentillâtres, forcée de vivre à la campagne, lors même que le désir d'habiter ailleurs lui viendrait un jour. Ce désir, il m'a semblé quelquefois le voir dans tes yeux ; et, même en ce moment, me trompé-je en supposant qu'il te serait doux de sortir de notre isolement, de renouer, pour ne plus les interrompre, des relations de tous les jours avec Agathe, et deux ou trois autres de tes anciennes compagnes ? Ne rougis pas et surtout ne crains jamais de me parler sincèrement.

Madame de Kersaliou avait pris la main de sa fille et elle la serrait entre les siennes.

— « Chère maman, répondit Laurence, partout où vous êtes, je suis heureuse ; mais, je l'avoue, je le serais encore davantage si, avec vous, mes amies du couvent se retrouvaient ici autour de moi. Nous avons passé ensemble des années si gaies et si charmantes ! Quelle conformité dans nos goûts ! quelle réciprocité de bons offices ! Nos études, nos jeux me reviennent souvent à la mémoire, et pas un de mes souvenirs où les noms d'Hortense, de Nathalie et surtout d'Agathe ne se mêlent délicieusement. »

Une ombre passa sur le visage de la mère.

— « Il n'y a pas loin du désir que tu viens d'exprimer, dit-elle, au regret de ne pouvoir vivre dans le monde où tu reverrais celles que tu viens de nommer. Pauvre enfant ! tu n'as quitté le couvent que pour venir te cacher dans ma solitude, et parce que ton esprit et ton cœur ont suivi docilement la direction que vous imprimait là-bas une pieuse règle ; parce que les années écoulées depuis ton retour ont développé tes premiers sentiments sans en altérer aucun, tu crois retrouver également dans chacune de ces jeunes filles, aujourd'hui dispersées dans le monde, tous les généreux élans et l'affection vraie de la petite pensionnaire. Chasse bien loin cette illusion, ou le charme de tes souvenirs deviendra un obstacle à ton bonheur. Laurence, Nathalie, Hortense, Agathe, peuvent encore se

rencontrer ; mais , à coup sûr , ce qui ne reviendra jamais pour elles , c'est la douce intimité d'autrefois. L'existence en commun a cessé. Vous n'avez plus , depuis trois ans , ni les mêmes occupations , ni les mêmes plaisirs , ni les mêmes intérêts dans la vie. En vous disant adieu , vous sentiez se remuer dans vos cœurs tout ce qui rassemble ; en vous retrouvant après une absence de quelques années , vous ne sentiriez plus peut-être autre chose que ce qui écarte et ce qui divise.

— « Je voudrais du moins en faire l'expérience , dit Laurence avec un sourire d'incrédulité , et , pour commencer , vous me permettez d'aller cette nuit au-devant d'Agathe.

— « Comment , elle arrive la nuit ?

— « Un peu avant minuit , chère maman ; mais Saint-Jouan est si près ! le chemin est si beau et si sûr ! D'ailleurs , le jardinier est là pour m'accompagner.

— « Si mademoiselle Brémont s'était décidée à t'écrire plus tôt , reprit madame de Kersaliou , j'aurais pu l'inviter à nous donner quelques jours. Je veux t'accompagner aussi à Saint-Jouan. Mais c'est beaucoup de dérangement pour une entrevue de cinq minutes..... Allons ! tu nies que ce soit une contrariété ? A la bonne heure ! embrasse-moi , et ne songeons qu'au plaisir de revoir une première amie. »

Ce plaisir , mademoiselle de Kersaliou l'éprouvait d'avance : ardente et généreuse dans ses af-

fections ; toujours prête , au couvent , à se charger des corvées les plus désagréables , à faire les devoirs des paresseuses , à prendre sur elle , à l'heure des punitions , la responsabilité de la faute d'une étourdie ; l'humeur égale , l'esprit inventif pour imaginer sans cesse de nouveaux jeux , elle avait été naturellement le centre où se rencontraient tous les cœurs , le lien qui les unissait dans une intimité sereine et joyeuse. La souveraineté qu'elle avait exercée ainsi du consentement unanime n'était pas de ces biens que deux ou trois années de solitude font oublier. Pour une âme élevée et bienveillante , l'adolescence est l'âge de la confiance et de la candeur. A douze ans , à quinze ans même , Laurence n'avait nullement fait l'étude des petits défauts de ses compagnes ; et comme elle chérissait alors ces dernières pour leurs qualités , les qualités seules , embellies encore par le prestige des regrets , étaient restées vivantes dans sa mémoire. Faute de s'être mêlée à la foule et d'avoir acquis quelque expérience dans les mécomptes de la vie , elle croyait , comme l'avait dit sa mère , que ces tranquilles et chaudes sympathies qu'abritait si bien la paix du cloître , se réveilleraient aussi pures , n'importe en quel lieu , le jour où toutes les amies d'autrefois viendraient à se rencontrer. La modeste héritière de Kersaliou était destinée à vivre à la campagne , soit qu'elle vieillit dans le célibat , soit qu'elle dût épouser plus tard le fils de quelque petit châtelain. Sa mère voyait donc avec peine

tout ce qui pouvait lui rendre pénible une existence retirée ; et elle ne négligeait aucune occasion de combattre par les sévères leçons de l'expérience les chimères de l'idéal. Beaucoup d'autres mères, vivant aussi dans la retraite, ont à remplir les mêmes devoirs ; mais, généralement, au lieu des besoins du cœur, ce sont plutôt les rêves de la vanité et la poursuite des plaisirs bruyants qui font jeter à leurs filles un regard curieux sur les réunions du monde.

Le caractère de Laurence était différent. Si elle eût retrouvé dans les manoirs voisins quelques-unes de ses anciennes compagnes, nul doute qu'elle n'eût préféré le séjour des champs à celui de la ville. Ce qu'il lui fallait, après avoir été si entourée et si chérie durant plusieurs années, c'était une amie de son âge, et par malheur la seule personne des environs dont la société aurait pu lui convenir manquait de cette instruction et de ces goûts délicats que le temps devait avoir encore perfectionnés chez Agathe et chez Nathalie. Les amies de couvent étaient donc restées sans rivales ; aussi combien la journée parut longue à l'impatience de la jeune solitaire ! Que de questions à faire et de souvenirs à rappeler dans le court espace de temps que pouvait lui accorder la voyageuse ! Celle-ci se rendait-elle à Saint-Brieuc, uniquement pour visiter Nathalie, mariée aujourd'hui à un fonctionnaire de cette ville, M. de Corseul, dont l'aïeule, encore vivante et demeurant avec lui, était connue de ma-

dame de Kersaliou ? Il fallait le savoir, il fallait surtout obtenir d'Agathe la promesse de passer une semaine à Kersaliou, avant de retourner à Paris. Laurence avait laissé là son ouvrage pour donner un coup d'œil à la chambre qu'elle destinait à Agathe. Cette dernière aimait les camélias, on s'en procurerait chez un amateur du voisinage ; et comme on avait beaucoup pleuré ensemble en lisant *Silvio Pellico* et certains passages des *Fiancés* de Manzoni, les deux poètes italiens prenaient déjà la place d'honneur sur la tablette où la main de mademoiselle Brémont irait sans doute les chercher.

La journée s'écoula tout entière en rêves et en projets, et ce fut avec une exclamation de plaisir que Laurence accueillit le dernier coup de la pendule qui sonnait onze heures. Au même moment Brunette hennit dans la cour, et l'on entendit le vieux Maugan, qui cumulait les fonctions de cocher et de jardinier, sortir de la remise la modeste voiture de la dame du manoir. La toilette prit à peine quelques minutes, et, l'instant d'après, la mère et la fille, couvertes de manteaux et de pelisses, se trouvaient, pour la première fois, sur les chemins, à une heure aussi avancée, par une nuit d'hiver.

II

La petite ville de Saint-Jouan est très-riante et très-animée les jours de marché; mais, entre onze heures et minuit, le silence s'est fait partout; pas une lumière ne brille aux fenêtres si ce n'est parfois dans la chambre d'un malade où la veilleuse projette sur un lit sans sommeil sa lueur de mauvais présage. A part le cri de l'orfraie qui, perchée sur le toit de l'église et le cou tendu vers le cimetière, semble pleurer les morts, aucun bruit dans les rues ni sur la place, jusqu'au moment où le fouet des valets d'écurie et le pas des chevaux annoncent que la diligence approche, et qu'il est temps de se préparer à la recevoir. Ce moment, Laurence l'attendait avec une impatience fiévreuse; il arriva, et, sans s'apercevoir qu'elle courait et que sa mère n'avait pu la suivre, la jeune fille se trouva bientôt devant la portière d'où s'élançaient quelques voyageurs. Une seule femme descendit, et c'était une de ces grosses mères dont les proportions effrayantes font pousser à leurs voisins de diligence de sourds gémissements et d'inutiles soupirs.

— « Il y a encore quelqu'un dans l'intérieur, dit Laurence, en poussant le vieux Maugan devant elle. Peut-être Agathe est-elle endormie dans ce

coin! Vois, Maugan; avance la tête et appelle doucement mademoiselle Brémont. »

Le vieux cocher grimpa sur le marchepied, et, se penchant vers ce quelque chose de couleur blanche entrevu dans l'ombre :

— « N'êtes-vous pas mademoiselle Brémont ? »

Un grognement formidable lui répondit :

— « Qui êtes-vous pour réveiller ainsi les gens par de sottes questions? Qui êtes-vous? Qui êtes-vous? »

Maugan avait reculé. Une face joufflue et rubiconde, vaguement éclairée par la lanterne d'un valet d'écurie, se montra brusquement à la portière. L'homme, ainsi dérangé dans son sommeil, était coiffé du casque à mèche si antipathique au célèbre Jérôme Paturot.

Information prise, mademoiselle Brémont n'était pas dans la diligence.

— « Elle n'aura pu trouver de place, disait son amie; ce sera pour demain. »

Madame de Kersaliou ne répliqua rien : l'air était vif; elle souffrait aussi d'une veille prolongée et si peu en rapport avec les habitudes bretonnes.

Pourtant, pouvait-elle refuser à sa fille de l'accompagner encore la nuit suivante? Elle se résigna, et dormit une grande partie de la matinée pour se préparer à la nouvelle course projetée pour le soir.

Si, la nuit précédente, le claquement du fouet et le bruit des roues avaient fait battre le cœur de

Laurence, l'émotion et l'anxiété redoublèrent cette fois. Le résultat fut le même : un mécompte après une attente pénible. Laurence ne savait qu'imaginer pour expliquer ce retard. Suivant elle, un malheur imprévu avait frappé son amie : mademoiselle Brémont était malade, mourante peut-être.

La journée du lendemain fut triste. Madame de Kersaliou, fatiguée et mécontente, avait déclaré qu'il fallait renoncer maintenant à ces promenades nocturnes. La pluie tombait à torrents, le vent était glacial, et Laurence s'était vainement efforcée d'obtenir l'autorisation de retourner une troisième et dernière fois à Saint-Jouan, escortée de Maugan et d'une vieille femme de confiance.

— « Non, non, avait répondu la dame du manoir, la santé de ma fille ne m'est pas moins précieuse que la mienne. Je défends absolument qu'on sorte cette nuit. »

Depuis la veille, l'imagination de la jeune fille était vivement surexcitée. Elle passait alternativement de l'effrayante idée d'une catastrophe à la presque certitude, aussi très-douloureuse, que la première diligence amènerait Agathe sans que personne se trouvât à Saint-Jouan pour elle. Laurence se demandait avec amertume comment serait interprétée son absence. Donner prise à l'accusation de froideur et d'ingratitude lui paraissait un affreux malheur, et elle eût fait beaucoup pour l'éviter. Obsédée par cette activité dévorante, éga-

rée par cet entraînement irréfléchi qui, pour éviter l'apathie et l'égoïsme, nous pousse quelquefois à des actions imprudentes, l'amie d'Agathe, à mesure que la nuit approchait, se sentait moins disposée à se soumettre à la volonté maternelle.

« Je suis forte, disait-elle, ma santé n'a rien à craindre d'une soirée pluvieuse et un peu froide, et c'est bien à tort que ma bonne mère s'alarme d'un danger qui n'existe pas. Ne puis-je lui épargner des inquiétudes, et néanmoins remplir un devoir d'amitié? Si j'allais en secret, cette nuit, à Saint-Jouan? »

Cette pensée, écartée d'abord comme une tentation mauvaise, devint si pressante, s'empara si bien de l'esprit de la jeune fille, que celle-ci ne résista plus, et qu'elle se décida, malgré les murmures de sa conscience, à rendre complice de sa désobéissance un vieux et fidèle serviteur. Elle confia son projet à Maugan et trouva des raisons spéciales pour justifier ce qu'elle voulait faire. Prendre la voiture à l'insu de la dame du manoir était impossible, mais combien de fois mademoiselle de Kersaliou, chaussée de lourds sabots, n'avait-elle pas bravé la pluie et la boue des chemins pour aller soigner un malade ou porter des secours à quelque pauvre famille! — Il fut convenu qu'à onze heures le jardinier serait prêt à suivre sa jeune maîtresse. Pour plus de sûreté, l'un des chiens de garde devait être aussi du voyage. Le plan bien arrêté, Laurence rejoignit sa mère au salon.

Le front, ordinairement si calme de l'amie d'Agathe, était couvert de rougeur; son trouble était visible; mais, au lieu d'en soupçonner la véritable cause, madame de Kersaliou l'attribuait au chagrin qu'éprouvait sa fille de ne pouvoir se rendre à Saint-Jouan comme elle en avait le désir. La mère se retira de bonne heure. Lorsqu'elle eut quitté le salon, Laurence prit son bougeoir et rentra aussi dans sa chambre.

Il pleuvait toujours et le vent redoublait de violence.

Laurence s'assit près de la fenêtre et mit sa tête dans ses mains; elle tremblait, non que sa course nocturne lui inspirât la moindre crainte, mais elle frémissait à l'idée qu'elle venait de tromper sa mère pour la première fois. Ses réflexions étaient d'une nature si poignante, qu'elle voulait leur échapper en essayant de lire. Elle prit dans la chambre voisine de la sienne, sur la tablette dont il a été question, l'admirable livre de Silvio. En ouvrant le volume au hasard, ses yeux s'arrêtèrent d'abord à ce passage :

« Notre père et notre mère sont naturellement « nos premiers amis; ce sont, de tous les hommes, « ceux à qui nous devons le plus. »

Et plus loin :

« Ces têtes blanches, qui sont là devant nous, « qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans « la tombe? Ah! tandis que nous avons le bonheur « de les voir, honorons-les, et cherchons-leur des

« consolations à ces maux de la vieillesse dont le « nombre est si grand. »

Laurence ferma le volume et parcourut la chambre dans une indécision pleine d'angoisses.

« Non, murmura-t-elle enfin, je n'ai pas à discuter les causes qui ont dicté l'ordre de ma mère, et, que ces causes soient ou ne soient pas une crainte exagérée pour ma santé, l'ordre existe et je dois me soumettre, sous peine de me condamner moi-même à d'amers et longs repentirs. Ma mère est bien réellement ma première amie; et je consentirais à lui ôter, tout à coup, ce qu'elle a de plus cher : sa confiance dans le respect et la sincérité de sa fille?... L'idée seule d'une faute aussi grave exige une expiation. Allons, du courage! il faut renoncer à voir Agathe, et de plus avouer ma faiblesse. »

L'aveu fut bientôt fait. Madame de Kersaliou s'attendrit : sa fille se tenait à genoux près de son lit, elle l'attira doucement contre son cœur.

— « Tu l'aimes donc bien, dit-elle, cette chère Agathe, puisque le désir de la voir a pu triompher un moment de ta droiture? Le remords est venu à temps; mais tu ne regrettes pas moins de ne pouvoir faire, en faveur de cette amitié, une troisième tentative, qui serait probablement aussi infructueuse que les autres. Tu n'y songeais pas, mon enfant! Une demi-lieue à pied, sous ces torrents de pluie, et dans une ombre si épaisse qu'il te serait impossible de choisir ton chemin! Ne détourne

pas la tête pour cacher tes larmes; je sens que tu pleures, et me voilà prête à pleurer aussi. J'ai bonne envie de me laisser toucher. Que penserais-tu de moi, si j'étais assez peu sage pour te permettre de prendre la voiture et de te faire conduire encore à Saint-Jouan cette nuit ?

— « Oh ! maman, quelle nouvelle preuve de votre amour vous me donneriez ! »

Et Laurence couvrait les mains de sa mère de baisers et de larmes.

Comment ne pas céder ? Madame de Kersaliou suivit des yeux sa fille, qui courut à la pendule et sortit précipitamment. Tant d'ardeur pour un résultat si douteux, et, dans le cas le plus favorable, pour une entrevue de cinq minutes avec une amie qui, depuis trois ans, laissait sans réponse les lettres de son ancienne compagne; tant d'ardeur, tant d'élan, disons-nous, attendrissaient et effrayaient en même temps la dame du manoir. Quel désenchantement pouvait succéder un jour à ces généreux mouvements d'une sensibilité enthousiaste ! Les grandes âmes ne sont pas communes : monté à certain degré d'élévation et de chaleur dans les sentiments, qui peut se flatter de rencontrer facilement la réciprocité en amitié, et même dans les affections de famille ?...

Il était près d'une heure du matin quand le bruit de la petite voiture se fit entendre sous les fenêtres du manoir. Madame de Kersaliou n'avait pu dormir; et comme la tempête avait éclaté dans

toute sa furie depuis le départ de sa fille, elle attendait celle-ci avec une inquiétude croissante. Elle apprit sans aucune surprise que Laurence n'avait gagné à cette nouvelle course que des averses successives, dont le véhicule, mal fermé, était peu propre à la garantir. Ses vêtements mouillés, ses mains glacées, ses joues pâles et encore humides, témoignaient de l'imprudence d'un pareil voyage. La pauvre mère s'accusait d'une trop grande faiblesse pour son enfant.

III

Une semaine s'écoula sans qu'on entendît parler d'Agathe. Des renseignements avaient été demandés à Saint-Jouan, au bureau des diligences, et l'on avait acquis la certitude que mademoiselle Brémont n'avait point traversé le pays. Que penser d'un tel retard, après le rendez-vous donné, au milieu de la nuit, dans une saison aussi rude ? Laurence ne vit qu'un moyen de s'éclairer : elle écrivit à Nathalie, cette amie commune, chez laquelle Agathe avait eu l'intention de se rendre. Nathalie, comme Agathe, se souciait peu de correspondance; cependant la réponse arriva, cette fois, courrier pour courrier.

Ce n'était qu'un billet.

Agathe était à Saint-Brieuc depuis plusieurs jours. Son oncle, qui l'accompagnait, désirait connaître Saint-Malo, et l'itinéraire avait été changé par lui la veille du départ. Impossible, d'ailleurs, d'accepter l'invitation de madame de Kersaliou. Toutefois, mademoiselle Brémont, qui devait retourner à Paris dans moins de quinze jours, espérait que son ancienne amie paraîtrait à Saint-Brieuc pendant son séjour dans cette ville. Nathalie le désirait avec elle, et toutes les deux se réunissaient pour assurer Laurence de leur constante affection.

L'épître était rassurante, mais Laurence ne put se défendre d'un étonnement pénible en n'y trouvant pas un mot de regret sur les courses inutiles, et surtout les inquiétudes, dont le changement d'itinéraire avait été l'occasion. Était-ce bien aussi une invitation que lui adressait Nathalie, depuis trois ans madame de Corseul? Pouvait-on s'autoriser de ce billet pour aller réclamer pendant deux ou trois jours l'hospitalité si largement offerte d'ordinaire dans nos manoirs de la Bretagne, ou ne fallait-il voir, dans cette phrase assez obscure, que le désir d'une simple visite, dans le cas où les dames de Kersaliou seraient appelées pour affaire à Saint-Brieuc? La mère inclinait pour cette dernière interprétation, et, tout en se prononçant en faveur de l'opinion contraire, la fille avait peine à lutter contre le doute, maintenant éveillé dans son cœur.

Le doute! quelle affreuse chose en amitié — Laurence se le reprochait comme un crime, et, pour justifier Agathe et Nathalie, elle s'accusait de susceptibilité vaine et d'ingratitude. Il fut convenu que mademoiselle de Kersaliou et la vieille femme de confiance se rendraient le lendemain à Saint-Brieuc. La distance était de treize à quatorze lieues : une diligence revenait le soir, vers Saint-Jouan, et, suivant l'accueil, pouvait ramener le même jour les voyageuses. Les petits préparatifs furent bientôt faits. Indépendamment de la toilette de voyage, que fallait-il à Laurence, sinon sa robe de soie noire, conservée avec soin pour les grands jours, et, dans un carton recommandé d'une manière toute spéciale au conducteur de la diligence, un chapeau de satin brun, chef-d'œuvre d'une modiste de Broons ou de Lamballe?

Au moment du départ, la joie qu'avait fait naître la première lettre apportée par le facteur ne brillait plus dans les yeux de l'héritière du manoir. Une cruelle incertitude la tourmentait, et ce fut presque en pleurant qu'après avoir embrassé sa mère elle lui demanda de lui souhaiter une réception cordiale, et de nature à ne pas lui permettre de revenir au logis dès le même soir. Madame de Kersaliou secoua la tête en souriant :

— « Je désire, dit-elle, que Nathalie ressemble, par les qualités de l'esprit et du cœur, à l'aïeule de son mari, femme d'un noble caractère, et qui, cependant, n'a pas été heureuse. Dans tous les cas,

regarde, écoute, et tâche de mettre à profit tes observations. Tu n'as connu encore que le couvent et la solitude de nos campagnes : je nommerai ceci ton premier pas dans le monde.»

IV

Tandis que la voiture emporte notre jeune sauvage, disons ce qu'étaient Nathalie, son mari, et la famille de ce dernier. On avait connu à Corseul, à l'époque du Directoire, un chaudronnier nommé Michaud, dont le fils était un garçon madré et se croyant propre à tout. Il l'était, apparemment, à faire sa fortune; car, après avoir pratiqué avec succès l'industrie paternelle, il y joignit diverses branches de commerce, et fit si bien que, sous le premier Empire, il devint l'homme le plus important de certaine petite ville des Côtes-du-Nord dont le nom importe fort peu ici. Tant que vécut son père, notre homme signa *Michaud* tout simplement; mais dès qu'il se vit riche, et, de plus, maire de la ville qu'il habitait, il trouva qu'il serait de bon goût de joindre à son nom celui du lieu de sa naissance. Le voilà devenu *Michaud de Corseul*. La Restauration arrive, et, peu à peu, le vulgaire *Michaud* disparaît, se fait remplacer par une initiale, et *M.* (*Martial* ou *Mériadec*) *de Corseul*, après

quelques remarques un peu malignes, quelques ricanements sournois, est accepté partout pour ce qu'il se donne. Le tout est de se poser avec aplomb. La révolution de Juillet éclate : on parle bien haut de libéralisme; que fera Michaud? Reprendra-t-il le nom de son père? Nullement; une petite concession aux idées du jour suffira : il supprime la particule, et se fait appeler *Corseul*. Le goût des titres et des distinctions sociales ne tarde pas à revenir, et si l'initiale a sombré dans le naufrage, la particule reparait plus fièrement encore, débarrassée de cette voisine équivoque. On se retrouve de *Corseul* sans soulever la moindre objection, et l'on eût dit que le bonhomme n'attendait que cela pour mourir, car il s'en alla, particule et tout, dans l'autre monde, juste assez à temps pour échapper aux événements de 1848. Il est probable qu'alors, l'origine plébéienne devenant une sorte d'aristocratie de circonstance, notre parvenu se fût souvenu, durant ces quelques mois, du nom de Michaud, prêt à se faire, comme tant d'autres, un piédestal et un bouclier des chaudrons de son père. Il mourut trop tôt! L'éclipse soudaine du nom emprunté aurait aujourd'hui amené à sa suite non-seulement le *de Corseul* des beaux jours, mais, de plus, le titre de baron ou de comte.

Michaud de Corseul avait un fils qui disparut avant lui, en laissant un héritier actuellement chef de nom et d'armes. Ce petit-fils, fonctionnaire public à Saint-Brieuc, est l'heureux époux de Natha-

lie, jeune femme très-recherchée, très-adulée, et, depuis dix-huit mois, mère de deux jumeaux dont s'occupe plus particulièrement la veuve de leur bisaïeul. Cette dernière, qui a subi, sans les partager, toutes les prétentions vaniteuses de son mari, habite avec son petit-fils et ses arrière-petits-enfants. On vante son jugement, droit quoique un peu sévère, et son activité, que rend plus remarquable le poids de son âge. Elle n'a pas moins de soixante-seize ans.

C'est dans cet intérieur que mademoiselle Brémont est venue s'établir pour quelques semaines. Il est question de mariage. M. de Corseul connaît beaucoup le prétendu, qui voyage en Algérie ; et tandis que Brémont père s'occupe d'affaires de famille, Agathe n'a trouvé rien de mieux que de venir parler des magnificences de la corbeille à des amis sûrs, des amis de cœur, comme elle les nomme dans ses lettres. Une autre cause inavouée a contribué à cette détermination. Dans son cercle habituel, les engagements de son père envers le futur gendre sont trop connus, et l'exécution en est trop prochaine pour permettre à mademoiselle Agathe de se mêler aux plaisirs du monde en l'absence du cher voyageur. Or, à Saint-Brieuc, on donne aussi des bals, des soirées, et personne, à l'exception de la famille de Corseul, n'y soupçonne le grand événement qui se prépare. La conclusion se devine. Mieux vaut encore danser à Saint-Brieuc que s'ennuyer à Paris.

V

Laurence n'avait jamais visité Saint-Brieuc-les-Choux, et la première impression qu'elle ressentit en voyant les clochers de la ville, fut un mélange de crainte et d'abattement. L'arrivée chez d'anciens amis n'est un bonheur qu'avec la pleine certitude de leur causer autant de joie qu'on peut en éprouver soi-même en les embrassant. Quelques jours auparavant, l'amie d'Agathe volait à Saint-Jouan de l'Isle avec cette inappréciable sécurité. Maintenant le doute avait amené l'inquiétude. Un malaise inconnu jusque-là oppressait le cœur de la voyageuse et remplissait son esprit de trouble et d'appréhension. Descendue chez une parente de la femme qui l'accompagnait, il lui semblait pour la première fois, en faisant sa toilette, que le taffetas de sa robe prenait une teinte accusant de bien longs services ; que son châle, d'un beau tissu, mais ayant appartenu à sa mère, n'était plus de mode ; que son petit chapeau de satin, dont les ornements lui paraissaient encore la veille si gracieux, manquait entièrement d'élégance. Au moment d'une visite, un examen pareil est toute une révélation ; il annonce une confiance bien ébranlée ; il prouve qu'on doute du plaisir qu'on peut apporter avec soi et de la bienveillance des autres.

La maison de la famille de Corseul est située dans un des plus beaux quartiers de la ville. On y pénètre par une cour entourée d'arbustes et fermée par une grille de fer. Laurence s'arrêta un instant devant cette grille, avant de porter la main au cordon de la sonnette. Elle était là, timide, irrésolue, et comme étourdie par les battements de son cœur, lorsque la porte de la maison s'ouvrit tout à coup. Deux jeunes femmes, couvertes de velours, de satin, de dentelles, dans les dimensions les plus vastes d'une mode orgueilleuse et extravagante, traversèrent la cour, la tête haute et d'un pas délibéré. Comment retrouver dans ce maintien hardi plutôt qu'aisé, dans cette profusion de parures, ces compagnes d'autrefois, vêtues uniformément d'une petite robe violette ou amarante, et dont la grâce naturelle n'avait rien de ces airs trop dégagés, de ce regard superbe et peut-être imperpétuel ? La grille ouverte, Agathe reconnut la première mademoiselle de Kersaliou.

« Déjà ! s'écria-t-elle avec plus d'étonnement que de plaisir. Puis, se ravisant et embrassant son amie : Cette bonne Laurence ! quelle surprise elle nous ménageait ! Voyons, comment es-tu venue ici ? On m'assurait que tu ne venais jamais à Saint-Brieuc, et, en t'écrivant, nous étions loin d'espérer qu'un heureux hasard.....

— « Nous allons rentrer avec vous, » dit Nathalie, qui tenait une des mains de Laurence entre les siennes.

— Vous ! Nathalie lui disait *vous*, et Agathe n'attribuait qu'à un heureux hasard l'arrivée de Laurence dans la ville où deux amies si regrettées l'avaient priée de se rendre ! Ce n'était donc là qu'une invitation banale, une de ces politesses de convention que l'usage du monde exige et où le cœur n'entre pour rien ? La jeune voyageuse essaya pourtant de donner le change à ces premières impressions. Dans le moment de la surprise, Agathe avait mal exprimé sa pensée ; et il ne fallait attribuer qu'à l'inadvertance ce *vous* glacial, lorsqu'il remplace pour la première fois l'aimable tutoiement de l'enfance et des plus chers souvenirs.

Laurence répondit de son mieux aux questions de ses anciennes compagnes, évitant, toutefois, de leur avouer, puisque l'idée n'en était pas venue à mademoiselle Brémont, que celle qui était allée trois fois, au milieu de la nuit, la chercher à Saint-Jouan de l'Isle, n'avait pas besoin d'un autre motif pour faire le voyage de Saint-Brieuc. Les âmes délicates veulent être comprises sans explications, et lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on ne les devine point, elles se taisent. Agathe et Nathalie, après avoir refermé la grille, revenaient lentement vers la maison avec mademoiselle de Kersaliou. Au moment où elles allaient monter ensemble les marches du perron, Agathe s'arrêta.

— « Chère Laurence, dit-elle, veux-tu que nous agissions encore sans façon comme nous le faisons il y a quelques années ? Nous allions sortir, Na-

thalie a des emplettes à faire, et elle compte sur moi pour la décider dans le choix de ses étoffes. Nous avons aussi une recommandation très-importante au sujet d'une parure qui doit nous servir au bal de ce soir.

— « Oui, tout cela est grave, interrompit la jeune dame de Corseul, et cependant pas assez pour nous retenir longtemps. Vous dinerez avec nous, Laurence. Vous allez voir mes deux enfants, deux jolis anges, tout blonds, tout roses. Lavigne, continua-t-elle en s'adressant à un vieux domestique, conduisez mademoiselle dans la chambre de bonne-maman. »

Laurence aurait eu mauvaise grâce à refuser ce qu'on attendait de sa complaisance. On l'embrassa de nouveau, on lui serra les deux mains : « A bientôt ! » répétèrent Agathe et Nathalie. Et les fleurs de l'une, les plumes de l'autre, les immenses robes à volants de toutes les deux se mirent en marche, laissant la pauvre Laurence abasourdie et presque honteuse du peu d'espace qu'occupait sa robe en fourreau sur le pavé de la cour.

VI

Au moment où mademoiselle de Kersaliou parut devant elle, la veuve de Michaud de Corseul, à demi couchée dans un grand fauteuil, faisait la

sieste entre les berceaux de ses deux arrière-petits-fils. Les jumeaux dormaient aussi très-paisiblement. La vieille dame se réveilla et pria la visiteuse de s'asseoir le plus près possible et bien en face d'elle, attendu que le sens de l'ouïe commençait à lui faire défaut. Après quelques instants d'entretien sur la vie retirée de madame de Kersaliou et de sa fille, le séjour des villes comparé à celui de la campagne, et, de la part de Laurence, quelques regrets d'une existence un peu trop solitaire, la bonne aïeule devint très-communicative. Elle parla du mariage d'Agathe.

« Le prétendu, dit-elle, est un homme d'environ quarante ans, que j'ai vu plusieurs fois dans les salons de mon petit-fils, et dont la fortune rapide et mystérieuse a donné lieu à beaucoup d'histoires. Il n'était, il y a cinq ans, qu'un employé très-subalterne dans une maison de commerce; il n'avait aucun patrimoine, aucun parent riche, et voilà que trois ans plus tard, au moment où on s'y attendait le moins, il quitte brusquement la position modeste qu'il avait occupée jusqu'alors, et annonce l'intention de se bâtir un hôtel. On se demande s'il a perdu l'esprit, mais le terrain est acheté et payé comptant. Les travaux commencent, et, avec le temps, sont menés à bonne fin. Il place des capitaux, son avoir est évalué à trois cent mille francs; et l'on s'étonne, et l'on se récrie, car il est bien évident pour tous qu'il y a là quelque chose de suspect, et qu'on ne peut avouer au grand jour. Il

cherche à nouer des relations avec les familles les plus distinguées du pays, mais il échoue dans ses tentatives, et comme on lui fait entendre que l'origine de sa fortune aurait besoin d'être expliquée, il feint de ne pas comprendre, recule et n'explique rien. A cette époque, M. Floquet (c'est son nom) fit une première ouverture auprès des parents d'Agathe. Ceux-ci ont eux-mêmes de l'aisance, vous le savez, et trois cent mille francs acquis d'une façon douteuse ne pouvaient les éblouir.

— « Très-bien, dit Laurence, mais comment se fait-il qu'aujourd'hui.... »

— « Attendez ! Les parents d'Agathe et Agathe elle-même n'avaient pas hésité un instant à repousser une alliance, assez satisfaisante du côté de la fortune, mais qui semblait ne pas être fort honorable. C'était bien, comme vous le dites. Pourtant les renseignements donnés sur la position de M. Floquet n'étaient pas exacts, et l'on s'aperçut bientôt aux dépenses qu'il fit, au train qu'il mena, qu'il était plus que millionnaire. Cette découverte eut le résultat qu'elle devait avoir : on aurait trop perdu à se montrer revêche pour un homme qui parlait de donner des fêtes princières, et dont le coffre-fort, si bien garni, pouvait rendre tant de services ! »

Mademoiselle de Kersaliou se demandait si elle avait bien entendu.

— « Comment, dit-elle, il semblait impossible que cet homme eût gagné trois cent mille francs d'une

manière honnête, et lorsqu'on reconnaît qu'il s'agit de plus d'un million, les soupçons ne prennent pas plus de force ? La nécessité d'expliquer l'origine d'un tel changement de position ne paraît pas encore plus impérieuse ? »

La vieille dame sourit tristement.

— « Aujourd'hui, reprit-elle, il y a bien des gens pour lesquels le succès, un grand succès justifie tout. On accepte les faits accomplis dès qu'on croit avoir intérêt à le faire. Un millionnaire !.... lui tenir rigueur serait un crime de lèse-majesté dans un temps où l'or est le roi du monde ! M. Floquet vit bientôt tous les salons s'ouvrir devant lui, et comme il se montra bon prince, qu'il rendit des diners pour des rebuffades, qu'il souscrivit largement à toute espèce de listes présentées par des dames patronnesses, qu'il promit, une fois marié, des bals splendides, il se fit bien vite une véritable popularité. M. Brémont avait plutôt éludé que refusé la demande qui lui avait été faite ; il revint sur ses pas, et essaya quelques avances, encouragé par sa fille qui ne rêvait plus que point d'Angleterre, cachemire de l'Inde et diamants. Agathe est jolie. M. Floquet se montra encore une fois généreux, sans rancune, et dans quelques semaines votre amie fera les délices du Gâtinais et de la Champagne.

La jeune Bretonne baissait la tête. Quoi ! son amie d'enfance, Agathe, ne mettait pas au-dessus de tout un nom sans tache et à l'abri du soupçon !

Ce qui distinguait surtout autrefois mademoiselle Brémont, c'était son désintéressement, c'était la noblesse de son caractère. Laurence n'essaya point de dissimuler son désenchantement.

« Bah ! dit madame de Corseul, on fait bien d'autres concessions à la passion du luxe, au désir effréné d'exciter l'envie de ses rivales, ou du moins de ne se laisser jamais surpasser par elles. Combien de catastrophes, dans les familles, n'ont d'autre cause que celle-là ! Un poète du talent le plus aimable raconte un fabliau dont la forme légère cache une pensée très-sérieuse. L'ange rebelle veut s'emparer du cœur d'une jeune femme citée partout comme un modèle de vertu. Prendre un déguisement n'est rien pour l'esprit du mal ; il les multiplie cette fois et met en œuvre toutes les ruses de son invention. Flatteries, menaces, épreuves tantôt effrayantes, tantôt douloureuses, ne servent qu'à donner plus d'éclat à la sagesse de dame Isabeau. Satan commence à désespérer de la victoire. Attendez : Voici qu'Isabelle paraît pour la première fois au bal de la cour, et qu'à sa grande humiliation, elle s'aperçoit que la reine, la dauphine, la chancelière, toutes les autres femmes sont vêtues de brocart, tandis qu'elle seule porte une robe de velours, étoffe dédaignée en ce moment, qu'on se montre de l'œil et qui fait sourire. Le démon n'était pas loin, et comme il avait déjà fait connaître l'étendue de son pouvoir : — Eh bien ! demanda-t-il à demi-voix, qu'obtiendrai-je de vous

maintenant ? — Tout, répond Isabelle, tout pour une robe de brocart. L'histoire finit là ; elle est instructive. Oui, je suis vieille, et je m'isole le plus possible avec ces deux petits enfants ; mais je connais bon nombre de jeunes filles pleines d'aigreur pour leurs parents dès que ceux-ci refusent de se prêter à de folles dépenses de toilette, et pour la même cause, aussi avides d'argent que le seraient de vieux juifs. Je connais aussi bien des jeunes femmes qui absorbent en futilités des sommes qu'on pourrait employer à secourir des malheureux, à aider un parent dans le besoin ; des jeunes femmes qui compromettent à la fois l'honneur de leurs maris par des dettes longtemps inavouées, et l'avenir de leurs enfants par une coupable insouciance. Ne demandez aux unes et aux autres aucun sentiment délicat ni généreux. Elles ne sont capables de sacrifices que pour satisfaire cette frénésie de parure qui les entraîne et qui est une des plaies de ce temps. Le poète a tristement raison : soumission filiale, joies de la bienfaisance, douceurs de la sécurité domestique et des sollicitudes maternelles, dignité d'une position franche et honorable, tout cela et plus encore, tout pour un équipage, une livrée ! tout pour une robe de bal ! »

La vieille dame s'était levée, et elle parlait avec une grande animation. Un des enfants ouvrit les yeux, tendit les bras vers sa bisaïeule, puis se rendormit aussitôt en poussant deux ou trois soupirs.

Madame de Corseul avait posé le doigt sur ses lèvres, et s'était tenue immobile.

« Bon ! reprit-elle, en baissant la voix et en revenant s'asseoir, j'ai failli réveiller les enfants ; ils ont pourtant besoin de repos et moi aussi. Cette nuit, ils ont beaucoup pleuré et je n'ai pu dormir. Au moment où vous êtes entrée, j'étais tout accablée dans ce fauteuil.

— « Nathalie ne craint pas de vous fatiguer en laissant ces deux enfants coucher dans votre chambre ? demanda Laurence.

— « A moins d'y être tout à fait obligée, je tiens que nous ne devons pas confier à des domestiques le soin de veiller, la nuit, à nos enfants. La tâche est quelquefois rude pour moi : j'ai soixante-seize ans, et c'est remplir un peu tard le rôle de mère-nourrice.

— « Mais, encore une fois, Nathalie?... Il me semble que ce serait à elle...

— « Sa santé est très-délicate, répliqua doucement madame de Corseul, et la privation de sommeil pourrait la rendre malade. »

Laurence continua :

« Ce doit être pour elle un véritable chagrin de ne pouvoir soigner elle-même ses petits garçons, et d'autant plus que cette privation doit lui donner aussi pour vous, madame, bien des inquiétudes. La sensibilité de Nathalie était connue au couvent. Combien de fois ne l'ai-je pas vue baisser les lettres que lui adressait sa mère !

— « Elle caresse aussi beaucoup ses enfants, dit la bisaïeule.

— « Excellente Nathalie ! Et vous dites que sa santé est mauvaise ?

— « Non pas mauvaise, seulement délicate, et je crains que sa vie de plaisirs et de fêtes continuelles ne soit pas de nature à la fortifier. Très-recherchée pour ses qualités séduisantes, elle n'a jamais su refuser une soirée ou un bal. De là des veilles fréquentes et des fatigues inouïes tous les hivers.

— « Mais ne peut-elle se dispenser?...

— « Oh ! impossible, elle allège des devoirs de société si impérieux ! Vous souriez ? Seriez-vous disposée à croire, par exemple, que c'est aussi un devoir impérieux de s'attacher au berceau de ses enfants ? Allons, vous oubliez qu'une aïeule, ou au moins une servante à gages, peut remplacer ici la mère absente, tandis que la servante ou l'aïeule ne peut danser pour elle dans un salon. J'ai connu vos parents, mademoiselle, vous leur ressemblez, vous avez comme eux une âme forte et généreuse, et c'est pourquoi je ne crains pas de m'épancher avec vous. Ces mères si délicates, si faibles lorsqu'il s'agit de nourrir un fils, de le veiller pendant les deux ou trois premières années de la vie ; ces mères ont souvent un corps de fer pour les plaisirs du monde ; elles endurent, elles recherchent dans les fêtes des fatigues à faire reculer un capitaine de dragons. Nathalie appartient à cette catégorie de mères débiles et de danseuses intrépides.

— « Je la plains sincèrement, répondit mademoiselle de Kersaliou ; je la plains, car il me paraît impossible, en agissant ainsi, qu'elle obtienne jamais, dans le cœur de ses enfants, la place qui devrait lui appartenir.

— « Vous avez raison, reprit madame de Corseul, la tendresse filiale se nourrit surtout de reconnaissance, et peut-on en avoir beaucoup pour une femme aussi peu jalouse de donner à ses fils les premiers soins ? — L'enfance est soumise à mille accidents imprévus, et je me souviens d'une nuit où l'un de ces pauvres petits m'épouvanta par une convulsion subite et terrible. En un instant, la maison fut en rumeur : les domestiques m'entouraient, exécutant mes ordres, et tandis que je pressais sur mon cœur l'enfant à demi mort, la mère dansait au bal de la préfecture. Je pouvais n'avoir à déposer dans ses bras, au retour du bal, qu'un corps glacé et sans vie. Cette idée la fit frémir, et, pour la chasser au plus vite, pour s'étourdir, elle retourna dans le monde trois jours après. Ne fallait-il pas avant tout triompher d'une impression redoutable ? Vous l'avez dit, Nathalie est si sensible ! »

Laurence se taisait.

— « Vous allez me trouver un esprit chagrin, continua madame de Corseul, et, à la vérité, je ne puis me défendre de gémir en voyant les sentiments les plus naturels sacrifiés au vain désir de paraître et de se faire admirer. Il n'y a qu'un in-

stant, vous laissiez échapper une plainte sur votre isolement ; moi, j'ai toujours vécu dans le monde avec le désir de finir dans la retraite mes années trop nombreuses, et, depuis longtemps, pleines de lassitude. Loyale et sincère, j'ai dû me laisser affubler d'un nom qui ne m'appartient pas, prendre ma part d'une foule de petites choses très-répandues, très-applaudies, et contre lesquelles ma raison n'a jamais cessé de protester. J'ai vu autour de moi les joies et les douleurs de convention, les tendresses menteuses, les admirations hypocrites, et mon cœur s'est soulevé de dégoût. Forte pour supporter un malheur sérieux, je me suis sentie sans courage devant les ennuis journaliers d'une existence dont les heures s'écoulaient en visites oiseuses, en fêtes énervantes, en occupations futiles. On exigeait de moi l'asservissement perpétuel de ma volonté, et j'inclinai la tête, plus meurtrie, plus sanglante sous mes folles parures, que je ne l'eusse été avec la libre disposition de moi-même, dans les plus rudes épreuves de l'adversité. J'aurais voulu consacrer ma vie aux devoirs de la famille, aux amitiés durables, aux plaisirs simples, les seuls vrais, les seuls délicieux. Et le monde disait non ! et mon mari et mon fils disaient comme le monde. Depuis quelques années le compagnon de ma longue carrière a disparu, il ne me reste que mon petit-fils et ses deux enfants ; mais c'est encore un lien qui m'attache à cette maison de bruit où le monde vient étaler devant moi jus-

qu'à la fin les plaies hideuses qu'un œil exercé découvre aisément sous le mensonge des oripeaux. Combien de temps me reste-t-il à supporter ce triste spectacle ? Je voudrais en être quitte bientôt, car mon cœur se resserre tous les jours au contact de tant de cœurs égoïstes. Je ne sais quel froid me gagne ; un froid qui n'est pas celui de la vieillesse, et dont l'impression funeste éveille en moi le désir de tomber demain en poussière. Demain ? Non : nous entrons dans la saison des bals, et, l'usage ne permettant pas encore d'y paraître en deuil, Nathalie serait trop malheureuse de ma mort. Attendons les premiers jours du printemps. Au bout de six mois, M. et madame de Corseul enverront en même temps à leurs amis une carte annonçant qu'ils ont quitté les vêtements noirs, et une invitation pour une soirée dansante. De cette manière, il n'y aura rien de perdu.»

La vieille femme pleurait.

— « Oh ! madame, s'écria Laurence, ne parlez pas ainsi ! Nathalie peut être légère, mais elle vous aime, et si elle avait le malheur de vous perdre...

— « Oui, si elle me perdait aujourd'hui, je serais très-regrettée, interrompit madame de Corseul, car il faudrait de toute nécessité renoncer à la fête qui a lieu ce soir. Ce que je viens de vous dire, mon enfant, se passe tous les jours sous mes yeux, et c'est à peine si quelqu'un y prête attention. — « Pauvre jeune fille ! pauvre jeune femme ! dit-on, la mort de son aïeule va la priver de tous les plai-

sirs de cet hiver. » — Voilà en quoi consiste la commisération. Aussi, rien de moins étonnant, au bout des six mois de rigueur, que de voir un deuil se terminer dans une polka ou une schottisch.

— « Mais le respect filial ?

— « Dans les âmes passionnées pour le plaisir, il est à la hauteur de l'amour maternel ; l'un et l'autre ont tort dès qu'ils deviennent une entrave. Ne rêvez ni l'amitié, ni le bonheur dans ce tourbillon où, pour un cœur resté pur, vous en trouverez dix tout gonflés de vanités puériles et d'ambitions égoïstes. Le bonheur, vous l'avez sous la main ; prenez-le, et ne le cherchez pas où il est si rare de le rencontrer.

— « Je partirai ce soir, se disait mademoiselle de Kersaliou. Mais combien mes anciennes compagnes tardent à rentrer ! J'aurai si peu de temps pour les entretenir. Encore deux heures à passer ici, et en voilà pour toujours ! »

VII

Agathe et Nathalie semblaient, en effet, ne pas se presser beaucoup. Elles arrivèrent pourtant, et avec elles les étoffes dont le choix avait été si difficile. Laurence fut appelée à donner son avis, ce qui fut bientôt fait. Mais ses compagnes avaient

tant de choses à dire sur la finesse des tissus, l'assortiment des couleurs, les formes les plus gracieuses de tel ou tel vêtement, qu'il s'écoula bien du temps avant qu'il fût possible d'aborder un autre sujet d'entretien. On se mit à table, et là seulement la conversation devint un peu moins frivole. Tandis que Nathalie chuchotait par instants à l'oreille d'Agathe, qui lui répondait en étouffant un éclat de rire dans son mouchoir, la jeune solitaire dut répondre à des questions bienveillantes de M. de Corseul sur la vie calme des champs. Mademoiselle de Kersaliou parlait avec charme des bords fleuris de la Rance, de ses bons voisins de campagne, des mœurs bretonnes, souvent si naïves; mais, à l'exception de la grand'mère, ceux qui l'écoutaient étaient si distraits, il échappait surtout à Agathe des paroles si incohérentes, et qui prouvaient si bien que mademoiselle Brémont était moins à ce qui se disait tout haut devant elle, qu'à ses petites confidences à voix basse; l'inattention générale enfin était si évidente, qu'il fallut bien s'en apercevoir. Notre amie balbutia et s'arrêta court au milieu d'une description de l'abbaye de Bosquen qu'elle avait visitée l'été précédent. Nathalie prit le bras de Laurence, et la conduisit au salon. On entoura le piano, et notre voyageuse, faisant un violent effort sur elle-même, essaya de ranimer la conversation languissante par les souvenirs de couvent. — « Quand on en est au chapitre des *Vous souvient-il*, a dit un écrivain

« célèbre, que de précieux liens d'or et de diamants rattachent les cœurs refroidis! que de « chaleureuses bouffées de jeunesse montent au « visage! » Un instant, le charme s'opéra; le frais sourire de l'adolescence revenait aux lèvres; on allait s'entendre, on allait se reconnaître, quand la femme de chambre de Nathalie vint prévenir sa maîtresse que la couturière était dans la chambre voisine, et l'attendait.

La couturière! c'est-à-dire la robe de bal! Oh! comme les murs gris du couvent s'effacèrent de nouveau dans les ombres de l'oubli!...

Agathe suivit son amie, car elle avait aussi une robe à essayer. Demeurée seule encore une fois avec la grand'mère, Laurence prit quelques romances sur le piano; elles exprimaient toutes, avec plus ou moins de bonheur, les sentiments les plus doux de la famille. Elle continuait cet examen, lorsque la fiancée de M. Floquet et la jeune dame de Corseul entrèrent dans le salon. La robe d'Agathe avait un défaut, ce qui fut raconté avec une animation désolée par mademoiselle Brémont, et une certaine satisfaction mal déguisée par Nathalie, dont la toilette, un peu moins brillante, était en tous points irréprochable. Il n'était plus possible de causer religieuses et pensionnaires au milieu de telles préoccupations.

— « Parle toujours, je t'écoute! » disait Agathe à Laurence. Et, tandis que celle-ci obéissait en hésitant, l'autre se penchait à l'oreille de Nathalie

et déplorait, pour la vingtième fois, l'erreur de la maladroite couturière.

Le moment approchait où mademoiselle de Kersaliou devait quitter l'hôtel de Corseul. Aucune des deux amies ne cherchait à la retenir, mais, avant son départ, Nathalie voulut bien lui chanter une romance qu'un poète ami de la famille avait composée tout nouvellement. Le poète comparait Nathalie à toutes les héroïnes de la piété filiale et de l'amour maternel. Il la nommait l'ange gardien de l'enfance et de la vieillesse, et la montrait, dans le couplet final, soutenant d'une main son aïeule, et de l'autre, protégeant les deux jumeaux. La jeune femme chantait avec beaucoup de sentiment, et, en donnant à ces simples mots : — « Mes enfants, ma mère, » — une expression si touchante, qu'il était difficile de l'entendre sans émotion. L'air achevé, elle vint embrasser son aïeule, et parla de ses chers petits anges avec un aplomb merveilleux. Tous les dévouements ne se ressemblent pas. Celui de Nathalie consistait à confier ses enfants aux soins de son aïeule, et son aïeule aux caresses de ses marmots. Elle s'effaçait, les laissant à eux trois s'aider et s'égayer les uns les autres.

Agathe se mit à son tour au piano, et chanta, non sans quelques distractions occasionnées par la maudite robe, une chanson savoyarde sur le mépris des richesses.

« De mieux en mieux ! » pensa Laurence, et comme l'heure du départ était arrivée, et que,

d'ailleurs, il était temps que ses amies s'occupassent de leur toilette, elle replaça sur ses épaules, avec plus d'assurance qu'elle n'en avait eu quatre heures auparavant, son châle un peu pâli, mais qui, du moins, recouvrait un cœur aimant et sincère. Ce pauvre cœur était bien oppressé en ce moment, et elle eut peine à retenir ses larmes lorsque ses deux anciennes compagnes, très-présées de la voir partir, l'embrassèrent une dernière fois. La vieille dame l'accompagna jusqu'à la grille.

— « Adieu ! lui dit-elle avec effusion ; retournez aux lieux où vous êtes aimée, où l'on ne place pas au-dessus de tout les jouissances du luxe et un fol amour des plaisirs. J'ai longtemps rêvé le bonheur qui vous est donné : un toit paisible, d'agréables lectures dans la campagne, la rencontre et la société de gens simples, de bonnes gens véritablement heureux de me voir. Vous avez cela, et de plus, la tendresse de votre mère, les bénédictions des pauvres que vous secourez, la conscience d'une vie saintement occupée, méritoire pour vous et utile aux autres. Un jour, de nouvelles affections viendront encore l'embellir. Et, le mérite ayant décidé votre choix, vous trouverez dans un mariage heureux des plaisirs purs, des joies saluaires que les satisfactions morbides de la vanité n'ont jamais données à personne. »

L'horoscope était favorable, mais Laurence n'y porta que peu d'attention. Elle embrassa madame

de Corseul et se jeta dans la voiture qui devait ramener à Saint-Jouan de l'Isle. Elle répondit à peine aux questions de sa compagne de voyage. Elle souffrait. Les illusions qu'il lui fallait laisser en arrière étaient de ces morts regrettés qu'on pleure longtemps après les avoir conduits à la fosse qui nous les dérobe. La vie est pleine de ces funèbres retours ; car, chimères ou réalités, nous menons toujours le deuil de quelqu'un ou de quelque chose.

VIII

Lorsque madame de Kersaliou revit notre voyageuse, un grand changement s'était fait dans l'esprit de cette dernière. Il n'était plus à craindre que le désir de renouer d'anciennes relations vînt la troubler. Elle avait compris combien certaines amies d'enfance gagnent à s'écarter de notre route avant les transformations successives de l'âge. De trop confiante qu'elle avait été jusque-là, peut-être semblait-elle en ce moment trop sévère et trop désabusée à l'égard de mademoiselle Brémont et de la jeune dame de Corseul. Les idées sombres de l'aïeule étaient devenues contagieuses pour le cœur blessé de Laurence, et ce monde qu'on venait de lui peindre, ce monde dont l'influence délétère affaiblit les plus nobles instincts

de l'âme, elle en parlait avec une âpreté tout à fait digne d'un vieux misanthrope. Cette réaction inévitable pour un caractère ardent, n'étonna point la dame du manoir. Celle-ci aimait et pratiquait la modération. Elle s'appliqua désormais à ramener sa fille à moitié route entre les illusions d'autrefois et les désenchantements d'aujourd'hui.

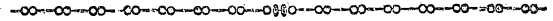
— « Je me réjouis, lui dit-elle, d'une leçon qui peut te rendre notre solitude plus agréable ; mais il ne faut pas, après avoir rêvé à tes amies une perfection morale qui te rendait leur éloignement doublement pénible, exagérer maintenant leurs défauts. Une des qualités essentielles de la vertu, c'est la bienveillance, d'autant plus durable qu'elle n'emprunte rien à l'enthousiasme, d'autant plus précieuse qu'elle est aussi une des premières conditions du bonheur. Notre manoir isolé te sourit mieux aujourd'hui que le tourbillon du monde. Cependant nous avons encore des relations, ces relations peuvent s'étendre davantage, et madame de Corseul a négligé de t'apprendre qu'il n'est pas de lieu si retiré où l'on ne retrouve parfois les misères qu'elle te signalait si douloureusement. Sois donc aussi prudente, et, en même temps, aussi indulgente ici que tu devrais l'être à la ville. L'admiration aveugle demande une tendresse héroïque, de sublimes deulements qui lui font défaut, et, le désenchantement arrivé, elle s'éteint subitement, laissant à sa place le dégoût, le mépris, quelquefois la haine. Il n'en est pas ainsi

de la bienveillance. En toute occasion, elle ne prend conseil que de la raison et de la bonté; et si, d'un côté, elle attend peu des hommes, de l'autre, elle est toujours prête à leur pardonner beaucoup. »



L'ONCLE BENOIT.

L'ONCLE BENOIT.



I



LE PRESBYTÈRE DE PENANCOAT.

Il y a quelques années qu'un ancien conseiller d'État, étonné de ne pouvoir retrouver sur la carte du Finistère le village de Plouzal, dont j'avais fait mention dans un de mes récits, s'adressa directement à moi pour connaître la situation géographique de cette localité, qu'il avait pris à cœur de découvrir. Plouzal était un nom d'emprunt; et, comme Penancoat n'est pas autre chose, j'ai hâte de le déclarer, cette fois, pour épargner d'inutiles recherches à mes lecteurs. Une histoire contemporaine demande des précautions. Que dirait l'oncle Benoit, que dirait l'abbé Morineau si je m'avisais d'indiquer d'une manière précise l'usine et le pres-

bytère de.... Penancoat? Je me suis déjà fait une querelle avec un vénérable curé de campagne pour avoir essayé de peindre, dans un de mes premiers ouvrages, la pauvreté évangélique de sa demeure. Il avait répliqué sagement à mes observations sur le dénuement de sa chambre, que les apôtres étaient moins bien logés que lui; et cette réponse m'avait paru si touchante, que je la rapportai dans mes vers. Peu de temps après, notre excellent évêque, M^{sr} Graveran, en tournée épiscopale, visita le bourg de D....., et reconnut la vérité de mes tableaux : — « *Les apôtres, mon fils, n'étaient pas aussi bien,* » dit-il au recteur, en citant un passage de mon épître. Le vieillard rougit, balbutia, et, dans sa confusion, prétendit que je lui attribuais des paroles dont il n'avait aucun souvenir.

— « Ah ! Monseigneur ! disait-il en bégayant, Monseigneur ! les poètes.... vous savez...., les poètes !... »

Il y avait une accusation dans ces mots décousus. Heureusement, mes témoins étaient là; et l'évêque voulut bien déclarer qu'il était intimement convaincu que, dans la circonstance, le poète avait été un historien très-fidèle.

Ce fait, malgré son peu d'importance, suffira, j'espère, pour justifier aux yeux de tous l'emploi du nom de Penancoat substitué à un autre nom plus connu. Je ne m'oppose nullement, du reste, à laisser deviner aux esprits sagaces le véritable

théâtre des événements qui vont suivre. Si leur pénétration peut s'aider de quelques détails descriptifs, je leur signalerai même volontiers une église du seizième siècle, entourée de vieux ormeaux, au-dessus desquels s'élève une flèche élancée et brodée à jour. L'église est sur le haut d'une colline abritée à l'ouest par des montagnes plus imposantes, et au pied de laquelle, du côté opposé, serpente une petite rivière dont le cours sinueux se cache par instants sous des berceaux de saules et d'osiers. Une grande usine et une belle maison nouvellement construites se dressent fièrement au bord du ruisseau, et semblent prendre à tâche, à force de mouvement et de bruit, d'étouffer son murmure, d'effrayer les oiseaux qui voudraient s'y désaltérer, d'ôter enfin à ces riantes campagnes le charme incomparable que donnent la solitude et la paix. Derrière ces bâtiments environnés de vastes prairies, un bois en pente, traversé par une route assez large, s'étend de l'établissement industriel jusqu'aux premières maisons du bourg. La plus remarquable de ces maisons est un ancien manoir à demi ruiné, dont la tourelle sans toiture s'est couronnée, on ne sait comment, de touffes de pervenches. Ces fleurs retombent en guirlandes le long des murs lézardés et vont se mêler à la vigne qui tapisse le corps de logis principal. Ici, on ne voit que trois fenêtres de façade; les deux premières, longues, étroites, et de dimensions à peu près égales; la troisième, plus large, ornée de

sculptures bizarres, et surmontée d'un reste d'écusson. Sur le bord de cette dernière fenêtre, des jacinthes étalaient naguère leurs fleurs roses et lilas dans un vase de porcelaine de Chine très-élégant pour qui l'admirait du dehors, mais qu'il ne fallait voir que de là, attendu qu'il n'avait qu'un côté, et servait uniquement à dissimuler aux passants un pot de grès ou de terre plus commune encore. Ce débris de porcelaine avait été découvert par mademoiselle Placide, dans une des caves du manoir, à l'époque où son frère, l'abbé Morineau, recteur de Penancoat, osa faire un presbytère de campagne de l'illustre berceau des Kraouaden-Krabanad de Gaol-Gammas. Au mois de mai 1856, trente années au moins s'étaient écoulées depuis la première apparition du vase ébréché sur la fenêtre de la vieille fille. Le bon prêtre, ami de la vérité et de la simplicité en toute chose, grondait et murmurait à chaque nouvelle exhibition. Paroles inutiles ! le précieux tesson se montrait tous les ans à la même place, et annonçait aussi sûrement le printemps aux habitants de Penancoat que les fleurs embaumées de l'aubépine et les premières hirondelles.

A l'heure où commence notre histoire, nous trouvons le frère et la sœur engagés dans une discussion assez vive. Le premier est un homme de taille moyenne, aux larges épaules, à la tête forte et couverte d'une profusion de cheveux blancs. Son teint brun et légèrement coloré annonce une

santé robuste ; et, bien qu'il ait atteint sa soixante-troisième année, son regard a toute la vivacité de la jeunesse. Placide, jumelle de son frère, moins heureusement née que lui, a été aussi plus maltraitée par le temps. Elle est petite, un peu contrefaite, et l'expression de ses traits ridés n'a rien d'agréable. Vêtue avec une certaine recherche, elle a des attitudes, des airs de tête, un son de voix, des façons de marcher et de saluer qui ne peuvent laisser aucun doute sur la satisfaction qu'elle éprouve du rang qu'elle tient dans le monde. Devant les paroissiens, Placide ne parle de M. le recteur qu'avec un profond respect, quitte à se dédommager ensuite en faisant bon marché des sages conseils du vieux prêtre, et en exerçant la patience de celui-ci par ses contradictions. Cette fois, balançant d'une main un poulet maigre et portant de l'autre une pile d'assiettes de faïence où le temps avait tracé de mystérieuses arabesques, elle se tenait debout à la porte de la salle à manger, dans laquelle l'abbé, déjà poursuivi ailleurs, était venu se réfugier pour lire son bréviaire.

« Ah ! je vous dérange, Corentin ! J'en suis désolée ; et cependant, qui est à plaindre ici, je vous le demande, si ce n'est moi ? moi, sur qui pèse la responsabilité de ce dîner où vous n'aurez que la peine de manger en compagnie de M. Benoit !... La belle idée qu'il a eue de s'inviter ainsi à votre table, et à l'improviste encore ! Ces gens

riches ne doutent de rien : ils pensent qu'on n'a qu'à se pencher sur la rivière pour en retirer des truites au gratin, et qu'à secouer les pommiers en fleur pour en faire tomber des compotes. C'est inouï, vraiment, de voir le sans-gêne de certaines personnes qu'il est inutile de nommer; et ce qui n'est pas moins étonnant, c'est votre calme à vous, votre tranquillité d'esprit quand je ne sais où donner de la tête.

— « Allons, une troisième interruption dans ma lecture ! il faudra recommencer. — Écoutez-moi une bonne fois, Placide, et que ce soit vite fini. M. Benoît me prévient qu'il viendra aujourd'hui me demander à dîner. Pouvais-je répondre à son billet que le pain manquait au logis ? Assurément, non. D'ailleurs, je ne vois pas trop ce qui vous chagrine. La marmite n'est-elle pas sur le feu ? N'avez-vous pas ce poulet dont vous avez meurtri la tête avec vos grands gestes de tout à l'heure ? Soupe, bouilli, rôti, que faut-il de plus pour faire un repas splendide ?

— « Vous moquez-vous ? Encore si j'avais eu le temps d'engraisser ma poule !... Et puis, quel service de table ! des serviettes de toile écrue ! des couverts d'étain et des assiettes de grosse faïence !

— « Pourquoi pas, ma chère ? Ne sommes-nous pas nés, vous et moi, chez un pauvre cultivateur ; et là n'avons-nous pas, tous les deux, dans notre enfance, mangé à la même écuelle, sans serviettes d'aucune espèce, et avec des cuillers de bois ?

— « Cela peut être ; mais votre position a changé, et la dignité de votre caractère....

— « Justement ! la dignité de mon caractère me commande impérieusement la simplicité, la pauvreté même.... Oui, la pauvreté, mademoiselle, car rien n'est plus favorable à l'influence d'un prêtre, d'un recteur, que la certitude pour ses paroissiens qu'aucune idée de bien-être et de profit matériel n'a pu décider de sa vocation. Une vie molle, facile, et relativement somptueuse chez un prêtre de campagne, serait en opposition formelle avec la volonté de notre Sauveur, qui recommandait à ses disciples de n'avoir ni deux tuniques, ni deux manteaux, et de ne s'attendre, dans la route de leur apostolat, qu'à des privations, des souffrances et des opprobres. Voilà bientôt un demi-siècle que je dispute avec vous sur ce sujet, et les années, au lieu de vous rendre plus sage, semblent ajouter encore à vos désirs ambitieux. »

Mademoiselle Placide entra dans la salle d'un pas solennel, et après avoir posé sur la table la volaille et la pile d'assiettes :

— « Bien ! dit-elle, vous commencez à vous animer plus qu'il ne serait nécessaire. Cependant, dussiez-vous perdre tout à fait patience, j'irai jusqu'au bout, et je m'expliquerai. Vous parlez de mes désirs [ambitieux ; voulez-vous les connaître tous ?

— « Non, Placide, non ; je sens que vous avez

raison en me reprochant une animation trop grande, et je crains sur ce chapitre....

— « Écoutez, reprit la vieille fille, ce sera bientôt dit. Je voudrais d'abord une bonne petite voiture dans la remise, et pour la traîner, un autre cheval que ce misérable Gorrek qui vous a coûté dix écus. Ceci est une chose utile, mon cher Correntin, et dans l'intérêt des malades que vous allez visiter.

— « Gorrek me suffit, répondit le vieillard; et si je n'avais besoin d'épargner les heures quand je fais une course pour n'être pas trop longtemps loin de mon église où quelqu'un peut avoir besoin de moi, je n'irais pas autrement qu'à pied. Saint François de Sales, qui n'était pas un paysan comme nous, renvoya ses chevaux avant d'entreprendre sa mission dans le Chablais. Si nous voulons réussir, disait-il à son compagnon, nous devons imiter les apôtres, et nous contenter comme eux du nécessaire. Il partit à pied, n'emportant que son bréviaire et sa bible, et il changea les cœurs dans ces contrées que désolait l'hérésie. Le zèle et le courage qu'il montra en supportant gaiement toutes les fatigues, en souffrant la faim et la soif, en passant les nuits couché sur les chemins à la belle étoile; ce zèle et ce courage firent cent fois plus que toutes ses prédications.

— « Je le veux bien, et pourtant vous ne me persuaderez jamais qu'une voiture commode qui me servirait aussi pour me rendre à la ville, serait

un obstacle pour faire mon salut. J'aimerais également à voir ces vilains murs blanchis au lait de chaux disparaître sous un papier de tenture. J'en admirais un chez M. Benoît. On dirait des bandes de velours sur un fond de satin. Ce papier donnerait à cette pièce un tout autre aspect.

— « Avez-vous fini? demanda l'abbé Morineau.

— « Pas entièrement. J'ajouterai un dernier mot, s'il vous plaît. Que pensera de vous M. Benoît, en ne trouvant sur votre table que ce maigre poulet et la côte de bœuf qu'il est grand temps de jeter dans la marmite? Du bœuf! j'ose à peine lui donner ce nom, quand la voisine m'assure qu'elle l'a vu traire l'autre soir! N'est-ce pas un joli festin pour M. le maire, un homme qui n'a pas moins de vingt mille francs de rente? Il sortira d'ici avec une belle opinion de votre cuisine! »

Le recteur marchait à grands pas dans la chambre, les bras croisés, la tête basse, et cherchant à se contenir. Il se retourna brusquement.

— « Les gens du monde, dit-il, ne jugent pas comme vous, ma chère, et tenez pour certain qu'une trop bonne opinion de la cuisine d'un curé donnerait lieu à une opinion toute différente du curé lui-même. Il suffit que M. le maire trouve à ma table une nourriture saine et abondante; il suffit qu'en arrêtant les yeux sur ces murs dont la nudité vous choque, il ne puisse leur reprocher, pas plus qu'à mes vêtements d'étoffe

commune, rien de contraire à la propreté. Mes vêtements ! n'avez-vous pas encore remarqué qu'ils étaient noirs, et que l'Eglise n'a pas choisi cette couleur pour donner l'idée d'une vie passée dans les plaisirs de la table et les autres vanités d'un maître de maison ! Si, par vos persécutions incessantes, vous aviez réussi à cacher ces murs sous un papier imitant la soie et le velours, si mes chandeliers de cuivre, par un procédé menteur, avaient pris la couleur de l'argent, si mes chaises de paille étaient remplacées par des fauteuils couverts de damas, savez-vous, Placide, ce qu'il vous resterait encore à faire ? Vous auriez alors à tenir la porte du presbytère si bien fermée que pas une veuve indigente, pas un orphelin sans appui, pas un vieillard infirme et délaissé ne pût jamais pénétrer chez moi.

— « Et pourquoi donc, je vous prie ? »

— « Vous demandez pourquoi ? Parce qu'en voyant ici tant de choses inutiles, les pauvres deviendraient bien vite qu'un prêtre tellement occupé de son bien-être personnel, serait peu sensible à la misère et aux peines des autres.

— « Très-bien, Corentin ! ne vous arrêtez pas à moitié chemin alors dans vos austérités ! Prenez un cilice, couchez sur la pierre, jeûnez toute l'année au pain sec et à l'eau. »

L'abbé Morineau aurait pu répliquer que la présence de sa sœur au presbytère était pour lui une pénitence assez rude, mais il adoucit sa réponse,

et se contenta de regretter hautement ce qu'il appelait sa faiblesse et sa pusillanimité. — « Si je n'ai pas le courage d'imiter par des macérations tant de pénitents illustres, continua-t-il, du moins, on n'aura pas à me reprocher de suivre le siècle dans cette descente rapide où l'entraîne l'amour effréné du luxe et de toutes les jouissances matérielles. Les campagnes ne sont déjà plus ce qu'elles étaient il y a trente ans. La ferme aisée a des exigences de bien-être inconnues jusqu'à ce jour, et, à mesure qu'on y devient plus vaniteux et plus raffiné, on s'y montre moins religieux et moins charitable. Quel malheur si, dans nos villages ainsi menacés, la mollesse envahissante trouvait jamais un complice dans l'homme que l'Eglise a placé là comme une sentinelle ! Ah ! qu'il garde bien toute sa liberté d'action, cet homme si utile ! Il n'y parviendrait qu'en sauvegardant avec un soin continuel la simplicité de sa vie, qu'en redoublant de modestie, de sobriété et d'abnégation. »

Mademoiselle Placide avait repris ses assiettes, sa poule, et elle se disposait à sortir.

— « Vous savez, dit-elle, en s'arrêtant à la porte, que vous n'avez que du cidre à offrir ! »

— « Bah ! répondit le recteur, je croyais qu'il nous restait deux ou trois bouteilles de bordeaux.

— « Et la maladie du pêcheur d'anguilles ! Voilà, vous ne savez rien refuser ! Toute la demi-barrique a passé dans les mains des autres, et vous n'en connaissez pas le goût.

— « Pauvre M. Benoît ! reprit l'abbé un peu déconcerté, vous boirez du cidre ! »

Une nouvelle évolution plaça la vaisselle et le reste sur une marche de l'escalier. Placide mit ses deux poings sur ses hanches, et releva la tête d'un air superbe :

— « Non, monsieur le Recteur, il ne sera pas dit que M. le maire de Penancoat n'aura trouvé chez le frère de Placide Morineau qu'un repas de mendiants ! La ville n'est qu'à deux lieues, et votre sacristain est déjà en route pour acheter deux bouteilles de bordeaux et une bouteille de champagne.

— « Du champagne ! s'écria le vieillard en devenant cramoisi ; du champagne sur la table d'un presbytère de village, et cela dans une paroisse où vingt familles ne savent tous les jours comment dîner !... Placide, c'est une trahison, et je vous déclare que personne ici ne touchera à ce vin maudit.

— « Je vous proteste, à mon tour, qu'il paraîtra au dessert, et que, si vous refusez d'en boire, M. Benoît saura bien vider la bouteille à lui tout seul.

— « Je vous défends... je vous défends... répéta le recteur, sans pouvoir achever sa phrase, tant l'indignation le suffoquait.

— « Nous verrons cela dans quelques heures. En attendant, je vais préparer la broche....

— « Allez au.... Seigneur ! qu'allais-je dire ? Allez à la cuisine, Placide, allez à la cuisine. »

Le vieillard resta quelques instants dans la salle à manger, puis il remonta dans sa chambre d'un air contraint, les yeux baissés, dans l'attitude d'un coupable. Le mouvement d'impatience qu'il avait eu l'affligeait et lui causait une véritable humiliation. La raison était de son côté, il le sentait bien ; mais il y avait dans son cœur un tel besoin de perfection, qu'il se reprochait amèrement les moindres faiblesses. Dans une conversation récente où l'excellent abbé s'était plu à citer saint Paul, M. Benoît avait répondu, comme autrefois un grand prince à propos des mêmes paroles de l'Apôtre, qu'il connaissait bien les deux hommes que chacun de nous retrouve au dedans de soi. — « Pour moi, avait dit l'industriel, les deux hommes se nomment Irascible et Pacifique, et je regrette que mes nombreux ouvriers, par leur négligence ou leur sottise, me fassent donner trop souvent à Irascible le pas sur son compagnon. » — Cette idée avait amusé les deux vieillards. Pour l'abbé Morineau, Pacifique avait toujours l'avantage, si ce n'est parfois dans les discussions avec mademoiselle Placide.

La voix de Pacifique ne tarda donc pas à se faire entendre du bon recteur, et peu à peu le calme revint. — « Pourquoi ces vaines agitations ? disait cette voix amie. La cause de la vérité est à la fois si belle et si sainte, que les premières conditions pour bien la défendre sont la mansuétude et la gravité. »

Le vieillard s'humilia dans la prière; puis, reprenant le cours de ses pensées, il choisit sur les rayons de sa petite bibliothèque un volume des conférences que Massillon adressait aux prêtres de son diocèse. Il s'arrêta longtemps à ce passage :

« Soyons saints, et nous serons respectés; honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera; ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde, c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages. C'est connaître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quelque autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable. »

Cet admirable livre, où l'esprit de charité et de pauvreté est prêché sous toutes les formes avec autant de force que de zèle, affermit encore le recteur de Penancoat dans la résolution qu'il avait prise de ne jamais sacrifier à de folles dépenses de table ou d'ameublement les intérêts des pauvres qui comptaient sur lui. Tandis que mademoiselle Placide faisait vacarme dans l'escalier, et cherchait à attirer l'attention de son frère sur les apprêts du festin, l'abbé, fermant l'oreille à ce bruit provocateur, et les yeux fixés sur la route qui menait des bords de la rivière au sommet de la colline, attendait l'apparition d'un chapeau gris, d'une redingote noire et d'une canne à pomme d'or. Le tout se montra bientôt à la lisière

des grands bois, et en marche vers le presbytère. Le maître du logis remit le volume à sa place, et descendit dans la cour où son hôte entra d'un pas très-léger et très-rapide pour un homme qui n'avait pas moins de soixante-dix ans.

LE DINER.

Le potage fut bientôt servi, et le maire y fit honneur à la grande satisfaction de Placide qui se sentit délivrée d'un grand poids lorsque la servante lui rapporta la soupière vide. La demoiselle se tenait à la cuisine, surveillant elle-même le rôti et prodiguant à la poule étique des soins maternels. Jamais, en effet, les roses de la santé revenant peu à peu sur les joues d'un enfant longtemps malade ne provoquèrent plus de joie que ne le firent ici les progrès de la couleur d'or. Transformée en quelque sorte par la sollicitude dont elle était l'objet, la poule reprit une dernière fois la route de la salle à manger où, peu d'heures auparavant, elle avait assisté, sans y prendre part, à une querelle domestique. L'habile ménagère ne voulut point se

charger de la présentation, bien qu'elle n'eût pas été fâchée de savoir par elle-même si le riche convive de son frère aurait un œil indulgent pour le rôti. Elle se réservait pour un autre moment, celui du dessert.

Il arriva ce moment désiré et redouté en même temps. La grosse servante reçut l'ordre d'ouvrir la marche avec un plat de pruneaux, et la vieille fille suivit, plus majestueuse que jamais, portant à la fois une assiette de macarons et la fameuse bouteille de champagne. Son entrée eut quelque chose de triomphal et de saisissant. Elle ne prononça qu'un mot : — Voilà ! — Mais ce mot était accompagné d'un regard à l'adresse de quelqu'un qui bondit sur sa chaise, d'un regard profond, superbe, et qui disait mieux que des paroles : — Monsieur l'Abbé, prenez garde à ce que vous allez faire !

Mademoiselle Placide ne fit que traverser la salle comme il convient à toute apparition qui veut conserver un certain prestige. Une fois sortie, et la porte refermée, peut-être l'apparition de Penancoat ne dédaigna-t-elle pas d'appliquer un œil à la serrure. Dans ce cas, ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit ne fut pas de nature à l'encourager dans ses tentatives de révolte.

« Je suis vraiment affligé, très-affligé de ceci, murmura le recteur dont les paroles sortaient avec peine. Ma pauvre sœur ne pouvait me causer un déplaisir plus grand, puisqu'elle me met dans la nécessité de laisser voir à un tiers le peu d'accord

qui règne entre nous. Je vais m'expliquer. En attendant, mettons cette bouteille à l'écart.»

M. Morineau prit la bouteille et la cacha dans un coin. Il jeta aussi un regard de travers sur les macarons : cependant, il leur fit grâce, dans la crainte de paraître trop singulier en donnant pour tout dessert à son hôte un spectacle analogue au défilé des ombres chinoises. M. Benoît ouvrait de grands yeux.

— « Des pruneaux, monsieur le Maire ! dit l'abbé qui avait repris sa place à table, je les crois de bonne qualité ; vous me permettez aussi de vous verser un peu de ce bordeaux. »

La bouteille était à moitié vide. Durant tout le repas, le recteur n'avait bu que du cidre, alléguant un goût particulier pour cette boisson économique. Toutefois, il consentit à faire connaissance avec le nectar dont le litre avait coûté quatre-vingts centimes au *Cheval d'Argent*, et cela pour trinquer, avec son hôte, à la prospérité de l'usine et à la santé de toute la paroisse.

« Maintenant, reprit-il en s'adressant au voisin, je vous dois une explication et des excuses pour ce que je viens de faire. Ma sœur a des idées tout à fait différentes des miennes, et, parce qu'un luxe insolent se glisse aujourd'hui dans toutes les conditions ; parce que le *comfort*, comme ils disent, est devenu l'idole du siècle, elle voudrait que le presbytère suivit l'entraînement général. Vous n'êtes pas un chrétien pratiquant, monsieur Be-

noît ; vous le proclamez bien haut, et je le regrette : eh bien ! soyez de bonne foi ! que diraient vos amis les voltairiens si, par impossible, un certain nombre de recteurs dans nos campagnes oublieraient assez leur mission pour ne s'occuper sérieusement que de leur bien-être personnel ? J'entends d'ici les accusations, et vous les entendez comme moi, n'est-il pas vrai ? — Voici donc ce qui m'est arrivé ce matin. On m'a fait une querelle parce que cette maison n'est pas un palais ; parce que je n'ai d'autre couvert d'argent que celui qu'il vous a plu de m'offrir à la Saint-Corentin, l'année dernière ; et, pour conclure, en dépit de mes ordres les plus formels, on vient de faire acheter à la ville voisine ce champagne qui va y retourner, tout à l'heure, j'en atteste mon patron, l'un des plus grands buveurs d'eau qui furent jamais ! Personne ne connaît mieux que vous les revenus de la cure ; ils sont très-minces, surtout si vous considérez les nombreux indigents de la paroisse. En me conformant le mieux possible à mes devoirs de prêtre, qui me commandent, comme le dit si bien Massillon, de porter dans mon sein tout ce pauvre peuple qui m'est confié comme une nourrice porterait son enfant, prête à essuyer sans se rebuter ses inquiétudes et ses caprices ; à souffrir, sans l'abandonner, ses ingratitudes et ses murmures ; en me conformant à ces devoirs, toujours impérieux et souvent si difficiles à remplir, n'ai-je pas encore la douleur de ne pouvoir aider et secourir

efficacement une foule de misères ? — Il faudrait un cœur de rocher pour s'imaginer être quitte envers des malheureux qui souffrent de la faim, après leur avoir fait, en sortant d'une table bien servie, un sermon sur la résignation chrétienne. S'il y a force majeure, si je n'ai que mes exhortations à offrir, je les donne avec mes larmes ; mais, dans ce cas, je n'ai la conscience en repos qu'autant qu'il m'est prouvé que je n'ai pas sacrifié à mes aises l'argent nécessaire pour ramener un peu de joie dans les yeux de la vieille mère ou des petits enfants. Aujourd'hui même, je dois aller visiter Albin, le pêcheur d'anguilles, malade depuis quelques semaines. Je n'aurai que bien peu à lui laisser avec mes consolations. Cela m'attriste, parce qu'il y a de grands besoins dans cette famille.

— « Je crois avoir entendu parler de cet homme, dit M. Benoît. Ah ! oui, Hilaire, mon neveu, est allé le voir, et justement ce jour-là, d'après ce que racontait le malade, vous lui aviez donné.... »

— « Plus bas, monsieur le Maire ! plus bas ! ma sœur pourrait vous entendre ! »

— « Vous lui avez donné la chemise que vous aviez sur vous, continua le haut dignitaire de Penancoat avec une certaine émotion.

— « Il le fallait bien, monsieur le Maire. Vous voyez donc quelle détresse, et s'il est possible d'aller remplir des fonctions de pasteur chez les malheureux après avoir consommé du champagne au presbytère ! »

— « Si mes yeux ne me trompent pas, c'est du champagne à prix réduit.

— « Trois francs, monsieur Benoît, ni plus ni moins. Ah ! je vous réponds que la femme d'Albin sait bien ce que vaut une pièce de trois francs quand la maladie arrive ! »

— « J'achète la bouteille de champagne, mon cher abbé, je l'achète au profit d'Albin, à qui vous en remettrez le prix, la première fois que vous irez le voir. Tenez, portez-lui cela. »

Une pièce d'or brillait sur la table.

— « Vingt francs ! s'écria le recteur en poussant une exclamation joyeuse. Dieu vous bénisse ! vous allez rendre la santé à ce brave homme en lui permettant de se soigner et de prendre patience.

— « J'oublie un peu trop vos pauvres, j'en ai peur, reprit M. Benoît qui, après avoir cédé à un bon mouvement, imagina tout à coup de tirer parti de la charité du curé pour obtenir ce qu'il désirait de lui. J'oublie vos pauvres, et pourtant nous pourrions nous entendre, vous et moi, dans leur intérêt, et leur rendre, à nous deux, d'importants services.

— « Parlez, parlez, monsieur le Maire ! aussi bien, vous êtes venu ici pour me faire une communication.

— « Cette communication mérite une attention très-sérieuse, monsieur l'Abbé ! Vous allez voir qu'elle se rapporte justement au sujet qui vous intéresse le plus.

« Vous savez que, depuis deux ans, j'ai singulièrement agrandi mon usine ; et vous n'ignorez pas non plus qu'avant peu les deux tiers de vos paroissiens seront dans mes ateliers. Or, il n'est pas de meilleur moyen que le travail pour écarter la misère. Il faut travailler pour avoir, et, plus l'ouvrier travaillera, plus il aura, plus il pourra jouir du progrès matériel si admirable à l'époque où nous vivons. Vous, homme d'Église, vous ne comprenez pas toujours cette vérité mathématique, et vous enlevez impitoyablement à un malheureux chef de famille le septième de ce qu'il pourrait gagner honnêtement. C'est là une routine fâcheuse, et au-dessus de laquelle il faudra bien finir par vous élever, si vous ne voulez vous trouver en opposition flagrante avec la raison, la justice, l'intérêt des pauvres à qui votre dimanche ne donne ni pain, ni cidre, ni sabots. Soyez moins exigeant sous ce rapport, et vous aurez fait plus de bien à l'ouvrier qu'en lui parlant de mystères incompréhensibles et de félicité au delà de ce monde. En deux mots, cher Recteur, mes intérêts et ceux des hommes que j'occupe demandent également que l'usine fonctionne tous les jours. La population de Penancoat, influencée par vous, s'est montrée hostile à mes projets. Aujourd'hui encore on s'agit, et ce matin même, j'ai dû chasser un meneur, faire une exécution. Votre bon sens et votre charité bien connue devraient vous porter à m'applaudir, quand je ne veux autre chose que verser

le salaire d'une journée de plus chaque semaine dans ces familles que vous chérissez. Peut-être craignez-vous les remontrances de vos supérieurs, en faisant bon marché d'un ancien usage, quelque nuisible qu'il soit cet usage pour vos amis. Je ne vous engage nullement, entendez-moi bien, à monter en chaire, et à déclarer à vos paroissiens que le travail est la meilleure des prières : non, ce que je réclame de vos lumières et surtout de votre bon cœur, est bien plus facile.

— « Qu'est-ce donc ? demanda le recteur déjà très-occupé d'un appel qu'il faisait intérieurement à Pacifique.

— « J'ai le malheur, poursuivit le directeur de l'usine avec un petit air satisfait qui contredisait le regret exprimé dans ses paroles ; j'ai le malheur de servir Dieu à ma manière, sans paraître beaucoup dans les églises ; et ici, dans une paroisse très-orthodoxe, cela me fait passer aux yeux de tous pour un réprouvé. Une telle réputation réduit à néant les raisonnements les meilleurs ; aussi ne trouvé-je dans mes ateliers que résistances et murmures. Les mêmes arguments dont je fais inutilement usage, trouveraient une force toute nouvelle s'ils sortaient de la bouche d'un dévot tel que votre jeune favori, mon neveu Hilaire. Ici, impossible de crier au mécréant : Hilaire est un petit saint, il ne lui manque, à mon avis, que l'aurole. Voulant réussir à tout prix, je me suis incliné très-humblement devant la supériorité du fils de ma sœur. J'ai

cru que ce jeune homme, à qui j'ai pardonné d'avoir épousé malgré moi une fille sans dot; ce jeune homme que j'ai recueilli avec sa femme et ses enfants, et qui ne vit que par mes largesses; j'ai cru qu'il parlerait sans répugnance à mes ouvriers de la confiance que mérite leur maître; qu'il saurait persuader à ces fous et à ces ingrats que je ne puis rien exiger d'eux qui ne soit pour leur bien. J'ai cru que mon neveu comprendrait ses intérêts véritables en usant de ménagement envers moi, et je me suis trompé! Oui, monsieur, un refus; un refus, à moi, dont la colère pourrait l'écraser comme un vermisseau!... Vous savez maintenant ce que j'attends de votre amitié. Ramenez à la soumission cet enfant rebelle, et rassurez sa conscience qui s'effarouche à tort de ma résolution bien arrêtée, et que l'opposition de toute la paroisse ne changerait pas.»

Irascible avait prononcé tout ce discours, et ce ne fut pas sans quelques efforts que le bon prêtre parvint à mettre dans sa réponse assez de calme pour ne pas augmenter l'irritation de M. Benoit contre son neveu.

« Cher voisin, dit-il, dans ce que je viens d'entendre, une idée m'a surtout frappé, et comme elle est contraire à mes principes et à mes croyances, j'ai peur que cette idée ne suffise pour perpétuer entre vous et moi un désaccord qu'il me serait si doux de voir cesser. Vous parlez toujours au nom des intérêts, jamais au nom des

devoirs. La morale chrétienne, celle que j'ai mission d'enseigner à vos ouvriers, à votre neveu, à vous-même si j'étais assez heureux pour attirer à mes trop modestes sermons un homme aussi éminent que vous; cette morale procède autrement que la vôtre, et, au lieu de donner pour mobile à notre conduite un calcul plus ou moins juste, elle substitue à ce calcul une aspiration généreuse souvent en opposition directe avec lui. Qu'il soit donc bien établi, avant tout, que dans ma conviction inébranlable, vos ouvriers et votre neveu, eussent-ils réellement un grand intérêt matériel à vous satisfaire, il importe fort peu si le sentiment du devoir leur ordonne de vous résister. Cette réserve faite, je ne refuserai pas de vous suivre sur votre terrain, et je vais essayer de vous expliquer comment, dans la circonstance présente, l'intérêt de vos ouvriers et votre intérêt personnel sont entièrement d'accord avec vos devoirs réciproques.»

L'oncle Benoit tira ses lunettes de sa poche et les plaça sur son nez après les avoir essuyées avec grand soin. Il semblait se préparer à voir de ses yeux toutes les infirmités des paroles qu'il allait entendre. Un sourire sardonique errait sur ses lèvres; ses traits, jaunis et couverts de rides, exprimaient une impatience contenue et d'une bienveillance équivoque.

— « J'admets avec vous, poursuivit l'abbé Morineau, l'obligation du travail, j'irai même plus loin

que vous sous ce rapport; car le travail, considéré seulement tout à l'heure comme moyen de gagner de l'argent et d'augmenter ainsi la somme des jouissances matérielles, est encore de rigueur, suivant moi, pour les hommes suffisamment riches, lors même que cet emploi de leur temps n'ajouterait pas une obole à leur revenu. Le travail est indispensable au bonheur et à la dignité de la vie : cela est vrai pour les ouvriers qui gagnent dans vos ateliers le pain nécessaire à leurs familles; cela est vrai pour vous et pour moi dont la vieillesse ennuyée serait fort pénible, si nous n'avions l'un et l'autre de nombreuses occupations. Maintenant, l'intérêt de l'ouvrier exige-t-il que ce travail soit incessant, que les semaines s'écoulent sans qu'un jour de repos se mêle aux jours de labeur et de fatigue? Ici la discussion commence entre nous. D'abord je nie que les forces physiques de l'ouvrier, quelque robuste qu'il soit, lui permettent de travailler longtemps comme vous le désirez, c'est-à-dire sans relâche. Le beau profit pour lui et pour sa famille que l'échange de sa santé et de plusieurs années d'existence contre un certain nombre de pièces d'argent, insuffisantes, à coup sûr, pour payer les frais d'une longue maladie, et tout à fait dérisoires s'il s'agit d'assurer le nécessaire à une veuve et à des enfants orphelins! — Vous secouez la tête? Fort bien! Supposons un moment la vérité de cet adage, inventé sans doute par un paresseux, et qui nous assure que le travail ne tue

pas! L'ouvrier vivra donc contre toute vraisemblance, aussi insensible à la fatigue et au besoin de délassement que les machines associées à son rude labeur. Vous prétendiez, il n'y a qu'un instant, que l'ouvrier en travaillant un jour de plus pourrait augmenter son bien-être matériel et la somme de ses jouissances? Je ne vous comprends pas, à moins que les premières jouissances de la vie ne soient un habit un peu plus fin et une nourriture un peu moins grossière. Ces deux avantages, votre protégé pourrait se les procurer pour un temps : seulement, comme l'excès de fatigue nous ôte l'appétit, le pain blanc serait mangé moins gaiement que le pain noir; et, de plus, comme on ne met pas un vêtement de fête pour se rendre à l'atelier où l'existence de l'homme en question s'écoulerait presque tout entière, l'habit de drap fin resterait éternellement dans l'armoire, inutile à tous, si ce n'est aux mites qui pourraient sans dommage le percer à jour.

— « Avez-vous bientôt achevé votre homélie? » demanda le directeur de l'usine.

— « Ce n'est pas une homélie, monsieur le Maire, car vous devez remarquer que je n'ai pas encore abordé le côté religieux de votre proposition. Nous en étions à l'augmentation des jouissances apportées dans un ménage par le travail des dimanches et des jours fériés : vous êtes célibataire, monsieur Benoît, et j'ai peur que vous n'entendiez pas grand'chose aux plaisirs de la fa-

mille. Écoutez-moi cependant ; car, tandis que vous ne voyez dans l'homme que des bras plus ou moins forts, des mains plus ou moins adroites, mission, la mission du prêtre est d'étudier particulièrement les cœurs. Voici donc ce qui arrive dans les familles où l'ouvrier conserve la sainte liberté du dimanche. Si, dans la semaine, il prend ses repas à la hâte, quitte la maison avant que ses enfants soient réveillés, y revient le soir pour les voir endormis ou tout prêts à s'endormir ; si, lassé lui-même, il ne mêle que de rares paroles aux entretiens de sa compagne ; s'il est, enfin, plutôt l'homme de l'atelier que celui du foyer domestique, le septième jour tout change pour lui comme par une sorte d'enchantement. Le sentiment de la liberté, sentiment toujours délicieux, se fait apprécier dès l'aurore ce jour-là, avant même que l'ouvrier n'ait ouvert les yeux. Le dimanche ne vient point l'arracher brusquement du lit en frappant aux volets, en criant : — Vite ! vite ! il est temps d'aller à l'ouvrage ! — Non, il marche sur la pointe des pieds ce bon dimanche ; il descend doucement dans les villages ; et l'on dirait qu'il recommande au coq de la ferme de chanter moins haut. Cette fois, le premier regard des enfants rencontre leur père ; celui-ci peut les caresser à son aise, vérifier ce qu'ils ont appris dans la semaine, s'extasier à loisir sur la gentille figure que leur donne une toilette plus soignée. On se rend ensemble à la messe, où le recteur, au prône, s'ef-

force de ne pas être trop ennuyeux, en recommandant à ces braves gens la soumission envers leurs supérieurs, l'activité dans le travail, la fidélité dans leurs rapports avec vous, monsieur Benoît, et surtout la patience dans les peines de ce monde. Là-dessus, et quand le vieux radoteur a cessé de parler, on rentre au logis, on jase à table aussi longtemps qu'on le désire, et s'il y a quelque assemblée aux environs, on ne se gêne pas pour y courir. Là, on rencontre des amis ; et, comme la ménagère a toujours quelque chose de bon dans son panier, on offre et l'on reçoit un fruit, un gâteau ; on se croit riche un moment ; le premier avantage de la richesse étant de pouvoir donner. Supposez le mari absent, retenu dans la fumée de votre usine, adieu la fête, les caresses paternelles, les riants projets qui ne se font qu'à deux et à loisir ! Adieu enfin à mon petit sermon que j'ai la prétention de croire utile, à mon petit sermon qui, ne vous en déplaise, cher voisin, s'est fait quelquefois entendre d'un pauvre ménage avec plus de profit que le bruit de la vapeur ou d'un soufflet de forge ! Le dimanche, laissez-moi vous le répéter, ce n'est pas seulement le jour du Seigneur, c'est aussi le jour de l'époux, du père, de l'ami, de toutes les relations qui adoucissent les mœurs, et qu'un travail continuel rendrait illusoires. Otez le dimanche à l'ouvrier, et le chef de la famille deviendra pour les siens un étranger, presque un inconnu.

— « Monsieur le Curé, dit l'oncle Benoît en

frappant légèrement du pied, vous oubliez que je suis un homme positif.

— « Pas aussi positif que vous le croyez, répliqua l'abbé Morineau, et cela je le prouve à l'instant en vous montrant que votre intérêt personnel... »

L'oncle Benoît avait remis ses lunettes dans leur étui; il s'était levé et se dirigeait du côté où il avait déposé sa canne et son chapeau.

— « Non, dit-il en interrompant l'abbé Morineau, ne montrez rien de plus; n'essayez de rien prouver, car je vous déclare que vous perdriez votre temps. Mon intérêt personnel! Vous n'y pensez pas! Encore une fois, je suis un homme positif; et si je suis parvenu à me créer une jolie fortune, c'est qu'apparemment j'entendais assez bien mes intérêts. D'ailleurs, la question n'est pas là. J'ai deux neveux, vous le savez: l'un que je n'ai jamais vu, employé à Paris dans une maison de commerce, et très-peu gêné, je crois, par les pratiques religieuses; l'autre, votre ami, dont je reconnais avec vous les qualités, mais qui laisse infiniment à désirer sous le rapport de la soumission qu'il me doit. Voulez-vous, oui ou non, engager celui-ci à se montrer plus docile? »

— « Je l'engagerai volontiers à vous obéir dans tout ce qui est juste.

— « Ce qui est juste!... Je ne demande rien qui ne soit très-juste, très-sage; vous devriez le savoir, Monsieur, et m'épargner des restrictions de nature

à justifier toutes les révoltes. Vous prenez intérêt à cet imprudent Hilaire: ignorez-vous que s'il s'obstinait à contrarier mes plans, je pourrais bien le prier d'aller donner ailleurs l'exemple d'une insubordination coupable? Je n'ai qu'un mot à écrire pour que son cousin quitte Paris et vienne ici le remplacer! Ne me répondez pas, Monsieur, je ne veux rien entendre en ce moment. Au revoir! adieu! Je vous laisse pour sujet de méditation la ruine d'un jeune ménage occasionnée par vos leçons; oui, Monsieur, par vos conseils. »

La redingote noire, le chapeau gris et la canne à pomme d'or s'étaient précipités hors de la chambre. Le recteur les poursuivit dans la cour.

— « Monsieur Benoît! cher monsieur Benoît! deux anciens amis ne se quittent pas de cette façon! On peut s'entendre.

— « D'une seule manière, Monsieur, et vous savez laquelle. Vous avez, monsieur le Curé, une ténacité qui m'afflige. Adieu donc! Non, au revoir si vous le préférez. Rentrez, Monsieur, le soleil est chaud, et vous avez la tête nue. Rentrez; nous nous retrouverons un autre jour. Mais ce besoin de tout diriger, de tout conduire! Ah! Monsieur!... »

Cette exclamation, prononcée d'un ton de reproche, étouffa la dernière supplication du recteur.

Tout diriger? tout conduire? murmura ce dernier, tandis que l'oncle Benoît descendait la colline avec la rapidité d'un coureur de profession;

ah ! monsieur le Maire, vous oubliez, vous qui voudriez nous réduire à l'obéissance passive devant toutes les fantaisies de votre orgueil ; vous oubliez qu'une autre main que la mienne a écrit la loi qui dirige ma conduite, et m'ordonne quelquefois de vous résister !... Pauvre Hilaire ! que va-t-il sortir de tout cela pour lui et pour sa famille !

Le recteur ouvrit sa fenêtre et regarda dans la direction de l'usine jusqu'au moment où la voix de sa sœur, sur un ton plus aigre que jamais, se fit entendre au-dessous de lui, dans la cour.

— « Furieux ! dit-elle, furieux ! et voilà un beau profit pour vous et pour tout le monde ! Ah ! Correntin, cela ne serait pas arrivé si M. Benoît avait reçu chez vous un meilleur accueil et s'il avait bu un verre de... »

— « Taisez-vous ! » dit l'abbé, et il referma brusquement la fenêtre.

III

AMOUR CONJUGAL.

A l'heure où l'oncle Benoît avait quitté l'usine pour se rendre au presbytère, une jeune femme, entourée de plusieurs enfants dont l'aîné avait neuf ans à peine, était assise au pied d'un grand châtaignier, à quelques centaines de pas de l'établissement industriel. Cette femme, dont les traits délicats avaient une expression de bonté charmante, surveillait les jeux des marmots, et plus particulièrement les échappées d'un blondin pour lequel l'eau de la rivière semblait avoir un attrait irrésistible. A chaque instant il fallait courir après lui, et le ramener sur le tertre égayé par ses frères qui, armés de roseaux, se poursuivaient bruyamment et avec force bravades. Deux des plus jeunes, les bras étendus et se mesurant des yeux, se

précipitaient l'un sur l'autre, luttèrent un instant et se séparaient de nouveau pour se guetter encore à la manière des petits chats dont ils avaient la vivacité et la souplesse. Un seul, le dernier né de cette famille nombreuse, se tenait en repos et sommeillait paisiblement, protégé par une tente faite avec le châle de sa mère, tandis que le reste de la bande ne craignait pas plus de l'éveiller par des chants ou par des cris que s'il eût dormi du sommeil magique de la *Belle au bois dormant*. Il y avait donc en ce moment sous le châtaignier, autour de Rosine, nièce de M. Benoît et femme d'Hilaire, il y avait trois chevaliers occupés à rompre des lances, deux autres lutteurs sans armes, un paresseux endormi, et, de plus, un amphibie, ou du moins un garçon sur lequel le moindre ruisseau exerçait une attraction telle, que ses frères, d'un commun accord, l'avaient surnommé le canard. Tout cela était frais et joyeux comme le printemps qui semblait prendre plaisir à multiplier sous leurs pas les primevères et les violettes.

Les yeux sur le gros de la troupe toujours occupé d'exercices guerriers, Rosine, dans l'intention de retenir à ses côtés l'enfant aquatique, avait commencé pour lui une histoire d'Ondine si terrible, si menaçante, qu'il était difficile de l'entendre sans éprouver pour l'eau une subite horreur. La jeune mère en était à cette partie du récit où le téméraire Hildebrand se débat vainement contre

les étreintes de la fée pour retourner au rivage, quand le neveu de M. Benoît sortit de l'usine et se dirigea vers sa compagne d'un air préoccupé. Rosine précipita le dénouement du drame au point d'en gâter l'effet et d'en sacrifier toute la morale. Elle voyait son mari soucieux, et, bien qu'elle en ignorât le motif, elle se sentait inquiète elle-même, et ne songeait plus à autre chose.

Hilaire refusa de s'expliquer jusqu'au moment où, de retour dans l'appartement qu'ils occupaient chez leur oncle, il se trouva seul avec sa femme et le dernier de ses enfants encore endormi.

— « Maintenant, dit-il, écoute-moi. Richard a été congédié ce matin.

— « Richard ! s'écria la jeune femme ; mais il était l'homme de confiance de notre oncle et le modèle des ouvriers !

— « Il l'était, en effet, depuis quarante ans, ma bonne Rosine, et tu peux ajouter que cet homme a rendu ici de grands services en échange de la petite rente de deux cents francs qu'il est parvenu à acquérir par son travail. Eh bien ! des relations aussi anciennes n'ont pas arrêté notre oncle, pas plus que toutes les preuves d'affection que n'a cessé de lui donner le vieux Richard. Je viens de voir ce digne ouvrier sortir de l'atelier pour la dernière fois, et sans oser serrer la main de ses camarades, dans la crainte de les compromettre aux yeux d'un chef irrité. Si Richard s'était enivré trois ou quatre jours de suite au lieu de se rendre

à l'usine ; s'il avait commis quelque petite infidélité même, lui dont la conduite a toujours été irréprochable, oh ! tout pourrait s'arranger encore ! Il en coûte peu à certains hommes de se montrer magnanimes, pourvu qu'ils aient le droit de tancer vertement un coupable et de s'élever ensuite à de sublimes hauteurs en lui pardonnant. L'amour-propre trouve même une satisfaction toute particulière dans cette apparente générosité. Le difficile, je dirai presque l'impossible pour une nature impérieuse et jalouse d'une autorité sans conteste, c'est d'oublier qu'on a trouvé chez un inférieur une résistance opiniâtre, surtout lorsque l'inférieur a pour lui la justice et la raison.

— « Que s'est-il donc passé, Hilaire ? »

— « Ne l'as-tu pas déjà deviné ? Richard a positivement refusé, ce matin, de paraître à l'atelier le dimanche. Notre oncle a employé tantôt le sarcasme, tantôt le raisonnement pour le faire changer d'avis, et comme l'ouvrier tenait ferme, qu'il expliquait doucement le motif de son refus en présence de ses compagnons de travail, on lui fit comprendre bientôt qu'en toute chose l'opinion de celui qui paye est la seule que doive se permettre un bon serviteur. Richard osa répondre qu'il louait ses bras à tant la journée, mais qu'il se réservait sa conscience et la liberté de juger à sa manière le bien et le mal. — Allez donc faire vos réflexions hors de chez moi ! s'écria notre oncle. Je dois à mon autorité méconnue, et plus encore à

l'intérêt de vos camarades, que vous poussiez à la rébellion, de vous chasser au plus vite de mes ateliers. » — Richard resta un moment comme pétrifié sous le coup de ces paroles. — « Ah ! monsieur Benoit, dit-il en portant les deux mains à son front, est-ce avec cette dureté.... Il ne put achever. — « Pas de réplique, » riposta notre oncle en montrant la porte. — L'ouvrier baissa la tête et sortit lentement.

— « Pauvre vieillard ! dit Rosine ; le voilà sans travail et n'ayant pour toutes ressources, avec sa compagne, que cette rente de deux cents francs ! Ils ne pourront jamais vivre avec si peu.

— « Et pour comble de malheur, la femme a fait dernièrement une maladie grave qui leur a coûté beaucoup. Nous devons compatir aux peines causées par la pauvreté, s'il est vrai, comme l'a dit le poète latin, qu'il faut avoir souffert pour plaindre les malheureux. Nos premières années de mariage n'ont pas été sans épreuves, n'est-ce pas ? Notre position de fortune à la ville ne ressemblait guère à l'aisance dont nous jouissons ici depuis deux ans.

— « Si nos premières années de mariage n'ont pas été sans épreuves, elles n'ont pas été sans joie non plus, murmura la jeune femme en effleurant de ses lèvres le front de son mari. Ce qui m'affligeait alors était moins notre situation difficile que les reproches que je m'adressais pour n'avoir pas su refuser d'être heureuse. Une femme plus riche

ne t'aurait pas enlevé pour un temps la protection de M. Benoit, et la dot eût d'ailleurs été pour toi un dédommagement. Te souviens-tu de nos courses matinales, toi pour donner des leçons de mathématiques, et moi des leçons d'anglais ? Pauvre chéri ! je vois encore tes cheveux trempés de pluie, tes habits ruisselants !

— « Et toi, interrompit le jeune homme avec un accent de tendresse qui disait mieux que toutes les paroles combien, en effet, ces temps pénibles étaient mêlés d'heures charmantes ; et toi, lorsque tu rentrais morfondue, les pieds gelés, malgré tes socques que nous avions achetés du prix de la vente de mon Horace et de mon Virgile !... Et puis, ce soir de carnaval où les enfants se plaignaient aussi du froid, et où nous regardions tristement brûler la dernière branche de notre dernier fagot ; ce soir du 24 février 1852, tu ne l'as pas oublié, j'espère ! et je ris encore en me rappelant l'idée lumineuse qui te passa par l'esprit !

— « Oh ! j'y suis ! j'y suis ! un bal improvisé ! une danse folle entre le mari, la femme et les enfants ! C'est que les marmots ne voulaient plus s'arrêter une fois mis en train.

— « Oui, oui, et le lendemain, et les jours suivants, ils auraient voulu recommencer la fête au grand scandale de notre vieille Nanon, la femme de journée, qui prenait trop au sérieux pour ces trois bambins les pénitences du carême.

— « Et notre voisine, cette bonne veuve, mère

de quatre enfants, chez laquelle nous portions notre dîner ou qui apportait le sien chez nous, le dimanche, pour faire un petit extra ce jour-là et manger en compagnie. Un jour, à la Sainte-Rose, il y eut une fameuse surprise : cette oie achetée et portée au four mystérieusement ! cette oie dont le parfum délicieux....

— « Tais-toi, Rosine ! tais-toi ! l'eau m'en vient encore à la bouche. Et pourtant, continua Hilaire en s'approchant du berceau où le dernier né reposait avec cet air de sérénité angélique si doux à contempler pour un père, pourtant je me réjouis que ce temps-là soit passé, et que ce petit garçon soit né dans une maison où règne l'abondance. Il y avait bien un peu d'imprévoyance dans notre gaieté d'autrefois. Aujourd'hui, du moins, nous pouvons nous réjouir avec raison, puisque nous voyons dans l'avenir la facilité d'élever nos enfants et de les faire instruire comme il convient.

— « Tu parles de nous réjouir d'un ton presque lamentable, dit Rosine en se penchant de l'autre côté du berceau.... Allons, tu rougis et tu détournes les yeux. C'est mal, Monsieur, de cacher ainsi un secret à sa femme.

— « Un secret pour toi ? Avant qu'il me soit possible d'en garder un, il faudra que tu m'apprennes comment m'y prendre pour réussir à te le cacher. Voici l'histoire de ce qui s'est passé ici après le départ du pauvre ouvrier. Mon oncle a fait un discours contre l'esprit de rébellion, comme

si la révolte la plus condamnable n'était pas celle qui s'attaque à Dieu lui-même, et qu'il n'y eût de répréhensible que la résistance au bon plaisir d'un chef d'atelier. De temps en temps, l'orateur tournait les yeux de mon côté, et, à son regard impatient, il m'était facile de comprendre qu'il attendait de moi une parole ou un geste d'approbation. Je demeurais muet et immobile : peut-être même pouvait-on lire sur mon visage les pensées contraires que j'avais peine à retenir. Je ne sais; mais lorsque notre oncle sortit, il me prit le bras en me faisant signe de l'accompagner. J'obéis, et lorsque nous fûmes seuls, il se plaignit de mon silence, et alla jusqu'à m'ordonner de servir ses plans par l'influence qu'il me suppose dans ses ateliers. Il fallait une déclaration de principes bien nette, et je la fis sans hésitation : soumission entière tant que la conscience ne serait pas en jeu; refus de toute coopération lorsque cette voix intérieure, qui ne trompe jamais, serait en opposition avec les ordres reçus. J'adoucis de mon mieux une réponse aussi peu satisfaisante pour un homme altier et très-convaincu qu'il ne peut se tromper dans ses décisions. Cependant, en dépit des précautions les plus minutieuses, je vis bien à son œil irrité, à quelques paroles brèves qu'il m'adressa en me tournant le dos, que j'avais à mon tour allumé sa colère contre moi. Il se renferma dans sa chambre, et, depuis, je ne l'ai vu qu'un instant, au moment où il traversait l'usine pour se rendre au presby-

tère. Pourquoi cette visite à notre recteur ? Je l'ignore : toutefois, j'ai peine à croire que des idées de conciliation aient déterminé notre oncle à faire cette démarche.

— « Je suis fâchée de le savoir mécontent, dit Rosine; pourtant j'avoue que je compte beaucoup, pour l'apaiser, sur le bon abbé Morineau. L'oncle Benoît n'est pas un méchant homme, et je ne serais pas surprise d'apprendre qu'en sortant du presbytère il ait pris le chemin de la maison de Richard. »

Hilaire fit un geste d'incrédulité.

— « Cela ne peut aller si vite, dit-il; n'a-t-il pas fallu huit années entières pour le décider à nous voir ?

— « C'est vrai; mais aussi comme il s'est montré bon pour nous depuis que nous sommes ici !

— « J'en conviens : les préventions qu'il avait contre toi se sont dissipées dès que notre fidèle ami l'abbé Morineau a pu vous mettre en présence. Je crois même que si l'orage se détournait de ton mari, tu pourrais quelque jour parler en faveur de Richard avec moins de risque que tout autre.

— « Oh ! je le ferai certainement, et de bien grand cœur ! s'écria la jeune femme.

— « Eh bien ! reprit le mari, ce que tu veux essayer un jour, il faut l'aller dire ce soir à Richard lui-même. Je suis tout honteux, lorsque la fermeté de cet homme me paraît si digne de louange, de n'avoir pas dit un mot qui témoignât de mon ad-

miration pour lui. Plus d'une fois aussi, ses yeux ont cherché les miens : il me semblait qu'il faisait appel à mon courage pour appuyer sa résistance. Hélas ! je pensais à nos sept enfants, je pensais à toi, et je me suis tu. Mon intervention, d'ailleurs, n'eût fait qu'aggraver le mal ; j'en ai la certitude, et pourtant j'éprouve le besoin d'expliquer ma conduite à cet honnête vieillard. Va le trouver, Rosine ; il est discret, et tu peux lui faire connaître le dernier entretien que je viens d'avoir avec mon oncle. Il verra combien notre position est menacée en ce moment ; il saura, puisqu'il a suffi de mon silence pour causer une telle irritation, qu'une seule parole en présence des ouvriers m'eût perdu sans aucun profit pour celui que j'aurais voulu défendre.

— « Mon ami, dit Rosine en prenant son châle et son chapeau, recommande bien nos enfants à Jeannette pendant mon absence. Qu'elle veille surtout au canard ! Ce garçon-là me tourmente au point que j'en rêve la nuit. Je le vois nager dans toutes sortes de mers. »

La nièce de M. Benoît marchait d'un pas rapide comme une personne qui connaît le prix du temps. Les bruits de l'usine se perdirent bientôt derrière elle, et lorsqu'elle eut suivi le cours de l'eau jusqu'au pont de bois jeté sur la rivière, elle se trouva devant la maison de Richard.

Rosine hésita un instant avant d'entrer : elle connaissait l'ouvrier, mais elle avait à peine en-

treuvé madame Richard, et la nièce de M. Benoît se demandait dans quelle situation d'esprit se trouvait la vieille femme depuis l'événement du matin. La chanson de la *Meunière de Pontaro*, dont le refrain frappa son oreille à travers la porte, dut la rassurer complètement. Madame Richard chantait en tournant son rouet d'une main agile. La voix était cassée par l'âge ; mais l'accent conservait l'entrain et la gaieté de la jeunesse :

Et mon moulin tourne,
Diga-diga-di,
Et mon moulin va,
Diga-diga-da.

— « Bon, dit l'ambassadrice, il est facile de s'entendre avec des gens qui ont le cœur aussi gai devant la mauvaise fortune. »

Elle entra dans la maison : la vieille femme était seule, et ce fut le sourire sur les lèvres et la sérénité dans les yeux qu'elle écouta les explications de la compagne d'Hilaire. Rosine n'eut garde d'oublier la tentative qu'elle voulait faire plus tard pour amener une réconciliation entre M. Benoît et son ouvrier.

— « Mille remerciements, ma bonne dame, dit la fileuse qui continuait son travail tout en causant. Je prie Dieu qu'il détourne de votre mari la disgrâce dont il est menacé à son tour ; mais, dans tous les cas, en ce qui nous touche, je crois que le

plus sage est de ne rien espérer du côté du vieux patron. Vous me citez comme un encouragement le changement qui s'est fait dans son esprit en votre faveur après une résistance qui n'a pas duré moins de huit ans. Chère dame, vous êtes jeune; huit ans vous paraissent peu de chose; mais, lorsque vous aurez passé la soixantaine comme nous, vous saurez qu'à notre âge on n'a plus le temps d'attendre. Le mieux, voyez-vous, était de prendre de suite notre parti. Nous l'avons fait, et pour commencer dès aujourd'hui une vie plus économique, Richard est allé chercher dans la rivière un dîner qui ne lui coûtera que de la patience. Toute notre fortune monte à deux cents francs par an, c'est moins de cinq francs par semaine, et si je ne comptais sur ma quenouille, si je n'avais confiance dans l'aide de Dieu pour procurer de temps à autre au bonhomme une journée de travail dans les champs, nous pourrions prendre la besace dès à présent, et réciter de porte en porte : *Pater, Ave et De profundis*. Heureusement, comme je le disais, je file encore passablement et assez vite; et, de plus, j'attends de la Providence un peu d'occupation pour Richard. Malgré tout, la porte de l'usine fermée, c'est la misère, l'inévitable misère pour nous deux. Il nous faudra quitter cette petite maison où nous espérions mourir, et louer à la place une chambre là-haut, dans une des affreuses cabanes du bourg. Pour le vêtement et la nourriture, il faudra aussi bien des réformes, afin d'éviter les

dettes. Les premiers temps, nous en souffrirons quelque peu, surtout Richard, qui tenait fortement à sa barrique de cidre et à ce petit jardin auquel il est impossible de songer maintenant. Il y aura donc des moments pénibles à traverser, et le seul moyen que j'aie de les adoucir, c'est de montrer toujours à mon mari un visage gai, une mine avenante. Ce serait, d'ailleurs, bien peu sage à de vieilles gens comme nous de céder au chagrin. Ne savons-nous pas, à la longueur du chemin que nous avons déjà parcouru, que nous devons approcher grandement du lieu où nous n'aurons plus qu'à nous reposer du voyage ? »

Comment se fait-il que les âmes les plus soumises et les mieux disposées à toutes les épreuves sont justement celles qui se montrent le plus émues lorsqu'elles rencontrent chez les autres la résignation et la douceur qu'elles possèdent si bien ? — Rosine, en admirant la vieille femme, oubliait qu'elle-même n'avait pas été moins courageuse, et l'on eût pu croire, à l'attendrissement qu'elle ne cherchait pas à déguiser, qu'à ses yeux l'humble acceptation des peines de la vie était chose nouvelle. Madame Richard ne s'y laissa pas tromper cependant, et elle reprit en donnant à son rouet un mouvement encore plus rapide :

— « Rassurez M. Hilaire à notre égard. Dites-lui que tant que la vieille femme aura son vieux mari, et tant que le vieux mari aura sa vieille femme, on les entendra tous les deux rire et chanter. Savez-

vous que voilà plus de quarante ans que nous nous sommes juré devant Dieu de nous aimer dans la bonne et dans la mauvaise fortune? Nous avons tenu parole lui et moi, si bien qu'il me serait impossible de citer un jour dans notre vie où nous n'avons pas été l'un pour l'autre un appui et une consolation : nous avons passé ensemble les meilleures années de notre jeunesse; ensemble nous avons vieilli, et j'aime à me figurer que nous ne pouvons mourir autrement qu'ensemble.

— « Vous n'avez jamais eu d'enfants? demanda Rosine.

— « Jamais, répondit madame Richard, et je suis tentée de croire aujourd'hui qu'il entrerait dans les desseins de Dieu de nous laisser sans famille pour que nous fussions tout l'un pour l'autre. J'ai désiré longtemps avoir un fils, parce qu'il me semblait que mon mari, en revenant du travail, eût éprouvé bien de la joie à tenir un enfant sur ses genoux. Depuis, j'ai parlé à Richard de mes regrets, ou plutôt il les a surpris, un soir, que nous lisions au coin du feu l'histoire de Samuël. Vous savez comment celui qui devait être plus tard le père du Prophète, essayait de consoler sa femme qui se plaignait tout haut du malheur qui m'attristait intérieurement. — « Anne, pourquoi pleurez-vous, lui disait-il, pourquoi ne mangez-vous point, et pourquoi votre cœur est-il affligé? Ne vous suis-je pas plus que ne vous seraient dix enfants? — « Je fondis en larmes à ce passage du livre saint, et j'ap-

puyai la tête sur l'épaule de mon mari qui devina tout. Madame, vous n'imaginerez jamais les choses affectueuses que Richard trouva ce jour-là dans son bon cœur. Je sentis que si lui aussi était plus pour moi que ne l'auraient été dix enfants, il me chérissait à son tour plus qu'il n'aurait fait de dix fils et d'autant de filles. »

Les élans les plus passionnés d'un cœur jeune et ardent auraient moins touché Rosine que cette chaleur de sentiment, cette inaltérable tendresse conservée sous les glaces de l'âge. La nièce de M. Benoît fit en quelques mots l'éloge de Richard. La fileuse se leva, et la conduisit dans une autre pièce où un portrait affreusement peint, mais très-ressemblant, souriait vaguement dans son cadre de bois doré :

— « C'est lui ! dit madame Richard d'un air triomphant. Nous avions alors un très-bon peintre, un grand artiste, ma foi, dans la ville voisine, et j'ai filé onze mois pour gagner les vingt écus que nous a coûté ce portrait. Vingt écus ! c'est pour rien ! et je crois bien que ce monsieur, avec sa grande barbe qui le faisait ressembler au juif errant, nous a fait grâce de la moitié du prix ordinaire parce que nous n'étions que des ouvriers. Voyez ! Richard n'a guère changé depuis dix ans : Voilà bien ses cheveux gris, ses rides et surtout son air de bonté. Tandis que mon mari travaillait à l'usine, je me trouvais moins seule ici avec ce tableau. Je ne sais comment font les peintres : ce

que je puis assurer, pour l'avoir éprouvé cent fois, c'est qu'il y a des moments où ce portrait me regarde avec des prunelles vivantes, et où ses lèvres sont prêtes à parler. Cela arrive lorsque je me suis arrêtée longtemps devant l'image en repassant dans mon cœur toutes les marques d'amitié que m'a données le vieux Richard. »

Les deux femmes revinrent dans la première chambre, et la fileuse reprit son ouvrage.

— « Voulez-vous savoir, continua celle-ci, le dédommagement que je trouve dans la situation nouvelle qui nous est faite? Jusqu'à présent, le dimanche excepté, je passais presque toutes les heures de la journée loin de mon mari, et maintenant, au contraire, nous serons presque toujours l'un avec l'autre. La société continuelle de quelqu'un qu'on aime comme j'aime Richard, adoucit bien des privations et tient lieu de beaucoup de choses. Tenez, n'entendez-vous pas, au loin, une voix qui chante? oui, vous l'avez reconnu comme moi ce refrain que personne ne dit mieux que lui. La voix se rapproche; il revient, et nous allons savoir s'il a fait bonne pêche. Ah! Madame! encore une fois, consolez M. Hilaire! dites-lui que les vieilles gens qui l'intéressent ne se plaindront pas de leur destinée tant qu'ils seront ensemble pour s'aider mutuellement dans la peine. »

Rosine s'avança vers la porte et salua de la main l'ouvrier qui se disposait à traverser le pont, une longue perche sur l'épaule et un petit panier sur

le dos. Richard cessa de chanter et sa figure prit une expression sérieuse. La nièce de M. Benoît rougit, car elle attribua ce changement à quelque souvenir peu favorable à celui qui l'avait envoyée. Elle s'empressa de renouveler les explications et les témoignages de sympathie dont il a été fait mention tout à l'heure. L'ouvrier voulut expliquer à son tour l'émotion qu'il venait de ressentir.

— « Vous n'avez pas besoin de justifier M. Hilaire, dit-il, en faisant un effort pour reprendre sa sérénité habituelle. Le pauvre jeune homme ne pouvait rien pour moi, et je crois facilement qu'il ne s'est déjà que trop compromis par son silence. Si je n'ai pu me défendre d'un certain trouble, en vous apercevant à ma porte, c'est que vous venez de l'usine où j'ai travaillé quarante ans, et d'où l'on m'a chassé sans égard pour mes longs services. La détresse ne m'épouvante pas. Ce à quoi je suis sensible, c'est à l'inconstance des hommes et à leur ingratitude. J'aimais votre oncle, Madame; je l'aimais, et, j'avais beau l'entendre parler en toute circonstance au nom des intérêts, je ne pouvais me figurer qu'il n'y eût que des intérêts entre nous. Je me plaisais d'autant plus à n'attacher aucune importance à cet étalage de froids calculs, que beaucoup d'actions très-généreuses donnaient aux discours de M. Benoît de continuels démentis. Malheureusement le vieux patron ne comprend pas qu'on puisse avoir quelquefois raison contre lui. Dans son opinion, s'il est absurde d'accepter sans

conteste les commandements de Dieu, tel, par exemple, que celui qui ordonne la sanctification du dimanche, il est notoirement impie et blasphématoire d'élever le moindre doute sur la possibilité d'une erreur ou d'une injustice commise par nosseigneurs les directeurs d'usines et de manufactures.

— « Hélas ! dit Rosine, l'industrie est reine aujourd'hui, et qu'il est difficile de commander à des multitudes sans abuser de la puissance souveraine, et sans s'abandonner aux séductions de l'orgueil !

— « Vous avez raison, Madame, reprit l'ouvrier, cela est difficile ; aussi M. Benoît, comme tant d'autres, n'épargne-t-il rien pour faire de nous tous des choses plutôt que des hommes, des corps fonctionnant sous le joug de la matière, et dont les âmes, privées du souffle chrétien, ne reconnaîtront bientôt plus un sentiment pur et élevé. N'avez-vous pas déjà remarqué les effets des sarcasmes irréligieux de votre oncle ? Un certain nombre d'ouvriers les répètent en y ajoutant du leur, et, lancés dans une voie pareille, ils iront beaucoup plus vite et beaucoup plus loin que leur imprudent professeur ne le désirerait. Le petit roi de Penancoat a ses courtisans comme tous les monarques ; et ceux-là même qui, en temps de révolution sociale, seraient les premiers à le renverser et à se partager ses dépouilles, se montrent, à l'heure qu'il est, les plus rampants. Il y a loin du respect de l'autorité à l'adoration du despotisme, mais la

couardise et la cupidité franchissent la distance d'un bond. Ceux-là, les avides et les poltrons ont ri en me voyant préférer la misère à une basse servilité. Pourquoi m'en étonner ? L'avilissement convient à certaines natures qui, comme le crapaud, ne se trouvent jamais mieux que dans la boue !

— « Mon ami, dit la fileuse d'une voix suppliante, il y a de l'amertume dans tes paroles, et je ne te reconnais plus.

— « C'est vrai, femme, j'ai tort ; et pourtant comment ne pas s'indigner en voyant des hommes qui tiennent dans leurs mains les populations ouvrières, s'attacher à ne développer en elles que le culte des intérêts matériels ! Ces hommes, ils auraient une influence considérable pour le bien s'ils le voulaient ; et que font-ils, la plupart du temps ? Comme M. Benoît, ils s'attachent à ruiner dans les cœurs les plus saintes croyances par leur exemple et leurs imprudentes déclamations. Suivant eux, il y a tout profit pour un maître à réduire ses employés à l'état de machines, à ne se servir que d'agents qui ne raisonnent pas. Ah ! qu'ils y prennent garde ! les agents qui ne raisonnent pas se retrouveront dans les mauvais jours, et Dieu sait avec quelles passions effrayantes !

— « Richard, répéta doucement la vieille femme, tu m'avais promis ce matin de ne plus t'arrêter à ces idées sombres.

— « A l'avenir, je me souviendrai de ma pro-

messe, répliqua l'ouvrier ; oui, j'oublierai le plus tôt possible ceux qui m'ont rejeté pour ne penser qu'à toi, ma fidèle compagne, et aussi à vous, Madame, à votre mari, à tous les bons cœurs qui nous conservent un peu d'amitié. M. le recteur est du nombre, et dès qu'il connaîtra ma disgrâce, il se hâtera d'accourir ici. Vous y reviendrez vous-même de temps en temps avec M. Hilaire, et les deux vieillards, en vous voyant si unis, si contents l'un de l'autre, se rappelleront ce qu'ils étaient dans leur jeunesse. Nous vous montrerons, à notre tour, ce que l'on gagne à conserver jusqu'au bout les mêmes sentiments. On peut être pauvre, accablé par les infirmités, usé par les maladies ; on n'est jamais entièrement malheureux dans un ménage où l'on s'aime.

— « Non, jamais ! jamais ! » dit la vieille femme en pressant dans sa main ridée la main que lui tendait son mari.

IV

IRASCIBLE.

Dans un endroit du chemin où la rivière formait un coude, à une petite distance de l'usine, Rosine rencontra son mari et l'oncle Benoit qui causaient avec beaucoup d'animation. Aucun d'eux n'avait paru la voir, et, comme la jeune femme craignait un interrogatoire sur le but et le motif de sa promenade, elle essaya de se glisser mystérieusement derrière les buissons de houx et les saules, espérant échapper ainsi à celui dont elle redoutait les questions. Par malheur, l'œil de M. le maire de Pénancoat n'était pas longtemps distrait, et le nom de Rosine, répété deux fois d'une voix assez rude, avertit la délinquante que la fuite était impossible. Le meilleur parti à prendre maintenant était de payer d'audace. La compagne d'Hilaire releva

subitement la tête, changea la direction de sa marche, et s'approcha des deux causeurs d'un air empressé.

— « Vous cherchiez à m'éviter, dit M. Benoît en arrêtant sur sa nièce un regard qui la fit rougir. Je sais d'où vous venez, Madame; Richard a sa demeure de ce côté, et, sans être bien perspicace, je comprends que vous servez d'émissaire à la sainte ligue organisée contre moi. N'essayez pas de vous justifier, je sais d'avance tout ce que vous allez dire, et je préfère ne pas l'écouter. Ceci, d'ailleurs, ne peut durer entre nous. Je viens de m'en expliquer avec votre mari; et si je me suis permis de vous rappeler sur le chemin direct, au lieu de vous laisser prendre ce détour mieux ombragé, c'est que votre présence n'est pas de trop ici pour une décision qu'il s'agit de prendre de suite, et sans ambages. Ma proposition est celle-ci ! Plier ou rompre !

— « Mon oncle, mon bon oncle ! balbutia Rosine en joignant les mains.

— « Pourquoi m'appellez-vous votre bon oncle ? répliqua d'un ton sec le directeur de l'usine. Si je suis bon, ne devez-vous pas avoir confiance en moi ? Si je suis bon, je ne dois chasser un ouvrier de mes ateliers que pour un motif sérieux, et alors pourquoi tant d'empressement à visiter cet ouvrier dont la présence ici devenait un danger pour ses camarades ?

— « Vous êtes bon, mon oncle, vous êtes très-

bon ; mais vous êtes irrité contre nous et contre Richard, et j'ai peur que vous n'ayez pas en ce moment toute votre justice ordinaire. Non, la présence de Richard n'était un danger pour personne à l'usine, et si cet honnête vieillard n'avait pas toujours été pour vous plein de soumission et de zèle, nous l'aurions vu partir sans regret. Si vous l'aviez entendu tout à l'heure parler de vos actions généreuses ! Il disait... il disait...

— « Peu m'importe ce qu'il disait, Madame, et, sur ce point, comme sur tous les autres, vous me feriez plaisir en vous épargnant des frais d'éloquence. Vous n'entendez rien aux affaires, ni à la manière de conduire les hommes. Ah ! pardon, Madame, j'en excepte un seul, votre mari ! Vous souriez ? C'est heureux ! Pourtant, il me paraîtrait plus convenable de ne pas sourire lorsque je suis aussi mécontent de lui que je le suis de vous. Oui, je le répète, la présence de Richard avait ici des inconvénients fort graves et j'en dirai autant à l'égard d'une autre personne qui vous intéresse encore plus. L'unité d'action, la pensée d'un seul mise à exécution par tous les autres, voilà le secret des entreprises florissantes. A chacun sa place naturelle ; à chacun sa fonction spéciale, ou la confusion arrive, et avec elle, le désordre et la ruine ! Il ne faut que des bras dans ce corps dont je suis la tête, et, du moment qu'on prend mon rôle, qu'on raisonne au lieu d'obéir, je dis qu'il y a péril, et que mon intérêt, qui est aussi l'in-

térêt de tous, m'ordonne d'agir vigoureusement. J'ai jugé qu'il était nécessaire de travailler un jour de plus chaque semaine durant tout l'été, et je regarde comme mon ennemi personnel celui qui, par ses murmures ou un silence trop significatif, chercherait à rendre l'exécution de mes ordres moins facile. Mon autorité a dû souffrir ce matin, et, avant que les ouvriers aient quitté leur travail pour retourner dans leurs familles; avant qu'ils aient pu se rencontrer hors de chez moi, et commenter ensemble ma conduite, je dois avoir repris tous mes avantages.

— « Oh ! je vous en supplie, mon cher oncle, s'écria le jeune homme dont le visage avait la pâleur de la mort, ne me pressez pas ainsi de me prononcer ! donnez-moi le temps de réfléchir ! »

— « Faut-il tant de réflexions pour savoir si vous voulez vous conformer loyalement à ce que j'exige de vous, et si vous ne le voulez pas aujourd'hui, puis-je supposer un instant qu'il en serait autrement dans quelques semaines ? Non, je n'admets ni délais ni subterfuges. Consentez-vous à répéter vous-même tout à l'heure aux ouvriers ce que je leur ai déjà dit ce matin, et à les engager de tout votre pouvoir à la soumission que j'exige d'eux ? Je pose la question clairement, car je suis un homme franc et n'allant jamais par quatre chemins. »

Un autre que M. le maire de Penancoat aurait pensé que ce franc parler n'avait rien de bien hardi

ni de bien exemplaire dans la position d'un homme qui tenait dans sa caisse la vie de ceux-là mêmes avec lesquels il se vantait de ne prendre aucun ménagement. Peut-être à la place de son neveu aurait-il eu moins de courage; peut-être eût-il essayé, comme lui, de sauver, en gagnant du temps, sa famille menacée d'un grand malheur. Rosine s'appuyait sur le bras de son mari qui, lui-même, avait peine à se soutenir. Ils ne répondaient l'un et l'autre que par des paroles entrecoupées aux injonctions de M. Benoît. Enfin, ce dernier perdit tout à fait patience, et, donnant libre carrière à Irascible :

— « Rien ne m'est odieux, s'écria-t-il, comme la dissimulation ! Je vois que vous vous entendez tous les deux pour me résister, et pas un de vous n'ose le dire. Voyons, parlez, parlez, ou je m'éloigne à l'instant, et je ne vous reverrai de ma vie. »

Hilaire tourna vers sa femme un regard plein d'anxiété :

— « La misère, dit-il à demi-voix ; la misère pour nos enfants !... oh ! que faire !... »

— « Ton devoir, répondit Rosine aussi à voix basse ; et, tandis que son mari s'adressait à M. Benoît, elle se laissa tomber aux genoux de celui-ci et fondit en larmes. »

— « Mon oncle, disait Hilaire, qui lui-même avait peine à retenir ses pleurs, vous me méprisez si, avec des convictions contraires aux vôtres, je consentais à n'être dans vos mains qu'un in-

strument sans conscience et sans dignité. Que penseraient de moi mes enfants s'ils pouvaient apprendre un jour que leur père a contribué à répandre dans un grand nombre de familles des doctrines qu'il condamnait ? Non, non, mon oncle, vous ne voulez pas m'ôter le respect de mes enfants ni ma propre estime !

— « Vous êtes un fou et un fanatique ! répliqua M. le maire de Penancoat avec la plus grande véhémence. Partez ! sacrifiez à un entêtement sans excuse des enfants qui ont besoin de vous et de moi ; des enfants qui, privés de toute éducation et livrés aux tentations de la pauvreté, mériteront difficilement, j'en ai peur, le titre d'honnête homme que je ne cherche nullement à vous enlever, croyez-le bien, en exigeant une conformité parfaite entre nous. Le sort en est jeté ; demain nous nous séparerons, et, ce soir, j'écris à votre cousin Rupert, qui n'a pas vos scrupules de conscience et qui fera, dans notre intérêt commun, tout ce que j'exigerai de lui. J'ai payé pour vous de nombreuses dépenses depuis deux ans ; vous le savez, Monsieur, et si l'un de nous est redevable à l'autre de quelque chose, je crois bien que ce n'est pas moi. Si pourtant vous supposez le contraire, vérifiez vos comptes, je suis prêt à payer ce qu'il vous plaira.

— « Rien ! oh ! non, il ne m'est rien dû ! murmura le pauvre neveu qui, en effet, comptant sur une position assurée et avantageuse, avait cru

pouvoir employer les appointements des deux premières années passées chez son oncle à l'achat d'objets d'ameublement et de toilette dont la famille avait grand besoin. Rien ! mon oncle ! rien absolument ! — Et, à la manière dont le mot *rien* était prononcé, il était facile de comprendre ce qu'il renfermait de douleur et d'appréhension.

— « Vous partirez demain matin, reprit M. Benoit en s'arrachant aux étreintes de Rosine qui se tenait toujours à ses pieds. Allons, Madame, continua-t-il d'un ton un peu radouci, vous devez reconnaître que je ne puis agir autrement à moins de me donner un maître chez moi. »

Rosine voulut répondre, mais l'oncle était déjà loin. Les deux époux revinrent à la maison qu'ils allaient quitter aussi affligés qu'on peut le supposer d'un père et d'une mère qui ne savent où ils pourront trouver, dans quelques jours, le pain nécessaire à leurs enfants. Le ménage était entièrement dépourvu d'argent ; rien pour attendre un nouvel emploi, sinon des meubles ou des vêtements à engager ou à vendre. M. Benoit le savait. Il y a des gens, disait-il, qu'on ne réduit que par la famine : essayons ce moyen.

Les époux venaient de rentrer quand le bruit d'une sonnette se fit entendre à la porte de M. le maire de Penancoat. Un domestique parut et, sur la demande qui lui fut adressée si l'on pouvait voir son maître, le domestique répondit que le directeur de l'usine était absent.

« Eh bien, dit l'abbé Morineau, dont le geste exprimait la contrariété, je l'attendrai ici tout en lisant mon bréviaire. »

Le domestique sourit ; il savait que le bon prêtre risquait d'attendre longtemps le retour d'un homme qui, de sa chambre, avait aperçu le visiteur et avait donné l'ordre de ne pas le recevoir.

Le recteur venait plaider la cause de Richard et, en même temps, celle d'Hilaire qu'il ne savait pas encore si compromise. Il ouvrit son livre et commença sa lecture non sans quelque distraction, car le moyen de ne pas tourner la tête lorsqu'un pas se faisait entendre derrière lui ? Il parcourut ainsi un nombre infini de fois l'allée de chataigniers plantés devant la maison.

Cette promenade dura plus d'une heure et M. Benoît ne paraissait point. Fatigué de marcher toujours dans la même allée, le bon abbé tourna une fois derrière le pignon et passa sous la fenêtre près de laquelle Rosine était assise et pleurait en parlant à son mari. Le vieillard l'entendit et adressa des yeux aux deux époux une question timide. Peu de mots suffisaient pour tout lui apprendre : « Chassés... demain... sans argent.

— « Mes amis, dit le frère de Placide, en prenant des précautions pour n'être entendu que de ceux à qui il s'adressait ; j'attends ici votre oncle ; je veux lui parler ; et vous, Hilaire, venez me trouver demain matin, avant votre départ, s'il est vrai que vous deviez partir.

— « Vous attendez M. Benoît ? » répliqua Rosine ; mais il est chez lui depuis plus d'une heure ! ne vous l'a-t-on pas dit ?

— « Ah ! je comprends ! reprit le recteur en posant le doigt sur ses lèvres. Courage et confiance en Dieu, mes amis ! »

Le prêtre revint à la porte principale et sonna de nouveau.

— « M. le Maire ? » demanda-t-il.

— « Pas encore rentré, monsieur le Recteur.

En ce moment une toux sèche se fit entendre derrière le rideau de M. Benoît.

« Est-il importun ? » dit M. le maire de Penancoat, en jetant un regard de travers sur l'abbé Morineau qu'il vit de nouveau passer et repasser devant lui avec son tricorne râpé et sa soutane raccommodée aux deux coudes. Il faut qu'il sache bien que je suis dans ma chambre et que je ne veux pas le recevoir ; sans cela il est capable de rester ici en marche toute la semaine.

« Hum ! hum ! » recommença le directeur de l'usine ; il entr'ouvrit aussi la fenêtre et laissa voir sa main osseuse et ridée.

Il fut compris ; mais l'ami d'Hilaire avait trop à cœur de réussir pour se laisser arrêter par des susceptibilités d'amour-propre.

« Vous entendez votre maître ? » dit-il au jeune garçon que la toux de M. Benoît déconcertait.

— « J'entends bien sa toux, monsieur le Recteur ; pour sûr le rhume de mon maître est à la maison ;

mais, que voulez-vous, il n'y est pas, lui, ou du moins je ne puis répondre autre chose.

— « Bien ! mon garçon ; j'ai tort d'insister, répondit le recteur, qui leva les yeux vers la fenêtre de l'enrhumé et poursuivit sa promenade avec une patience angélique.

— « Allons, continua-t-il, ne nous décourageons pas, il finira par avoir pitié de mes vieilles jambes. »

L'oncle Benoît, en effet, voyait tomber une partie de sa colère devant une si grande douceur. « Cet homme-là a du bon, pensait le haut dignitaire de Penancoat ; et pourtant, si je lui cédaï une fois, adieu ma réputation de fermeté inflexible, et, avec elle, adieu mon autorité ! Il a fait au moins deux lieues déjà en allées et venues sous ces arbres, et le voilà qui recommence bravement. Comme il tourne les yeux de ce côté. Ah ! si je n'avais pas refusé une première fois de le laisser monter, je n'y tiendrais pas plus longtemps, quitte à batailler une heure avec lui. Maintenant il est trop tard, et, quand bien même il lui conviendrait de rôder là éternellement, je ne veux ni ne dois céder. »

L'heure où les ouvriers sortaient de l'usine allait sonner, et rien n'annonçait que l'abbé Morineau eût renoncé à son projet de visite. M. le maire prit une grande résolution. Il ouvrit sa fenêtre dans un moment où le recteur se trouvait tout près de la maison, et d'un accent aigre-doux :

« C'est à mon tour de vous adresser des excuses,

monsieur le Curé, mais il m'est impossible de vous entendre avant quelques jours. Vous avez repoussé mes avances : à présent nous n'avons plus qu'un moyen de vivre en paix, c'est de nous occuper chacun de notre affaire ; moi de mon usine, sans me mêler de ce qui regarde votre église ; vous de votre église, sans chercher à savoir ce qui se passe dans mes ateliers. Aujourd'hui vous êtes venu voir le directeur de l'usine, et celui-ci est absent pour vous, il le sera toujours. La semaine prochaine, lorsque mon vieux sang sera plus calme, s'il vous plaît de causer avec Benoît de choses étrangères à son neveu et à ses ouvriers, je vous promets, en son nom, le meilleur accueil. »

La fenêtre était refermée avant que le recteur eût trouvé le temps de répondre. Rester plus longtemps devenait inutile, après une déclaration aussi explicite. L'abbé Morineau rouvrit son livre, se signa, et reprit, en murmurant des prières, le chemin du bourg.

Placide attendait impatiemment son frère ; mais, celui-ci n'ayant rien à raconter, la vieille fille se décida à aller elle-même en quête de nouvelles. On voyait déjà, au bas du coteau, les premiers ouvriers sortir de l'usine, d'autres les suivre, puis d'autres, enfin une grande foule semblable à une fourmilière mise en mouvement. C'était un moment précieux qu'il ne fallait pas laisser échapper. Mademoiselle Placide rajusta sa cornette, se munit de sa tabatière, de ses lunettes montées en argent, et

sortit du presbytère pour aller faire, disait-elle, sa petite lecture du soir sur le banc de la porte.

Demeuré seul, l'abbé se mit à réfléchir à la position d'Hilaire : « Sans argent, disait-il, avec une famille si nombreuse ! Je sais bien que l'oncle n'a pas un cœur de pierre, et pourtant il a des idées si tenaces, si absolues, qu'il ne faut répondre de rien ; le neveu étant résolu à ne pas céder. Dans tous les cas, M. Benoît se laissât-il attendrir, cela demandera du temps, et comment vivre, jusquelà ? Les anciens écoliers ne se retrouveront plus, et les moindres emplois sont d'un accès si difficile !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que je vais prier pour ces pauvres jeunes gens ! »

Le bon prêtre joignit les mains ; mais il reprit aussitôt :

« Oui, prier, c'est bien : Marie avait choisi la meilleure part ; mais ici, Marthe a aussi beaucoup à faire. D'abord, il me faut de l'argent. »

L'abbé ouvrit sa caisse et n'y trouva que bien juste l'argent nécessaire pour les dépenses du mois. Ah ! s'il eût été seul, la moitié de cette petite somme eût appartenu à ses amis ; mais comment persuader à Placide de se mettre à la demi-ration, de se priver de café, de souffrir qu'on se nourrit de pain noir au presbytère ! Il ne fallait pas y penser !... Le vieillard jeta les yeux sur la route, et vit sa sœur entourée d'un groupe d'ouvriers.

« Bon ! dit-il, elle en a pour longtemps, et je puis, du moins, enlever du buffet ce couvert qui

m'a été donné par M. Benoît. Je verrai, plus tard, ce que j'aurai à répondre. En attendant, c'est toujours autant de gagné de faire le coup d'abord sans avoir à disputer ! demain la discussion sera moins longue. »

Et le bonhomme, évitant le regard de la grosse servante, se glissa dans la salle à manger comme un larron, saisit le couvert et remonta en toute hâte dans sa chambre. N'était-il pas un peu tard pour envoyer le sacristain à la ville ? L'abbé tira sa montre, une vieille montre d'or qu'un ancien condisciple, son ami le plus cher, lui avait léguée depuis vingt ans. Le recteur, au lieu de la remettre dans son gousset, l'examina avec une attention scrupuleuse. C'était une valeur : cent cinquante francs au moins qui pouvaient garnir la bourse du pauvre ménage et lui laisser le temps de respirer. Tu la conserveras toujours, n'est-ce pas ? avait dit le mourant en pressant la main de son ami qui l'avait soigné jusqu'à la fin dans une maladie contagieuse ; et si l'ami n'avait pu répondre, tant il était suffoqué par les larmes, son silence seul n'était-il pas un engagement solennel ? Jamais encore l'idée qu'il pourrait consentir un jour à se priver d'un si cher souvenir ne s'était présentée à l'esprit du frère de Placide ; et maintenant, que cette idée s'éveillait en lui, il se sentait troublé jusqu'au fond du cœur. En écoutant le bruit du balancier, ce tic tac qui mesure les pas du temps, il lui semblait entendre je ne sais quel accent de tendre reproche, et il se

croyait retenu encore à ce chevet douloureux où une main glacée s'était fermée dans la sienne en l'étreignant une dernière fois. Ah ! il faut avoir recueilli ces tristes legs de l'amitié pour en connaître le prix et comprendre combien il en coûte pour y renoncer volontairement !

— « Georges, murmurait le vieillard, si tu me vois de là-haut, si Dieu permet que ton esprit me visite quelquefois, tu ne peux te méprendre aujourd'hui sur le motif qui me fait trahir ma promesse. Mon cœur saigne à la pensée de ce que je vais faire, et pourtant je suis sans remords, car, ô mon premier ami, je t'ai bien connu, et je sais qu'aucun sacrifice ne t'aurait coûté pour soulager des frères dans le besoin ! Je voudrais qu'il te fût possible d'apparaître ici et de me répondre. Me trompé-je en croyant fermement agir selon tes vœux, même en me séparant pour toujours de tout ce qui me restait de toi ? »

Et les pleurs de l'amitié coulaient sur la montre qu'il tenait à la main, et qu'il pressa un instant sur ses lèvres. Ce moment d'attendrissement passé, l'excellent homme essuya ses yeux rougis par les larmes, et se rendit par une porte de derrière à la demeure de Job le sacristain.

On ne dort pas toujours d'un sommeil paisible après une bonne action ; l'abbé Morineau l'éprouva : le lendemain matin, ses traits altérés accusaient l'insomnie et la fatigue. Il était encore de bonne heure quand le sacristain revint de la ville.

L'orfèvre était absent ; mais son fils, après quelques hésitations, s'était enfin décidé à remettre au commissionnaire une somme de deux cents francs.

Hilaire se rendit à son tour au presbytère où l'abbé lui avait donné rendez-vous la veille. Made-moiselle Placide l'accueillit froidement. Pour elle, les faibles avaient toujours tort ; et bien qu'elle se crût parvenue très-haut dans la perfection chrétienne, personne, à l'occasion, ne mettait mieux en pratique la maxime païenne : *Malheur aux vaincus !*

Ce que le jeune homme avait à raconter à son vieil ami n'était guère rassurant pour l'avenir. L'oncle Benoît avait obstinément fermé sa porte à Hilaire, à Rosine, même à tous les enfants qui demandaient à l'embrasser, et dont les caresses auraient produit, peut-être, un bon résultat. De grand matin, quatre ouvriers étaient venus de sa part aider au déménagement, et charger les voitures qui n'attendaient plus pour partir que la présence du chef de la famille en disgrâce. Le recteur encouragea celui-ci de son mieux, et quand vint le moment de se dire adieu et de s'embrasser :

« J'ai ici, dit le prêtre, les lèvres encore sur la joue humide du malheureux père, j'ai une somme disponible que vous me ferez la grâce d'emporter et d'employer comme il vous conviendra. Vous me la rendrez plus tard, lorsque vous redeviendrez mon paroissien. Allons, Hilaire, mon garçon, pas d'enfantillages ! Je tiens à mon autorité aussi.

Voulez-vous entrer en révolte contre tout Penancoat? Et puis, mon ami, songez-y donc, je ne veux pas garder cet argent dans une maison dont les portes ferment assez mal. J'ai peur des voleurs.»

Il fallait bien accepter un secours offert avec tant de délicatesse. Hilaire prit l'argent et s'en alla le cœur plein de reconnaissance.

En approchant de l'usine, il rencontra plusieurs ouvriers qui le saluèrent tristement. On le regrettait pour lui-même, et aussi parce que son départ était une menace pour quiconque oserait se trouver un jour en opposition avec M. Benoît. Les caractères avilis dont avait parlé Richard n'étaient, après tout, qu'en petit nombre dans les ateliers de Penancoat. L'oncle avait mis à la disposition de ceux qu'il chassait de chez lui une petite maison qu'il avait à la ville, et, en ce moment, sans locataires. Pendant l'absence d'Hilaire, il avait enfin consenti à voir les deux aînés de ses petits-neveux, et comme les deux enfants s'étaient fait aimer de lui, et qu'ils pleuraient abondamment au moment de le quitter, il leur avait demandé s'ils ne s'arrangeraient pas de rester, ajoutant que, dans ce cas, les parents n'auraient pas à s'occuper de leur avenir. Les deux petits garçons n'eussent pas consenti facilement à se séparer de leur mère; mais, comme ils n'avaient su que répondre, M. Benoît s'adressant, cette fois, à Hilaire, avait renouvelé par écrit sa proposition. Rosine accourut au-devant de son

mari et lui présenta le billet qu'elle venait de lire, car il lui avait été remis tout ouvert.

« Mon ami, dit la jeune femme, peut-être qu'une séparation momentanée donnerait à tout ceci des suites plus heureuses qu'il ne nous était possible, hier, de l'espérer. Ton oncle nous permettrait sans doute de voir nos enfants, et alors...

— « Ne sais-tu pas, interrompit le neveu de M. Benoît, que c'est un engagement formel, irrévocable, qui nous est demandé, et que nous n'aurions aucune observation à faire sur l'éducation qu'il plairait à notre oncle de donner à nos deux fils? Le motif de notre départ nous dit assez haut quelle serait cette éducation : l'indifférence religieuse, la morale des intérêts, rien de plus. Or, pouvons-nous accepter des éventualités aussi funestes? Ah ! si nous devons languir dans la pauvreté, que nos enfants restent pauvres avec nous, pourvu que nous leur conservions, au milieu de nos épreuves, une foi solide et des espérances éternelles.

— « Oui, tu as raison, mon ami, je me laissais égarer par une faiblesse condamnable. Combien je suis loin de ces mères qui exhortaient elles-mêmes leurs jeunes enfants au martyre ! »

M. Benoît attendait Hilaire, et, lorsque celui-ci se présenta dans sa chambre, le vieil oncle, à demi couché, tambourinait avec ses doigts sur les bras de son fauteuil. Cette musique peu harmonieuse et le froncement de sourcils qui l'accompagnait,

témoignaient ordinairement de son impatience. Le moment n'était guère favorable pour une réponse du genre de celle qu'Hilaire apportait. Vainement le pauvre neveu essaya de l'adoucir.

« Non ! non ! s'écria l'oncle Benoît en bondissant de son fauteuil avec son agilité ordinaire, il ne s'agit pas ici de sensiblerie maternelle, car, en me laissant deux de vos fils, il ne vous en resterait que trop encore à cajoler. Je lis dans votre cœur, Monsieur : ma perversité vous effraye pour vos enfants, et, en vérité, je me demande comment vous n'avez pas craint pour vous-même ce démon dont la vue seule est un péril ou une souillure ! Honte à vous, Monsieur, d'outrager ainsi le frère de votre mère ! Voilà bien les effets du fanatisme ! »

Hilaire voulut parler, mais Irascible s'était trop fortement emparé du vieillard pour laisser, à qui que ce fût, la possibilité de se faire comprendre. L'oncle Benoît criait, gesticulait et inventait mille injures qu'il s'adressait à lui-même en les supposant dans la pensée de son neveu. Celui-ci dut se résigner à sortir sans avoir prononcé autre chose que des paroles sans suite et vides de sens.

Peu d'instants après, les deux charrettes de bagages et la voiture qui emportait les bannis prenaient le chemin de la ville. Quelques-uns des enfants sanglotaient, mais les deux époux s'efforçaient de faire bonne contenance. Rosine répétait à son mari ce qu'elle avait entendu, la veille, dans la maison de Richard : « Quels que soient les cha-

grins, les fatigues et les privations, on n'est jamais entièrement malheureux dans un ménage où l'on s'aime. »

— « Richard n'a pas d'enfants ! » répliqua tristement le père de famille.

Rosine soupira, et tous les deux gardèrent un morne silence.

MADEMOISELLE PLACIDE.

Le soir du même jour, Placide Morineau, retirée dans sa chambre virginale, arrosait ses jacinthes avec le soin minutieux qu'elle apportait à toute chose. Le vase chinois, avons-nous dit, n'était plus qu'un débris informe, une grandeur réduite à néant pour qui le voyait du côté par où l'abordait la vieille fille; mais peu importait à celle-ci, du moment que le secret n'était connu que d'elle et de son frère, aucun profane n'ayant jamais mis le pied dans ce mystérieux appartement. Attirer les yeux par un semblant d'élégance, exciter l'admiration et l'envie, c'était là tout ce que voulait la demoiselle, et, pourvu que la porcelaine fût intacte du côté exposé aux regards, elle avait atteint son but. La vanité puérile, l'éclat factice toujours repoussés par le rec-

teur, s'étaient retirés dans ce coin de la maison et y régnaient comme ils règnent chez vous, Madame, si fière de vos bijoux faux, de votre argenterie faussée, de votre fausse beauté, comme ils règnent aussi chez vous, Monsieur, qui vous glorifiez d'une décoration due à la faveur ou de quelque autre mensonge d'apparat d'aussi peu de valeur que le vase chinois de mademoiselle Placide.

Celle-ci était donc occupée de ses fonctions de jardinière, tandis que son frère, en ce moment au confessionnal, distribuait à ceux qui étaient venus les lui demander ses paroles de consolation et ses bons conseils.

Tout à coup un jeune homme parut dans la cour.

— « Madame, dit-il en apercevant le nez pointu qui s'élevait au-dessus des jacinthes, je voudrais parler à M. le recteur.

— « Impossible, Monsieur, il est à l'église. Mais je suis sa sœur, mademoiselle Placide, dont vous avez, sans doute, entendu le nom.

— « Certainement, dit l'étranger, trop poli pour avouer qu'un nom qui paraissait aussi célèbre n'était pas encore arrivé jusqu'à lui. Eh bien! mademoiselle, si vous le permettez, je vous chargerai de la commission, car je voudrais retourner à la ville avant la nuit.

— « Entrez, Monsieur, entrez, de grâce! je suis à vous dans l'instant. »

En effet, en moins d'une minute, Placide se

trouva assise à quelque distance de l'inconnu, dans la salle à manger qui servait aussi de salon.

L'étranger expliqua l'objet de sa visite : son père était orfèvre, et, le matin, le sacristain de Penancoat s'était présenté chez lui de la part de M. le recteur pour la vente d'un couvert d'argent et d'une montre d'or. Le jeune homme avait acheté le couvert et la montre ; mais, au retour de son père, il avait été réprimandé pour avoir conclu le marché sans autorisation préalable de M. l'abbé Morineau. Cette autorisation, le fils de l'orfèvre venait la réclamer, et dans le cas où le prétendu sacristain ne serait qu'un imposteur, il suppliait... mais le moyen de continuer son discours devant les traits bouleversés de mademoiselle Placide !...

— « Un moment ! dit-elle, après avoir essuyé la sueur qui couvrait son front. Ah ! Monsieur ! que venez-vous de m'apprendre ! la montre ! le couvert ! c'est une indignité ! »

Le fils de l'orfèvre pâlit à son tour.

— « C'est donc un vol ? » demanda-t-il en baissant la voix.

— « Plût au ciel ! s'écria son interlocutrice avec un accent désespéré : rien ne serait perdu alors, tandis qu'à présent !... »

Le jeune garçon ne comprenait rien à ces paroles, et il commença à se demander si la petite vieille, qui parlait d'une façon si étrange, jouissait bien de toute sa raison.

« Monsieur, reprit cette dernière à qui une pen-

sée subite venait de rendre quelque espérance, vous pouvez retourner à la ville et dire à votre père que ces objets ont bien été vendus par ordre de M. le recteur de Penancoat. Pourtant, gardez-les soigneusement chez vous au moins une quinzaine : ou je n'entends rien à la délicatesse de M... d'un monsieur quelconque, ou je connais une personne qui bientôt ira réclamer la montre et le couvert. Vous n'y perdrez rien. Seulement, il est dur pour une fille de mon caractère de faire certaine démarche devenue indispensable aujourd'hui. Adieu, Monsieur ! encore une fois, soyez sans inquiétude votre père et vous. »

Le jeune homme sortit, et mademoiselle Placide, la tête dans ses mains, donna un libre cours à ses réflexions accablantes.

— « Voilà bien, dit-elle, où de funestes habitudes devaient le conduire ! Vendre un bijou qui lui a été légué par un ami ! Vendre le cadeau de fête de M. le maire ! Ah ! Corentin, quelle leçon !... Encore un pas dans cette route, et mes lunettes d'argent et mon dé à coudre, et rien de ce qui m'appartient ne sera en sûreté ici ! »

Placide remonta dans sa chambre et fit sa toilette, non sans pousser à chaque instant de profonds soupirs. Bientôt la grosse servante la rencontra dans la cour au moment où elle allait sortir pour prendre le chemin de l'usine. La vieille fille avait sa plus belle cornette et ses vêtements des grands jours. Elle tenait d'une main un gigantesque

parapluie de couleur amarante, et sous le grand châle qui, habituellement, ne laissait entrevoir que deux ou trois dizaines d'un long rosaire, on apercevait quelque chose d'inusité comme le goulot d'une bouteille.

Mademoiselle Morineau descendit la colline en suivant un sentier dans le bois, et lorsqu'elle fut arrivée à l'établissement industriel, elle se glissa silencieusement le long des murs jusqu'à la porte où l'abbé avait sonné tant de fois la veille.

Au premier coup de sonnette un domestique accourut.

— « Conduisez-moi auprès de votre maître, dit la visiteuse d'un ton dégagé, il m'attend; nous avons à parler d'affaires. »

Le domestique la crut sur parole, et la conduisit au cabinet de travail de M. Benoît.

« Mademoiselle Morineau, » annonça le valet de chambre.

— « Comment? comment? » s'écria le directeur de l'usine; mais la personne annoncée était déjà devant lui, roide, pincée, soucieuse, avec un visage refrogné enfin qui contrastait grandement avec la bouteille de champagne qu'elle tenait sous le bras.

— « Mille pardons, monsieur le Maire, dit-elle, j'avais besoin de vous voir, et j'ai voulu apporter en même temps ce vin qui vous appartient, et que mon pauvre frère.... »

Une subite rougeur colora le front ridé de la vieille fille.

— « Quelle plaisanterie! » murmura M. Benoît.

— « Non, non, Monsieur, ce n'est pas le moment de plaisanter, et vous en conviendrez tout à l'heure. Ne faites pas ce geste d'impatience, je vous prie! je ne viens pas ici pour ce que vous supposez. Vous pouvez agir comme bon vous semble à l'égard de vos ouvriers et de vos parents; je le sais de reste, et je me garderai bien de vous parler en faveur de celui-ci ou de celui-là. »

— « Eh bien? » dit M. le maire, les bras croisés et dans une attitude imposante.

— « Eh bien! en voyant votre air soupçonneux et mécontent, j'ai hâte de vous déclarer que je ne viens ici ni pour M. Hilaire ni pour Richard. Ce que je demande, ce que j'attends de votre justice, c'est que la maison de Placide Morineau ne souffre point de vos querelles de famille. A chacun son fardeau! le mien est assez lourd sans que je tende l'épaule au fardeau des autres.

— « J'attends qu'il vous plaise de parler clairement, » dit l'oncle Benoît.

— « Lorsque j'ai vu mon frère entrer dans les ordres, je me suis dit : Tant mieux! un prêtre vit seul, il n'a ni femme ni enfants, et moins de liens, moins de soucis. — Moins de liens! Ah! monsieur le Maire! il en a de toutes sortes, le malheureux; il en est garrotté, à tel point que pas un malheur ne frappe une famille dans la paroisse, sans qu'il en reçoive le contre-coup. Un mari, un père, ça ne s'occupe, après tout, que d'une femme et de quel-

ques marmots ; lui, il s'occupe de tout le monde, et l'obstination qu'il met à se priver des choses les plus nécessaires pour distribuer aux autres le peu d'argent qu'il possède, ferait croire qu'il est chargé de pourvoir à la subsistance du genre humain. Hier, il se désolait sur la situation de votre neveu ; et voilà qu'à l'instant même, j'apprends...

— « Quoi donc ? » demanda le directeur de l'usine.

— « Ah ! monsieur le Maire ! ne l'accusez pas au moins d'ingratitude, et n'attribuez qu'à la faiblesse de son caractère...

— « Qu'a-t-il fait ? Arrivez donc à l'essentiel, à ce qui vous amène ici.

— « Ce qu'il a fait ? Il a vendu le couvert d'argent qu'il tenait de vous ; il a vendu sa montre, et j'aurais dû le deviner, ce matin, en écoutant de ma fenêtre les paroles d'adieu que lui adressait M. Hilaire.

— « Il a vendu sa montre ! la montre de cet ami d'enfance dont il m'a parlé si souvent ! Est-ce bien possible ?

— « Cela est certain, vous dis-je, je le tiens du fils de l'orfèvre, envoyé ici pour un enseignement. Mon frère avait eu grand soin de me cacher cette belle expédition. Je l'attends maintenant à son retour de l'église, et nous verrons s'il trouvera encore pour me répondre quelque citation du concile de Trente sur le détachement des biens de ce monde !

L'oncle Benoît avait quitté son fauteuil : il se promenait dans la chambre, la tête basse et d'un air pensif, tandis que mademoiselle Placide parlait toujours avec une grande volubilité.

« Il est désolant pour une sœur, Monsieur, d'avoir un frère comme le mien, ennemi de lui-même, porté par nature à rechercher tout ce qui peut nous mettre à la mendicité. Sa réputation d'homme instruit lui aurait valu, depuis longtemps, une cure de ville, s'il n'avait mis en avant, pour rester ici, des raisons de sentiment qui n'ont pas le sens commun. Eh ! mon Dieu, oui, il est vrai que lorsqu'il fut question de le remplacer, tous les pauvres de la paroisse étaient en larmes : les députations en guenilles se succédaient au presbytère, et pas un marmot qui ne répétait sa leçon apprise, en suppliant M. le recteur de ne point partir. Celui-ci n'eut pas de peine à céder : Voyez, comme ils m'aiment ! répondait-il à toutes mes observations ; je ne pourrais jamais faire autant de bien là-bas, où je suis inconnu. — Il perdit ainsi tout moyen de sortir de l'obscurité, de s'élever, de parvenir, et encore il ne parle qu'avec reconnaissance de ces gens qui, par leurs sanglots et leurs grimaces, l'ont empêché de faire son chemin.

— « Lui-même les aimait, » dit M. Benoît en continuant sa promenade et sans lever la tête.

— « Voilà une belle amitié de part et d'autre ! poursuivit la demoiselle qui n'était pas au bout de ses récriminations. Mieux eût valu, pour mon frère,

n'être aimé de personne ici, du moment que de telles attaches sont un obstacle à son avancement. Mais il ne lui suffisait pas de renoncer à toute élévation, il n'a pas su même tirer profit de sa position dans cette paroisse. Vous savez dans quelle ruine nous habitons : c'est glacial en hiver ! Eh bien, il n'avait qu'à conserver précieusement les ofrandes qui ne font que lui passer par les mains ; il n'avait qu'à faire un appel à ses amis, particulièrement à vous, monsieur le Maire, et il aurait aujourd'hui le plus beau presbytère de la Bretagne.

— « Lorsqu'il fait un appel à notre bourse, ce n'est jamais que pour les autres, murmura le directeur de l'usine comme s'il se parlait à lui-même.

— « Jamais, Monsieur, et c'est un grand tort, car lorsqu'un homme ne s'occupe pas de ses propres intérêts, personne, assurément, n'y songe pour lui.

— « Ses intérêts ! répéta l'oncle Benoît, ses intérêts !... »

L'esprit de l'homme est-il autre chose que contradiction ? Le vieillard que nous avons entendu prêcher constamment la morale des intérêts matériels, se révoltait maintenant en voyant appliquer ses raisonnements de la veille à la conduite du recteur. En définitive, était-ce bien une conséquence ou une juste idée de la supériorité de vues qui doit exister chez un prêtre chargé de nous enseigner le mépris des biens de la terre pour nous

rendre plus facile le chemin du ciel ? Le maire de Penancoat avait négligé, depuis longtemps, ses devoirs religieux ; mais il avait eu une mère chrétienne, et il se souvenait assez de ses leçons pour se rappeler les exemples d'abnégation que Jésus a laissés à ses apôtres, et que ces derniers ont transmis eux-mêmes à leurs successeurs. Un illustre évêque a dit, avec raison, que l'Évangile de la plupart des gens du monde est la vie des prêtres dont ils sont témoins, et, sous ce dernier rapport aussi, le zèle et le désintéressement de l'abbé Morineau s'étaient tellement confondus avec le christianisme même, dans l'esprit de M. Benoît, qu'un ecclésiastique moins parfait, moins éloigné des pensées de profit et de calcul, eût éveillé ses critiques les plus amères. Non, il n'y avait pas d'inconséquence dans cette façon d'agir et de juger. Voué à l'indifférence religieuse, l'oncle d'Hilaire trouvait naturel de ne s'occuper qu'à jouir de la vie présente ; mais avec les croyances catholiques, et surtout la mission de les enseigner, il n'eût pas compris les mêmes préoccupations terrestres : la foi devait avoir d'autres ambitions.

Dans tout ce qu'il venait d'entendre, il était donc du parti de l'abbé contre mademoiselle Placide. Il s'arrêta devant le fauteuil où celle-ci se tenait assise, tournant la tête à droite ou à gauche suivant la place où le promeneur se trouvait.

— « Voilà bien des plaintes, dit M. le maire, mais que puis-je faire à tout cela ? Suis-je l'évêque

du diocèse? Puis-je enlever de force M. l'abbé Morineau et en faire un curé de ville, un vicaire général pour votre plus grande satisfaction, Mademoiselle? »

Placide se mordit les lèvres et les plis de son front se creusèrent encore davantage.

— J'ai parlé avec l'abandon d'une vieille amitié, dit-elle, et je crains d'avoir eu tort. J'aurais dû me borner à constater qu'il était dur de voir mon pauvre frère se dépouiller pour certaines personnes qui ont de riches parents.

— « Si les personnes en question avaient voulu reconnaître l'autorité de leurs riches parents, Mademoiselle, ils n'auraient pas eu besoin aujourd'hui d'accepter le généreux sacrifice d'un homme de bien; oui, je dis un homme de bien et un prêtre vénérable. Cependant, vous serez satisfaite : le couvent et la montre retourneront au presbytère dans quelques jours.

— « Ah ! monsieur le Maire ! dit la vieille fille en étendant les bras comme avec l'intention d'embrasser le directeur de l'usine.

Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir.

— « J'ai pourtant une condition à faire, dit-il.

— « Laquelle ?

— « Pas un mot de tout ceci à M. le recteur !

— « Je le veux bien. Mais promettez-moi, à votre tour, de l'engager à s'oublier un peu moins, et à profiter des avantages de sa position pour bâtir un nouveau presbytère.

— « Le plus beau presbytère de la Bretagne, n'est-il pas vrai ? vous le disiez tout à l'heure !... Ah ! Mademoiselle, si je voulais nuire à votre frère et à la religion dont il est le ministre, je n'aurais rien de mieux à faire que de prendre conseil de vous ! Comment, vous ne comprenez pas que la véritable élévation du bon Morineau est dans son humilité ! que sa richesse est dans sa frugalité et son désintéressement !... Savez-vous que je me suis senti parfois les yeux humides devant sa soutane rapiécée et qui montre partout la corde ? Un abbé pimpant ne convertirait jamais le vieux Benoît, soyez-en bien sûre ; mais pour celui-ci, en vérité, je ne répons de rien. Non, du moment qu'il s'y trouve heureux, laissez-lui le vieux manoir si bien en rapport avec sa vie exempte de nos passions, de nos erreurs et de nos faiblesses. Le plus beau presbytère de la Bretagne, c'est celui où la simplicité évangélique se montre le mieux. »

Comment se figurer l'étonnement de mademoiselle Placide ! Elle essaya de répliquer, mais on lui fit comprendre que sa visite menaçait de se prolonger indéfiniment, et que des affaires impérieuses réclamaient la préférence sur le plaisir de l'écouter. Elle retourna donc au presbytère, demi-fâchée, demi-contente, car si M. le maire avait osé lui donner tort, du moins les objets regrettés n'étaient pas perdus pour toujours.

La voix d'Irascible avait cessé de se faire entendre de M. Benoît avec le bruit lointain de la voiture

qui emportait Hilaire et sa famille. Peu à peu le regret avait pris la place du ressentiment, et si l'orgueilleux vieillard persistait dans sa résolution de bannir son neveu de ses ateliers, c'était beaucoup moins dans une pensée de colère, que par ce qui lui semblait une nécessité de position. Suivant lui, l'autorité ne devait jamais céder, sous peine de suicide. Aussi, avait-il déjà fait écrire à cet autre neveu dont il parlait, la veille, à l'abbé; à ce neveu qu'il ne connaissait que de nom, et qui vivait à Paris. Rupert passait pour un libre penseur : tant mieux ! on n'avait pas, du moins, à craindre de lui les mêmes inconvénients que pour son cousin.

La journée s'était écoulée péniblement pour le directeur de l'usine, depuis le départ des voitures jusqu'à la visite de mademoiselle Morineau. Les confidences de celle-ci devaient produire un effet salutaire sur le vieillard qui, le cœur affligé par le vide fait dans sa maison, était mieux disposé à s'attendre. Très-souvent le recteur s'était entretenu avec lui de cet ami d'enfance dont la montre, conservée si précieusement jusque-là, venait d'être sacrifiée pour aider une famille dans le malheur.

« Un ami d'enfance ! disait l'oncle Benoît : je sais tout ce qu'il y avait d'affection pour lui dans ce souvenir, et de quelle tristesse il a dû se sentir atteint en prenant sa généreuse résolution. Un ami d'enfance ! Où sont les miens ? Disparus, et depuis longtemps. — Je crois encore entrevoir, au milieu d'eux, un enfant malingre et pâle ; ma sœur qui

devait mourir à sept ans, suivant l'arrêt du docteur, et pour laquelle ma mère me conduisit plus d'une fois en pèlerinage à des autels vénérés. Avec quelle ardeur et quelle confiance je priais en voyant pleurer notre mère, et comme, après la guérison de notre chère malade, je ne doutais pas un instant d'avoir puissamment contribué, par mes supplications et mes larmes, au rétablissement de celle que j'aimais ! Heureux temps ! c'était l'âge où nous trouvions un si vif plaisir à porter sur nos épaules, dans les processions, l'image d'un ange ou d'un saint. Ma sœur était toujours là avec son voile blanc et sa couronne d'églantines. Pauvre sœur ! elle me souriait de loin, sans prévoir qu'un jour viendrait où son fils serait chassé de ma maison pour avoir voulu se conformer à la morale des devours qu'on nous enseignait alors au catéchisme. C'est pourtant la morale des devoirs qui donne à ce bon prêtre son héroïque charité : moi, je ne connais plus maintenant que la morale des intérêts, et je sens tous les jours que mon cœur se rétrécit et se dessèche. »

L'oncle Benoît ouvrit sa fenêtre et jeta les yeux sur le tertre où Rosine avait coutume d'aller s'asseoir avec ses enfants :

— « Personne ! reprit-il, me voilà seul avec mes domestiques dans cette habitation si vaste ! Que font-ils là-bas, ce soir ? Je doute qu'ils soient plus affligés que je ne le suis en ce moment. Dans le cas où quelques jours de gêne et d'incertitude ne

suffiraient point pour me les ramener plus soumis, je saurai les secourir à leur insu, et cependant ils doutent de moi, ils m'accusent peut-être. Pourquoi ce jeune homme a-t-il refusé d'obéir ? Croit-il que je n'ai pas eu moi-même à me faire violence, bien des fois, pour conserver intacte mon autorité ? Oh ! l'autorité ! le respect qui lui est dû entre aussi bien dans la morale des devoirs que dans celle des intérêts, et l'on ne saurait l'entourer d'un trop grand prestige ! Il ne faut pas que l'homme chargé du commandement soit supposé capable d'erreur. Fasse ma bonne étoile que le neveu Rupert comprenne mieux cette vérité que ne l'a fait son cousin ! — Ce Rupert, il n'est pas, comme Hilaire, l'enfant de ma sœur, et je ne sais quelle défiance me tient en garde contre lui. Qu'est-il ? Pourvu qu'il ne ressemble pas à son père, cet homme avide et rusé, avec lequel j'ai dû rompre toutes relations. Attendons ! je veux l'étudier au début pour éviter plus tard un nouveau mécompte. »

LE NEVEU RUPERT.

Tous les journaux de Paris l'ont raconté : Dans les derniers jours de mai de l'année 1856, le troisième commis d'un magasin de nouveautés, M. Rupert, au moment où il faisait miroiter une moire antique sous les yeux d'une marquise, reçut une lettre cachetée de noir et portant le timbre d'une ville de Bretagne. Le jeune homme parut surpris ; il fit signe au quatrième commis de venir le remplacer auprès de la grande dame, et tandis qu'il lisait dans un coin, son visage, ordinairement un peu trop vermeil, changea plusieurs fois de couleur. Une demoiselle de comptoir, qui s'intéressait à M. Rupert, l'épiait avec une curiosité bien excusable, lorsque, tout à coup, à sa grande stupéfaction, elle le vit frapper dans ses mains, tourner

sur lui-même, puis, saisi d'une fièvre chorégraphique, exécuter, autour d'une pyramide d'étoffes de fantaisie, un pas sauvage et singulièrement audacieux. A ce spectacle inattendu, il y eut un ébahissement général parmi les employés du magasin, et la marquise épouvantée s'élança dans sa voiture qui partit avec la vitesse de l'éclair.

Le premier moment de surprise passé, le doyen des commis et la demoiselle de comptoir demandèrent à la fois l'explication immédiate d'un exercice aussi déplacé. Le danseur était hors d'haleine; cependant, lorsque, par une manœuvre habile, le personnel entier de l'établissement eut resserré l'espace autour de lui, forcé de mettre fin à ses entrechats, il rit et parla tant qu'on voulut. M. Rupert était extrêmement communicatif; aussi ne fit-il aucune difficulté pour laisser voir à la ronde le contenu de la lettre qu'il venait de recevoir. Un notaire de la petite ville de *** était chargé de lui annoncer la mort d'un oncle, M. Benoît, frappé tout à coup d'une apoplexie foudroyante. Le vieux parent avait fait du commis en nouveautés son légataire universel. La fortune était agréable : plus de vingt mille francs de rente, et le notaire ajoutait qu'il attendait l'héritier avec impatience pour remplir les formalités d'usage en pareil cas. Comme, avant d'arriver à la ville de ***, le voyageur devait traverser la commune de Penancoat sur laquelle se trouvait le grand établissement industriel et l'ancienne habitation du défunt, un point était indiqué

où M. Richard, employé de M. Benoît et presque son ami, se trouverait avec une voiture pour conduire d'abord à l'usine M. Rupert. Richard était recommandé tout spécialement aux bonnes grâces de ce dernier. Impossible de rencontrer un serviteur plus loyal, d'un cœur plus chaud, d'un jugement plus sûr, d'une probité plus délicate.

« Fameux ! » dit le premier commis avec une exclamation où l'envie avait bien quelque part. Le second commis répéta aussi : « Fameux ! » et multiplia les poignées de main; les autres camarades en firent autant, et la demoiselle de comptoir, par distraction sans doute, soupira et arrêta les yeux sur un cachemire.

— « Admirez, dit M. Rupert, en se caressant le menton, combien, en certains cas, un bon souvenir sur papier timbré relève les chances d'un homme dans cette grande affaire de la vie ! Jusqu'à ce jour le parent en question n'était, suivant moi, qu'un égoïste, un être sans cœur, inaccessible à mes défaillances pécuniaires; un parent incapable de me comprendre et de se prêter à mes combinaisons domestiques; un parent, enfin, qu'on joue à pile ou face sans autre enjeu qu'un petit verre d'absinthe ! Eh bien ! au moment où cet honnête vieillard était ainsi jugé sur les apparences, il s'occupait de l'avenir de votre ami, Messieurs; il vous assurait chez moi des pipes et du curaçao à perpétuité ! Nous avons été ingrats, convenez-en. Vingt mille francs de rente tenus en réserve pour nos

plaisirs ! Ah, généreux défunt, je vous calomniais ! vous étiez un oncle de choix, l'idéal du genre ! »

Comment M. Benoît, que nous avons vu mieux disposé à l'égard d'Hilaire après la visite de Placide, et qui n'avait dans Rupert qu'une confiance très-limitée ; comment avait-il été amené à choisir pour légataire universel un homme qui n'avait qu'un mérite hors ligne, celui d'être sans rivaux à l'estaminet ? Une autre singularité, c'était le choix que le notaire avait fait de Richard pour conduire à l'usine l'héritier de l'oncle Benoît. Le commis ne s'étonna de rien que de son bonheur par l'excellente raison qu'il ne connaissait pas plus la récente disgrâce du vieil ouvrier que les dispositions plus ou moins favorables de M. Benoît pour les différents membres de sa famille. Rupert n'eut donc qu'un souci : hâter ses préparatifs de départ pour la Bretagne.

Le wagon l'emporta jusqu'à Laval ; là il prit la diligence, et pas un de ses compagnons de voyage n'ignora ce qui l'amenait à Penancoat. Le commis en nouveautés avait la langue d'une portière ; et comme il savait par expérience que les manières évaporées sont de rigueur pour qui veut se poser en *bon enfant*, il ne perdit aucune occasion de mettre le premier venu dans la confidence de sa vie passée, de ses aventures présentes et de ses projets d'avenir. Cette fois surtout la vanité y trouvait son compte : aussi ne pouvait-il se lasser de consulter les uns et les autres sur le meilleur em-

ploi à faire des richesses qu'il allait bientôt posséder. Songerait-il immédiatement au mariage ? cela demandait réflexion, mais en toute occurrence la petite Palmyre aurait tort de compter sur lui. On est bon enfant, d'accord ! néanmoins, chacun pour soi dans ce monde, et, sous peine de prendre rang parmi les animaux herbivores et destinés à la tonte annuelle, le premier droit de l'homme est de subordonner toute chose à ses intérêts. « Il se pourrait donc bien, continuait Rupert, que je sacrifiassse l'intéressante modiste à une héritière de noble maison, et alors je renoncerais également, quoique avec un vif regret, à ces casquettes variées, à ces chapeaux pittoresques, à ces foulards de couleurs voyantes qui jusqu'ici ont exercé sur moi une véritable fascination. Une fois lancé dans l'aristocratie, en avant le digne et le sévère ! Tout ce qu'il y a de plus noir et de plus grave en fait de chapeaux et de cravates ! »

Ce bavardage intarissable écarta si bien pour l'héritier les ennuis de la route, qu'il témoigna beaucoup de surprise en apprenant du conducteur de la diligence qu'on approchait du village où Richard devait attendre le voyageur. Ce dernier s'élança sur la place et, suivi de son bagage, entra dans le seul cabaret du lieu décoré pompeusement du nom d'hôtel. L'homme de confiance n'était pas encore arrivé, ce qui occasionna un accès de colère fort bien simulé et des imprécations inimaginables. Le bon enfant s'emporte volontiers à tout

propos, et, qu'on soit sa femme, son fils ou son serviteur, on apprend vite ce qu'il en coûte à vivre sous sa dépendance. Celui-ci maudissait donc l'absence du vieux Richard lorsqu'une sorte de berline, traînée par deux chevaux plus robustes qu'élégants, déboucha d'une route de traverse et s'avança vers la place du village avec une majestueuse lenteur. Un homme à cheveux blancs et le visage couvert de rides la conduisait.

— « Enfin, s'écria Rupert, en poussant une exclamation trop énergique pour la répéter ici, il est heureux que l'on se décide à paraître après m'avoir fait attendre un gros quart d'heure dans un cabaret de village ! »

A cette apostrophe la figure du vieillard prit une expression hautaine assez peu en rapport avec la condition d'un pauvre ouvrier. Cependant il sut se contenir, et, après un instant de silence :

« Veuillez m'excuser, Monsieur, le chemin de Penancoat est rude, plein de montées et de descentes, et il n'est guère étonnant qu'un petit retard...

— « Assez, serviteur ingénieux ! reprit le jeune homme qui parut avoir retrouvé tout à coup sa joyeuse humeur. Ce que tu ne parviendras jamais à excuser à mes yeux, c'est l'horrible corbillard dans lequel tu te prépares à m'enlever. Je commençais à avoir une bonne opinion de l'oncle Benoît, mais ce véhicule atroce ne peut me laisser aucune illusion sur son compte.

— « Il ose me tutoyer, moi qui ai trois fois son âge ! murmura l'ouvrier en arrangeant de son mieux dans la voiture le bagage du voyageur. Et ce pauvre oncle, de quelle façon il en parle ! oh ! ces jeunes gens ! ces jeunes gens !...

— « Que dis-tu là entre tes dents ? » demanda le commis en nouveautés.

— « Je dis que votre oncle aurait été bien aise de vous voir, » répliqua le vieux Breton.

— « Et moi j'aime autant qu'il se passe de ce plaisir, reprit le neveu, car la fortune vaut bien l'oncle, et, pour jouir de l'une, il faut de toute nécessité me priver de l'autre. Mon parent avait la réputation d'un homme habile en affaires, et, s'il était à ma place, il conviendrait que j'ai tout à gagner à ce que les choses restent comme elles sont. »

Richard baissa la tête sans répondre.

« L'intérêt personnel, mon vieux, continua le voyageur dont la loquacité n'admettait pas un instant de relâche, l'intérêt personnel, voilà le mobile le plus respectable et la règle unique de tout homme de sens. J'entends parler de sacrifices ; eh bien ! je suis prêt à en faire d'in vraisemblables, et à qui ? à quoi, si ce n'est à l'intérêt personnel ? Jusqu'à présent mon ambition n'avait pas visé plus haut que les triomphes du billard ; je me suis contenté d'enlever, aux acclamations de la galerie, des queues et des pipes d'honneur : aujourd'hui il me faut autre chose ; je suis riche, je veux monter,

et pour cela, mon cœur dût-il éclater du coup, il faut renoncer à Palmyre et à mes premiers amis. Hier, en quittant Paris, je me suis montré bon garçon, et, en même temps, artiste achevé; j'ai serré toutes sortes de mains en faisant les plus caressantes promesses; il fallait agir ainsi pour ménager des sensibilités trop vives, mais, le vrai de la chose, c'est que Palmyre et les autres ne me reverront plus. Il y a entre le petit monde du magasin et celui où la fortune va me lancer un abîme infranchissable. Aussi, changement sur toute la ligne, et comme dit la chanson :

Bonsoir, les amis, bonsoir!

— « Je conçois, Monsieur, qu'il vous serait difficile de conserver vos anciennes relations à Paris, maintenant que vous allez vivre en Bretagne. Du reste, les occupations ne vous manqueront pas ici, l'usine est très-importante. »

Rupert fit un soubresaut en regardant son interlocuteur bien en face :

— « Me voici prêt à certifier, candide vieillard, qu'il n'y a pas le moindre fluide attractif entre ta nature et la mienne. Comment, la perle des oncles m'aurait laissé la moitié d'un million pour ensevelir, dans un pays à demi barbare, une jeunesse florissante et éminemment progressive! Non, pour arriver au million tout entier les jeux de bourse sont à la fois plus agréables et plus expéditifs que les opérations industrielles. Me confiner dans la

vallée de Penancoat, au milieu de ces êtres si terriblement arriérés, qu'un naturaliste de bonne foi n'hésiterait pas à les ranger parmi les fossiles! Je vois, à certains froncements de sourcils, que mes paroles n'ont rien de très-flatteur pour les compatriotes de l'oncle Benoît. J'en suis fâché, mais la vérité avant tout. Cela me part! tant pis pour les Bretons et la Bretagne!

— « Votre oncle n'a pas eu un instant la pensée que vous pourriez songer à vendre l'usine. Il tenait beaucoup à cet établissement; de plus, tant d'intérêts y sont engagés dans le pays!

— « Les pensées de mon oncle et les intérêts du pays me préoccupent fort peu; il s'agit, l'ancien, de mes propres pensées et de mes propres intérêts. D'ailleurs, tu connais ma devise qui devrait te séduire, car elle est vieille comme le monde : Chacun pour soi! »

Les voyageurs allaient traverser le bourg de Penancoat pour descendre ensuite dans la vallée au-dessus de laquelle un nuage de fumée annonçait déjà les cheminées de l'usine. L'abbé Morineau, absorbé dans la lecture de son bréviaire, sortait du presbytère et se dirigeait vers l'église. Richard le montra de la main.

« Voici un homme, dit-il, dont la devise est bien différente de la vôtre : les intérêts des autres sont tout pour lui.

— « Ah! bah! répondit l'héritier avec distraction.

— « Tellement, continua Richard, que, dans le seul but d'épargner des moments de gêne à une famille de la paroisse, je l'ai vu s'exposer à mille avanies, peut-être même à la mort. Vous saurez qu'il y avait dans la ferme la plus rapprochée de ce bois de sapins, un homme devenu fou à la suite d'une fièvre cérébrale. Durant sa maladie, il voulait avoir toujours à ses côtés notre recteur, mais plus tard il le prit en aversion pour un grief imaginaire. De là des injures et des menaces à chaque rencontre, et, un soir, pour le prêtre, une blessure assez grave occasionnée par une pierre que le malheureux lui avait lancée d'une main furieuse. Il y eut une enquête, mais l'abbé ne voulut jamais convenir qu'il eût reconnu, dans l'ombre, son agresseur. Pourquoi? lui demandai-je le lendemain de son interrogatoire, pourquoi ne pas déclarer ce dont vous avez la certitude et les preuves morales sinon matérielles? Votre témoignage aurait suffi pour obliger cette famille à faire enfermer un homme dangereux. — « Il n'est dangereux que pour moi, » me répondit doucement le recteur, et je sais que le paiement d'une pension à l'hospice des aliénés mettrait ses enfants dans l'indigence. Rupert secoua la tête d'un air de désapprobation.

— « Sottise! dit-il, inqualifiable sottise! Quoi qu'il en soit, après tout, je meurs de faim, et la meilleure histoire ne vaudrait pas pour moi le plus chétif dîner. »

L'établissement industriel se montrait maintenant dans toute sa splendeur. L'héritier n'en fut point ébloui, et il se hâta de le déclarer à deux ou trois ouvriers qui vinrent le saluer avec une certaine contrainte. Ces hommes portaient le costume national.

« Mes amis, dit Rupert, si je ne puis vous promettre de garder l'usine et de vous y assurer du travail, je me propose du moins, avant de retourner à Paris, de vous laisser à tous un souvenir de moi. Je ferai dans les ateliers une distribution solennelle de casquettes, de blouses et de pantalons rayés. Vous comprenez! changement à vue et effets nouveaux dans le paysage! »

Les ouvriers se regardaient les uns les autres sans réussir à se rendre compte de ce langage à la fois vulgaire et prétentieux. Les laissant tout entiers à leur étonnement, Rupert se précipita dans la salle à manger, tandis que Richard allait transmettre à la cuisine les ordres de l'héritier parisien.

Le dîner était fort bon, ce dont le neveu de M. Benoît se garda bien de convenir, malgré l'appétit formidable dont il sut donner des preuves. Les plats disparaissaient comme par enchantement, tous flétris par la même condamnation : Manqués! détestables! — Le vin aussi eut sa part de critiques : l'oncle n'y entendait rien en fait de cave et de cuisine, et s'il lui prenait fantaisie de venir s'asseoir quelque jour à la table de son héritier,

on lui ferait savoir ce que c'est qu'une chère délicate; ce que c'est qu'un vin perlé, velouté, délicieux! — Richard ne goûtait qu'imparfaitement cette façon de reconnaître la libéralité de M. Benoît : assis dans un coin de la salle, il écoutait le bavardage du commis, et se montrait aussi sobre de paroles que l'autre en était prodigue.

Cependant, à la fin du repas, et lorsque Rupert témoignait le désir de ne pas perdre un instant avant d'avoir pris connaissance du testament déposé chez le notaire, le vieillard rapprocha sa chaise de la table, et demanda l'autorisation de faire une communication importante à l'héritier de M. Benoît.

— « Parle, dit ce dernier, je suis à toi pour toute la durée d'un cigare : c'est plus qu'il n'en faut, sans doute, et je puis me réserver le droit d'interruption.

— « Eh bien! Monsieur, continua l'ouvrier d'une voix un peu altérée, il s'agit de M. Hilaire, votre parent, l'héritier naturel de M. Benoît. Ce jeune homme, vous ne l'ignorez pas, est le fils unique d'une sœur de notre regretté patron. Il a vécu deux ans ici avec sa femme et sa nombreuse famille, jusqu'au moment où votre oncle et lui n'ayant pu s'entendre, votre cousin se retira dans la ville voisine où il vit très-pauvrement. Il y avait eu, vous disais-je, une altercation entre l'oncle et le neveu, et c'est le lendemain de la rupture que le premier, encore sous l'empire de la colère, fit son testa-

ment en votre faveur. Peu de jours se sont écoulés depuis, assez toutefois pour apaiser en partie M. Benoît, qui dit, un soir, à notre recteur : J'ai été trop loin. Je dois me borner à partager ma fortune entre mes deux neveux, et, pour Hilaire, la punition sera encore suffisante. — Il croyait avoir le temps de revenir à loisir sur ses dispositions testamentaires... Mais la mort est arrivée à l'improviste, et le premier écrit subsiste dans toute sa rigueur. J'entrai dans la chambre de votre oncle au moment où il venait d'être frappé. Hilaire, murmura-t-il avec un regard désespéré, oh! un codicille! un codicille! — Seul, j'entendis ces paroles qu'il prononça quelques minutes avant de mourir.

Enveloppé d'un nuage odoriférant, Rupert humait les parfums de la plante américaine sans trop se presser, cette fois, de communiquer ses réflexions.

— « Pur havane et du meilleur! » s'écria-t-il enfin, comme s'il n'avait eu que ce sujet de méditation à creuser. Puis, se ravisant tout à coup : « Comment, ce niais a vécu deux ans ici : il avait le gibier à portée, et il n'a pas su le prendre!... En voilà une sévère! Cet homme-là est jugé; il est condamné sans rémission.

— « Ses idées diffèrent de celles du patron sur des points importants, et en loyal garçon qu'il était...

— « Loyal? interrompit le commis en nou-

veautés, allons donc, mon vieux ! près d'un oncle à héritage, il s'agit moins de loyauté que d'adresse. L'oncle à héritage avait raison tant qu'il était de ce monde, et qu'il avait le pouvoir de faire un capitaliste ou un gueux de mon bénévole cousin. Le contrarier en quoi que ce fût, était un acte de démenche, une sorte de suicide, un outrage à l'esprit du temps. Hilaire avait ici tous les avantages sur moi, et il n'a pas su en profiter. Je regrette de n'avoir pas été appelé à montrer à sa place mon savoir-faire dans l'intimité de notre parent. Ah ! je soigne mes intérêts un peu mieux que cet innocent qui laisse échapper une proie si belle ! Il est dans la misère, dis-tu ? Tant mieux ! cela rentre dans le système des expiations exposé par je ne sais plus quel philosophe. Les expiations, mon cher, je ne connais que ça ! et comme dit le poète :

Laissons passer la justice de Dieu !

— « Je ne me suis peut-être pas suffisamment expliqué, reprit l'homme de confiance ; M. Hilaire a sept enfants, et je crois vous avoir fait comprendre que si M. Benoît avait eu le temps de revenir sur son testament, il eût divisé la fortune en deux parties égales.

— « A-t-il, oui ou non, mis ce désir par écrit ?
Signe de tête négatif ! il suffit : Hilaire n'aura rien, rien que les bénédictions du ciel promises aux familles nombreuses.

— « Oh ! Monsieur ! votre oncle a parlé, je vous assure, et vous ne voudriez pas...

— « Je ne veux qu'une chose, user de mes droits et n'en rien céder. D'ailleurs le bonhomme a-t-il réellement parlé ? Ne serait-ce pas plutôt certaine récompense promise par un intéressé, qui, en ce moment, tromperait la mémoire d'un vieux serviteur. Ah ! ah ! l'ancien ! deviné, percé à jour ! Comment, un geste tragique ! de l'indignation !... Du calme, Breton impétueux ! Le témoignage est certifié conforme à tout ce qu'il y a au monde de plus authentique. Mais enfin, l'oncle Benoît n'a rien écrit de ce que tu viens de me raconter, et l'eussé-je entendu moi-même nommer Hilaire, et répéter dix fois : Codicille ! qu'il n'en serait ni plus ni moins, la légalité devant gouverner toute chose.

— « Vous vous laisserez attendre en faveur de votre cousin et de ses enfants, reprit Richard d'un ton plus animé que respectueux. Interrogez notre recteur, et vous l'entendrez confirmer ce que j'ai dit sur le projet qu'avait M. Benoît de partager sa fortune entre ses deux neveux. S'il vous paraît trop dur de sacrifier à l'héritier naturel de celui que nous pleurons la moitié d'une succession aussi importante, du moins vous chercherez à le mettre ainsi que sa famille à l'abri du besoin. Un quart de ce qui doit vous appartenir, un huitième seulement...

— « Non ! rien ! rien ! pas une obole ! répliqua Rupert en frappant du pied : je ne veux pas qu'on

s'imaginer, en voyant une générosité aussi extravagante que le testament est irrégulier, et que j'ai quelque intérêt à donner un gâteau de miel au fils de la sœur de M. Benoît. Et puis à quoi se monte cet héritage pour en faire tant de bruit? Sa plus grande valeur est dans la faculté qu'il me donne de me lancer dans quelque entreprise financière, et de faire un mariage brillant. Ces comtesses, vois-tu, c'est dédaigneux à n'y pas croire tant que les écus ne font pas suffisamment pencher la balance dans un des plateaux de laquelle elles ont mis un sot écusson. Pour les fasciner, c'est trop peu encore que la fortune qui m'arrive, et j'aurai besoin de la doubler avant de songer à entreprendre rien de sérieux. Il faut un million! avec un million, je leur prouverai que mes titres de noblesse remontent au delà du déluge, et que mes ancêtres avaient dans l'arche une place d'honneur.»

Le havane brûlait les doigts de Rupert : il était temps d'en finir.

— « Maintenant, à la ville, chez le notaire, et à fond de train ! »

La voiture fut bientôt prête à partir.

Une fois en route et assez loin de Penancoat, l'héritier s'aperçut que ses bagages étaient toujours dans la voiture. Il en fit la remarque à son compagnon, non sans accuser la négligence des domestiques qu'il avait chargés de monter dans une des chambres de sa nouvelle demeure, sa malle,

son sac de nuit et son carton à chapeau. Quelle incurie dans ces naturels de Penancoat! Ils n'avaient su que le contempler d'un air ébahi, sans lui rendre un service aussi simple que celui qu'il en attendait. « Des domestiques et des ouvriers! s'écriait Rupert, j'appelle cela un banc d'huitres, et pas du tout perlières encore! »

Richard le laissait dire, et gardait un morne silence.

Au bout d'une heure écoulée assez tristement, les voyageurs se retrouvèrent dans le village où Richard était venu prendre l'héritier. Arrivé au milieu de la place, le vieillard arrêta les chevaux.

— « Descendez, Monsieur, descendez!

— « Et pourquoi? » demanda Rupert.

— « Vite! vite! descendez! » répéta l'homme de confiance d'un ton tellement impérieux que le commis, croyant à quelque péril caché, s'élança d'un bond hors de la voiture.

— « Maintenant, cette malle, ce carton, vite! vite! »

Rupert obéit machinalement, saisit un des bouts de la malle, et la posa sur le sol. Comme il se relevait, il reçut sur le dos le carton à chapeau et le sac de nuit. Furieux, il apostrophait violemment le vieillard resté dans la voiture, lorsque Richard, ou plutôt l'oncle Benoît, qui avait pris ce nom, fit claquer son fouet avec un geste terrible.

« Insolent! s'écria-t-il, tu prétendais tout à l'heure que ton cousin était un niais, et qu'il ex-

piait justement le tort d'avoir osé contrarier un oncle à héritage. L'oncle à héritage est devant tes yeux, et c'est à toi d'expié, à ton tour, les sottises que je viens d'entendre. Regarde sur la hauteur ! c'est la diligence qui se dirige vers Paris, et qui va t'y ramener à l'instant. Adieu, adieu pour toujours, tête folle et cœur égoïste. Tu n'auras d'autre part à l'aisance dont j'espère avoir encore longtemps à jouir, que cette bourse trop bien garnie pour un impudent coquin tel que toi ! »

La berline se remit en mouvement, et disparut derrière le coteau, tandis que la diligence approchait de la place où Rupert, debout au milieu de ses bagages, était demeuré comme pétrifié. Il n'eut pas la force d'élever la voix pour appeler le conducteur, mais celui-ci le devina aux signaux de détresse qu'il faisait, en tenant encore à la main la bourse que le vieillard, avant de partir, lui avait jetée en plein visage. Ce geste avait une éloquence d'autant plus irrésistible que la voiture était presque vide. Le pauvre mystifié choisit la place la plus économique, et s'y blottit, aussi maussade qu'il s'était montré bon vivant dans la diligence du matin. Ses compagnons, cette fois, ne purent en tirer un mot ; seulement, l'un d'eux, au moment où le commis en nouveautés paraissait profondément endormi, l'entendit prononcer distinctement ces paroles significatives : « Refait comme un provincial ! tout ce qu'il y a de plus berné par le guignon et de plus aplati par le malheur ! »

VII

PACIFIQUE.

La Providence, pour corriger nos défauts, se sert quelquefois des moyens qu'employaient les Spartiates pour donner à leurs enfants l'horreur de l'intempérance. L'oncle Benoît, par les récriminations de Placide contre son frère et les froides divagations du commis en nouveautés, en avait plus appris sur la morale des intérêts opposée à la morale des devoirs qu'il ne l'aurait fait en prêtant toute son attention aux prédications les plus sages et les plus éloquentes. Le vieillard, malgré ses préoccupations trop exclusivement matérielles, trouvait encore dans son cœur, lorsqu'il s'interrogeait, la droiture, la compassion, une admiration sincère pour la vertu ; aussi fallait-il, pour l'éclairer suffisamment sur les pernicieux effets de ses doc-

trines, qu'il les vit mettre en pratique par des êtres inférieurs à lui. La séparation se faisait maintenant dans son esprit entre les bons et les mauvais, comme elle se fera à la fin des temps; et à mesure qu'il se rendait un compte plus exact de la différence des âmes, il reconnaissait que les plus grandes étaient celles qui prenaient conseil du devoir, et les plus petites celles qui subordonnaient tout à des intérêts humains. Avec la morale des intérêts, Hilaire eût été lâche et servile, l'abbé égoïste et ambitieux. Plein de ces réflexions, le directeur de l'usine rentra chez lui avec d'excellents projets pour le lendemain; il y rêva jusqu'au premier chant du coq, et si, cette nuit-là, un songe de sinistre augure se glissa dans la maison d'Hilaire, dans celle de Richard ou de l'abbé Morineau, les présages sont des imposteurs.

Voici ce que tous nos amis auraient dû voir, je ne dirai pas dans les illusions, mais dans les prévisions ou les prophéties du sommeil: d'abord, sous des châtaigniers, devant l'usine, une table immense entourée de nombreux ouvriers, sous la présidence du véritable Richard. Un peu à l'écart, un autre couvert animé par la bonne humeur d'Hilaire et de Rosine, les rires de leurs enfants et une petite guerre tout amicale entre le recteur de Penancoat et l'oncle Benoît. Au dessert, un autre tableau, l'abbé contraint, oui, contraint de boire un plein verre d'un certain champagne, et, tout à coup, sous une pyramide de fruits tombée en dé-

bris dans toutes les assiettes, la découverte faite par le même convive d'une vieille montre d'or et d'un couvert d'argent. Pourquoi cette rougeur sur le front de l'excellent prêtre? Pourquoi ces applaudissements des marmots, ce rire convulsif de M. Benoît, ces larmes d'attendrissement et de joie dans les yeux de Rosine et d'Hilaire? Ah! Montaigne a bien raison de faire remarquer que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer servent aussi au rire, et qu'avant que l'un ou l'autre soit achevé d'exprimer, on est en doute vers lequel on va, l'extrémité du rire se mêlant aux larmes.

Tout cela devait avoir lieu le dimanche qui suivit la courte apparition de M. Rupert. Il y eut aussi un discours de l'oncle Benoît, mais peut-être vaudrait-il mieux n'en point parler, attendu que l'orateur, toujours par respect pour l'autorité dont il est encore le dépositaire, y prit avec la vérité de formidables licences. Bien décidé à changer sa ligne de conduite, il tenait pourtant à ne laisser aucun doute sur la sagesse de tout ce qu'il avait fait et dit jusque-là. Dans ce but, l'aventure de Rupert lui servit d'exemple, de clef pour ses actions passées, aujourd'hui quelque peu gênantes; et sans cette clef, véritable passe-partout dans ses mains habiles, il est difficile de deviner comment il eût fait pour sauvegarder son amour-propre d'une manière aussi heureuse. Les ouvriers et le notaire, mis d'avance dans le secret de la mort prétendue de M. le

maire de Penancoat, étaient là pour constater que l'oncle avait voulu soumettre à une épreuve son neveu parisien. Si la mystification de ce dernier demeurerait un fait incontestable, n'aurait-on pas eu mauvaise grâce à refuser de voir ailleurs les mêmes expériences morales, le même système d'observations ? Ainsi, l'orateur osa déclarer qu'en ordonnant à ses ouvriers de venir tous les dimanches à l'usine, il avait seulement voulu les éprouver. Le renvoi de Richard n'était autre chose qu'une épreuve nouvelle, la rupture avec Hilaire une épreuve encore, la démarche au presbytère également une épreuve. De cette façon, le directeur de l'usine conservait, croyait-il, tout le prestige dont il avait besoin. Sa dignité sauvegardée, rien ne s'opposait à ce qu'il vécût dorénavant en paix avec chacun, avec Dieu lui-même, dont il déclarait hautement n'avoir jamais voulu usurper les droits en lui dérochant pour le travail un jour consacré au repos et à la prière.

Le discours du rusé vieillard fut accueilli par des bravos si prolongés et si unanimes, par un tel bruit de verres entrechoqués et de couteaux frappant sur les tables, qu'en moins d'une seconde, les oiseaux rassemblés sur les branches des châtaigniers d'où ils assistaient curieusement à la fête, s'envolèrent éperdus dans toutes les directions. Le joyeux vacarme arriva jusqu'à mademoiselle Placide, retenue au presbytère par une entorse, et qui, dans son empressement à ouvrir sa fenêtre

pour mieux entendre, poussa le pot de jacinthes, bientôt réduit en mille pièces sur le pavé de la cour. Un cri lamentable retentit dans toute la maison, tant il est vrai qu'un beau jour, un jour de bonheur pour le plus grand nombre, peut être aussi pour quelqu'un un jour néfaste.

Quoi qu'il en soit des adversités de la vieille fille, l'an deux du règne de Pacifique suit doucement son cours dans l'usine de M. Benoît. Ce dernier promet de vivre jusqu'à cent ans, et son neveu Hilaire devant lui succéder, l'avenir se montre sous de riantes couleurs pour les habitants de Penancoat. Le recteur et le directeur de l'usine sont maintenant d'accord sur tous les points, excepté un seul, l'influence des chemins de fer sur la Bretagne. M. Benoît s'obstine à ne voir que des avantages dans les voies nouvelles ouvertes aussi parmi nous au commerce et à l'industrie ; mais l'abbé se montre moins optimiste, et, tout en admirant le progrès matériel préconisé si haut par son ami, il craint que ce progrès, follement exclusif et dominateur, n'amène avec lui une décadence morale. Un autre curé, le bienheureux Jagu, qui mourut à Morlaix le 20 juillet 1707, interrogé, il y a plus de cent cinquante ans, sur les destinées probables de notre province, fit une réponse singulière que la tradition populaire a conservée : « La Bretagne, dit-il, gardera la simplicité de ses mœurs tant qu'elle ne sera pas sillonnée par des chemins de feu. » La prédiction va-t-elle s'accomplir au-

jourd'hui ? — Hélas ! des signes avant-coureurs semblent déjà l'annoncer ; et pas un de nous qui aimons surtout la Bretagne pour ses antiques vertus ; pas un de nous , s'il est destiné à vieillir, ne peut avoir la certitude de reconnaître encore dans un quart de siècle les traits et l'accent de sa mère !

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE
DES VEILLÉES BRETONNES.

TABLE.

PRÉFACE.	v
LA CHATELAINE DE COMPER.	11
I. Le Sorcier de Concoret.	13
II. La Famille de Kernévat.	29
III. Grands préparatifs.	45
IV. Les deux Fêtes.	58
V. La Hutte du sorcier.	74
VI. Tout vient à point pour qui sait attendre.	88
ÉMILIEENNE.	101
LAURENCE.	133
L'ONCLE BENOIT.	179
I. Le Presbytère de Penancoat.	181
II. Le Dîner.	196

III. Amour conjugal.	213
IV. Irascible.	233
V. Mademoiselle Placide.	252
VI. Le neveu Rupert.	267
VII. Pacifique.	285

